SOUVENIRS

D'UNE

CAMPAGNE D'AFRIQUE.

J'ai souvent entendu reprocher au gouvernement de n'avoir pas fourni à M. le maréchal Clauzel les moyens nécessaires pour réussir dans l'expédition de Constantine, dont le commandement lui avait été confié. Le ministère, prétendait-on, dans cette circonstance, aurait plutôt écouté ses ressentimens personnels que songé au succès de nos armes, et le député de l'opposition se serait ainsi vu refuser les hommes et l'argent dont la gloire du général en chef aurait pu profiter. Sans me faire entièrement garant de la sympathie des membres du cabinet du 6 septembre pour l'illustre maréchal, j'ai toujours eu beaucoup de répugnance à admettre comme vraisemblable une pareille supposition, et je serais bien plutôt porté à croire que le ministère, tout aussi bien que le commandant de l'armée expéditionnaire lui-même, étaient loin de s'attendre aux difficultés très sérieuses que présentait l'entreprise projetée contre Achmet et contre la capitale de son beylik. Les préparatifs de la campagne de 1836 durent se ressentir de cette confiance un peu aveugle en notre supériorité dont nous avons

eu lieu quelquefois de nous repentir en Afrique, et dont il nous est difficile apparemment de nous corriger, car il s'en est peu fallu, par exemple, que, malgré l'échec essuyé quelques mois auparavant, les leçons de la sagesse ne fussent vaines encore une fois, et que, faute de moyens d'attaque suffisans, Constantine ne bravât victorieusement nos efforts en 1837. Si M. le maréchal Valée, dans le conseil tenu au camp de Medjez-el-Hammar, n'avait pas insisté pour emmener notre grand parc de siége, on aurait probablement laissé derrière soi ce lourd attirail, si gênant à transporter. Or, jamais nous n'eussions démoli la courtine de la porte El-Gharbia avec du calibre inférieur à du vingt-quatre, et sans la brèche que nos grosses pièces y ont pratiquée à cent cinquante mètres de distance, je ne sais pas trop ce qui serait advenu.

C'était donc une rude tâche, au dire des plus experts, et une opération pour le moins intéressante suivant les autres, que le siége de cette ville, si bien défendue par la nature et ses murailles romaines; c'était d'ailleurs une nécessité d'amour-propre pour nous que de nous emparer de ce nid de vautours qui déjà une fois, du haut de ses rochers, avait défié la valeur de nos soldats. Si ce qu'on racontait de la position de Constantine, de son aspect fantastique, des antiquités qu'elle contenait, de son pont gigantesque sur le Rummel, et de ses affreux précipices, était de nature à piquer la curiosité d'un voyageur, il y avait le plus grand intérêt aussi pour un militaire à faire partie du corps expéditionnaire destiné à aller prendre une éclatante revanche sur les Kabyles du bey Achmet. Aussi désirai-je vivement me joindre à l'armée qu'on réunissait dans ce but; mais les demandes étaient nombreuses, et quoique je me fusse inscrit depuis long-temps, je craignais de ne pas réussir. Heureusement, le 5e régiment de hussards, où j'étais capitaine alors, se trouvait au camp réuni devant Compiègne, lorsque la campagne fut définitivement résolue. J'appris un des premiers que M. le duc de Nemours y avait un commandement; je me rendis au château, et j'obtins du prince la faveur de faire la campagne projetée dans son état-major, en qualité d'officier d'ordonnance détaché de mon régiment.

Le 5 septembre, nous partions de Paris, et le 10 nous arrivions à Toulon; le 12, nous nous embarquions sur *le Phare*, et le 14 à minuit nous jetions l'ancre en rade de Bône. L'état-major du prince était composé de M. le colonel Boyer, son aide-de-camp, chef d'état-major; de M. le comte de Chabannes, lieutenant-colonel; de M. le baron

Dumas, chef d'escadron, aide-de-camp du roi; du capitaine d'Iliers, de M. Baudens, chirurgien-major, et de moi.

L'aspect de la rade de Bône est des plus pittoresques. Nous avions mouillé pendant la nuit, et à la pointe du jour, nous étions sur le pont, à jouir de la vue magnifique qui s'offrait à nos regards. La côte d'Afrique, dans cette partie, depuis le cap de Fer (Raz-el-Hadid) jusqu'au rocher du Lion, qui s'avance à l'entrée de la rade, est accidentée et pleine d'ondulations. La mer baigne des montagnes de formes gracieuses et un peu arrondies, que recouvre jusqu'à leurs sommets la plus vigoureuse végétation. Je ne trouvais pas là cette nature aride et désolée que je m'attendais à rencontrer sur les rivages africains. Au lieu de rochers calcinés par le soleil et de plages sablonneuses, ce n'étaient partout que des lentisques, des chênes dont la verdure sombre se mariait agréablement avec les cactus, les oliviers et les lauriers-roses. Rien de plus épais que les herbes, rien de plus touffu que les buissons qui croissent sur le sol de ces collines. A notre droite et au pied des ruines de la kasbah, détruite quelques mois auparavant par l'explosion de sa poudrière, brillaient sur une pente de gazon les blanches tentes du 17ᵉ léger. Nous avions devant nous le fort Cigogne, les murailles et les minarets de la ville, puis, autour de notre navire, de sveltes et légères embarcations montées par des Maltais qui s'empressaient de nous offrir leurs services.

A cinq heures, le commandant du port vint prendre les ordres du prince. On débarqua à huit heures. Toutes les autorités, les troupes de la garnison et la population de Bône nous attendaient sur la jetée et sur le rivage, le général Trézel en tête. C'est dans sa maison que M. le duc de Nemours se rendit, et qu'il demeura pendant son séjour à Bône. Il y reçut aussitôt après son arrivée les fonctionnaires de la localité et les corps d'officiers de la garnison.

Les affaires, que nous croyions tout-à-fait pacifiques, étaient au contraire à la guerre; nous apprîmes qu'il y avait eu la veille un engagement sérieux entre les troupes du camp de Medjez-el-Hammar, où se trouvait le gouverneur-général, et Ben-Aïssa, agha d'Achmet, campé à trois lieues de là, car toute la journée le canon et la fusillade s'étaient fait entendre. Ainsi donc, il paraissait que notre campagne n'avorterait pas, et que le bey de Constantine n'était pas disposé, comme nous le craignions, à nous faire des avances.

Je cherchai dès cette première journée à me monter, et je fus assez heureux pour y réussir passablement. Il me fallut néanmoins quelque

temps pour m'habituer à ces petits chevaux barbes si vifs, si alertes. On est tout surpris d'abord de la pétulance de leurs mouvemens; si l'on approche les jambes, ils bondissent avec tant de rapidité, qu'on dirait qu'ils vous échappent; dans un chemin difficile, dangereux même, n'essayez pas de les guider, ils sautent comme des chèvres, ne s'avancent que par courbettes ou par lançades, tout en vous portant d'ailleurs admirablement, sans jamais faire une faute. Je suis forcé cependant d'avouer que, dans les premiers momens, on est un peu étonné de cette indépendance d'allure, à laquelle les chevaux qu'on monte en Europe ne nous ont pas habitués.

La petite ville de Bône à notre arrivée était encombrée de monde; ses rues et ses places présentaient le spectacle le plus animé. Les constructions mauresques, les costumes des habitans, le langage de cette multitude, et jusqu'aux parfums qui s'en exhalaient, tout était nouveau pour moi; je regardais, j'écoutais, j'admirais avec un intérêt inexprimable. J'aurais voulu pouvoir dessiner du matin au soir, mais je n'en avais pas le temps, et la chaleur, extrême dans ce pays, oblige d'ailleurs le touriste le plus intrépide à rester chez lui pendant une bonne partie de la journée. Rien ne me sembla plus curieux que le marché hors de la porte de la Seybouse; de vieux Arabes montés sur des ânes y arrivaient de la montagne, des Turcs assis sur des murs en ruine fumaient gravement et en silence. Plus loin, entourés de leurs haïcks, la tête ceinte de la corde de chameau, des Kabyles, des Beni-Urgin et des Kharezas se chauffaient au soleil; leur attitude académique, leur air important, contrastaient avec l'aspect misérable de vêtemens tout en lambeaux. Il y avait parmi eux quelques nègres. Ajoutez à cela beaucoup de poussière, une grande chaleur, le ciel si bleu de l'Afrique, dans le lointain les montagnes de l'Edough, d'un vert violet, la porte et les murs de la ville blanchis à la chaux, et une odeur généralement répandue de bois d'olivier ou de cèdre brûlé, et vous aurez une idée assez exacte du tableau.

Le capitaine de Lagondie, aide-de-camp du brave général Trézel, m'accompagnait souvent dans mes promenades; il habitait l'Afrique depuis plusieurs années, son expérience des coutumes et des mœurs arabes était précieuse pour moi. Cette étude anticipée de la population africaine ne m'a pas au surplus été inutile; partout, depuis, j'ai retrouvé en Algérie les mêmes physionomies et les mêmes habitudes.

J'avais remarqué plusieurs Arabes d'une tournure distinguée montés sur des ânes, et je m'en étonnais; on m'expliqua que les ânes dans ce

pays, où ils sont traités avec plus de considération qu'en Europe, servent, aussi bien que les mulets, de monture de promenade, ou de *hacks* aux plus grands personnages pour les transporter d'un point à un autre. Les chefs ne prennent leur cheval que pour la guerre; on dirait qu'ils considèrent cet animal comme trop noble pour être employé à un autre service.

Pendant le temps de notre séjour à Bône, M. de Lagondie me conduisit chez Hadj-Soliman, beau-frère d'Achmet, bey de Constantine. J'admirai l'aspect vénérable de ce vieux guerrier, ses traits fortement accentués, sa longue barbe blanche, et je lui témoignai le désir de faire son portrait, ce qui, au premier abord, ne parut pas beaucoup lui plaire; mais comme je l'assurai que je serais flatté de pouvoir rapporter dans mon pays les traits d'un homme aussi remarquable et aussi justement célèbre que lui, je parvins à vaincre sa résistance, et il me donna très complaisamment séance pendant une bonne heure. Il me fit même la faveur d'imprimer son cachet sur mon dessin, ce qui pour les musulmans équivaut, comme on sait, à une signature. Hadj-Soliman, ainsi que son nom l'indique (1), avait fait le voyage de la Mecque. C'était un homme assez instruit; il exerçait quelque influence dans son pays. Le maréchal Clauzel, en nommant le colonel Jussuf bey de Constantine, lui avait donné Soliman pour khalifat ou lieutenant. Depuis long-temps brouillé avec son beau-frère, dont il était devenu l'ennemi déclaré, il avait marché dans nos rangs contre lui l'année précédente, et se disposait, cette fois encore, à faire la campagne avec nous.

Soliman nous reçut dans une petite salle, séparée en deux par une portière bleue, jaune et rouge, et nous fit asseoir sur son divan couvert de riches étoffes à fonds d'or ou d'argent, brodées en soie de couleur, avec des coussins ronds dans le même genre; mais tout cela était un peu usé, et se ressentait de la position précaire du khalifat de l'ex-bey de Constantine. Des domestiques me présentèrent la pipe d'usage, et m'offrirent dans une petite tasse de porcelaine de Chine, supportée par une sorte de coquetier en filigrane d'argent, du café excellent et surtout très chaud, préparé d'une manière particulière qui lui donne beaucoup de parfum. On le verse brûlant, et on en ajoute dans la tasse une pincée en poudre impalpable. Le rideau ayant été relevé, nous aperçûmes toutes sortes d'ustensiles de toilette, des coffres en

(1) On sait que les fidèles qui ont fait le voyage de la Mecque prennent le surnom d'*hadj* (pèlerin).

assez mauvais état, mais dont les ornemens en vermeil ciselé étaient d'un beau travail. Les étendards du khalifat, au nombre de dix à douze, formaient dans le coin un grand faisceau; ses armes, suivant l'usage oriental, étaient accrochées contre la muraille de l'appartement. Les plus curieuses venaient de Constantine, où l'on fabriquait aussi, me dit-on, des selles d'une très grande richesse.

Hadj-Soliman avait chez lui une espèce de petite cour composée d'un vieux médecin et de quelques Turcs, dont l'un avait été grièvement blessé à Navarin et parlait un peu français. Parmi les personnages à turban qui se trouvaient là fumant silencieusement leur pipe, j'avais remarqué une figure à expression sévère et à barbe noire, qui me semblait, si j'ose m'exprimer ainsi, plus orientale que les autres. Quelle fut ma surprise en entendant ce faux Turc, qui n'avait pas ouvert la bouche depuis une heure, adresser la parole à Lagondie dans le meilleur français du monde! C'était un officier de nos spahis, que j'aurais reconnu à son dolman garance soutaché de noir, si je n'avais pas été nouveau venu en Afrique. Plusieurs militaires français ont eu pendant quelques années en Algérie la prétention de ressembler à des Arabes; ils imitaient leurs gestes, leur gravité, leur silence, et prenaient de leur costume tout ce qu'il leur était possible de lui emprunter. On assure que cette mode est un peu passée aujourd'hui.

Hadj-Soliman fit porter mon dessin dans l'appartement de ses femmes, qui envoyèrent dire qu'elles le trouvaient fort ressemblant. Je hasardai à cette occasion quelques paroles de galanterie, mais Lagondie m'avertit de prendre garde, car rien n'est plus désagréable pour un musulman que d'entendre parler des habitantes de son harem. Il ajouta qu'il fallait même, si je voulais être très poli, ne point paraître m'occuper de cet incident.

Le 16, le comte de Damrémont, gouverneur-général, qui était arrivé du camp de Medjez-el-Hammar avec plusieurs officiers, dîna chez le prince, dans la petite cour de la maison du général Trézel, qu'on avait recouverte d'une grande voile de navire. Le temps était mauvais, il faisait du vent. Je me souviens qu'une bougie placée devant le gouverneur s'éteignit trois fois de suite. « Rappelez-vous ce que je vous annonce, me dit mon voisin, le lieutenant-colonel de C..., il lui arrivera malheur dans la campagne. » Cette singulière prophétie ne s'est que trop bien réalisée.

C'était un spectacle bien triste que la vue des pauvres militaires attaqués de la fièvre, qu'on rencontrait dans la ville à chaque pas, appuyés sur un bâton et se traînant avec peine; ils venaient des camps

des environs au grand hôpital des Caroubiers. La fièvre en Algérie est, de toutes les affections, la plus dangereuse; deux ou trois accès de cette maladie suffisent souvent pour mettre l'homme le plus robuste aux portes du tombeau.

Rien n'est plus vert que la campagne de Bône; la route qui conduit à l'*oasis de Jussuf*, bordée par d'immenses cactus couverts de fruits, par des oliviers et des caroubiers qui, groupés en désordre, forment des bosquets charmans, est embaumée par l'odeur de je ne sais quelle plante dont les exhalaisons se font surtout sentir vers le soir. — Dans nos promenades du côté des ruines d'Hippone, sur les bords de la Seybouse, nous rencontrions souvent des Arabes à cheval qui rapportaient en ville des peaux de lion fraîchement écorchées et pendues à l'arçon de leur selle. On dit qu'auprès du camp de Dréan et dans les bois qui avoisinent le lac Fezzara on trouve une grande quantité de ces animaux.

M. le duc de Nemours, grand amateur de natation, allait souvent avec nous se baigner dans la mer à l'ombre d'un grand rocher qui a tout-à-fait la forme d'un lion, et qui en porte le nom. C'était vers le soir et au soleil couchant que ces parties avaient lieu. Un jour un requin, qui fut signalé par notre maître-canotier, mit pendant quelques instans un peu de désordre parmi les nageurs, qui regagnèrent précipitamment le rivage, dont par bonheur aucun n'était éloigné.

Le 18, jour désigné pour une excursion aux environs, nous partîmes de bonne heure, M. le duc de Nemours et nous tous à cheval, avec un brigadier et quatre chasseurs d'escorte. Nous nous dirigeâmes d'abord vers l'est, en longeant la Seybouse. Après avoir traversé d'immenses plaines couvertes d'herbes desséchées, où nous tirâmes quelques sangliers, nous fîmes halte au milieu d'un douair de Beni-Urgin campés sous des figuiers et des cactus. Le prince leur ayant fait distribuer de l'argent, les femmes poussèrent aussitôt ce cri guttural et assourdissant bien connu de toutes les personnes qui ont visité l'Afrique, et qu'elles ne manquent jamais de faire entendre quand quelque circonstance extraordinaire vient à les émouvoir. Ce douair pouvait se composer de trois ou quatre familles. Les tentes étaient formées de vieilles couvertures rapiécées, tendues fort près de terre, et là-dessous couchaient pêle-mêle les hommes, les femmes, les enfans et les poules. Il y avait là aussi bon nombre de chiens qui aboyèrent beaucoup en nous voyant. C'est une espèce qui ressemble à notre chien de berger de petite taille. Quelques femmes de cette tribu nous parurent assez belles; leur peau est bronzée, et leurs figures sont tatouées

de lignes en points bleus et noirs. Ces femmes portaient de grands anneaux suspendus aux oreilles; leur visage était découvert; elles semblaient le laisser voir sans embarras, tandis que les musulmanes qui habitent Bône, lorsqu'elles sortent en ville, le cachent au contraire soigneusement avec leur haïck, dont un bord est serré tout autour de la figure et à la naissance du nez, de façon à ne laisser voir que les yeux et le bas du front. Les enfans, tout nus, couleur de bronze comme leurs parens, étaient entièrement rasés et n'avaient qu'une seule tresse de cheveux noirs et crépus sur le sommet de la tête.

Après nous être éloignés de ce douair, nous ne tardâmes point à arriver à un vaste verger, appelé l'*oasis de Jussuf*, où nous mîmes pied à terre sous des arbres touffus. Quelques hommes d'une tribu voisine nous apportèrent de l'eau et des fruits; ils nous servirent en abondance du raisin, des grenades et des figues de cactus. Cette belle végétation, ces frais ombrages, au milieu de la plaine desséchée et par cette grande chaleur, rendaient ce lieu fort agréable. La plupart des Arabes appartenant aux tribus environnantes avaient été enrôlés dans nos spahis; ils n'étaient guère mieux vêtus pour cela; la couleur de leur burnous, qui en général est bleu, était le seul signe distinctif qui pût les faire reconnaître. Plusieurs de ces hommes nous reconduisirent à cheval pendant l'espace d'une lieue environ, et firent, en l'honneur du prince, ce qu'ils appellent une *fantasia*. Les cavaliers se lancent au grand galop, dans toutes les directions, puis reviennent en tournant autour des personnes qu'ils veulent honorer, en déchargeant leurs fusils à terre ou en l'air. Les chevaux barbes ont les jambes si sûres, qu'il est superflu de les soutenir. Aussi, après avoir lancé leur monture au grand galop, les cavaliers abandonnent-ils les rênes; ils saisissent à deux mains leur fusil, placé en travers sur l'arçon de la selle, et, le faisant tourner au-dessus de leur tête, se tiennent tout debout sur les étriers. C'est alors que, le corps immobile, ils ajustent et tirent. On comprend néanmoins qu'il est difficile de bien assurer le coup de la sorte. Je n'avais pas encore vu d'Arabes en tirailleurs, et j'ai reconnu depuis que c'est ainsi que leurs cavaliers combattent.

Pendant les derniers temps de notre séjour à Bône, un Arabe des Beni-Sala apporta au prince une jeune lionne, qui pouvait avoir quatre ou cinq mois, et qui était grosse comme un fort chien. Al-Bouïn (c'était le nom de l'Arabe) avait trouvé cet animal et un petit lionceau, son frère, tout jeunes, dans un fourré non loin du lac Fezzara; il les avait emportés dans son burnous, et s'était mis aussitôt à fuir de toute la vitesse de son cheval. Vers le camp de Dréan, à une demi-

lieue de là, le lionceau étant tombé, il s'arrêta pour le ramasser; mais il fut glacé de terreur en entendant de loin les rugissemens de la mère, qui, revenue sans doute de la chasse, n'avait plus retrouvé ses petits à son gîte. Persuadé qu'elle ne tarderait pas à être sur ses traces, Al-Bouïn sentit qu'il y allait de sa vie s'il perdait un instant; abandonnant donc prudemment une partie de son butin pour occuper l'ennemi, il piqua son cheval, qui sentait d'ailleurs le danger comme lui, et qui l'emporta avec une rapidité prodigieuse jusqu'au camp, où ils arrivèrent heureusement tous les trois sains et saufs. Pendant la nuit, la lionne rôda sur le glacis en poussant d'affreux hurlemens. Nous étions souvent réveillés le matin par le souffle brûlant de cette petite bête féroce, qui se promenait dans notre maison totalement dépourvue de portes; elle venait ainsi nous visiter impunément et nous pousser avec son muffle sur les matelats où nous étions couchés, de façon à nous causer parfois une émotion assez désagréable (1).

Cependant les préparatifs de notre départ avançaient rapidement. De l'autre côté du Raz-el-Akba, montagne située à une journée de distance, au-delà du camp de Medjez-el-Hammar, nous ne devions plus rencontrer de végétation jusqu'à Constantine; pas un arbre, pas une plante, pas même un brin d'herbe, car la moisson dans toutes ces contrées était achevée depuis long-temps. Afin d'être à même de faire du feu au bivouac, et de pouvoir cuire la soupe des soldats, on eut recours à un moyen assez ingénieux : comme il n'y avait pas à espérer que nous dussions trouver du bois sur notre route, il fut décidé qu'on en emporterait. Chaque homme d'infanterie reçut l'ordre de placer sur son havre-sac un petit fagot soigneusement fait et serré; il dut se munir en outre d'un bâton de moyenne longueur, et le porter à la main pendant la marche. Ces provisions de bois étaient destinées, comme on le comprend, à alimenter les feux de notre petite armée, et l'on avait calculé le temps présumé de la campagne de façon à ce que, cannes et fagots, tout fût brûlé quand nous serions maîtres de Constantine. Un parc de bœufs devait marcher avec nous; les hommes portaient plusieurs rations de biscuits; les cavaliers étaient aussi chargés de foin bottelé et d'orge pour quelques jours; les fourgons et prolonges de l'administration contenaient le reste des approvisionnemens. Un assez grand nombre de mulets conduits par des cavaliers démontés suivaient nos colonnes. Ce moyen de transport était de

(1) M. le duc de Nemours avait ramené avec lui cette lionne, qui se noya par accident dans la Seine, lors du retour du prince en France.

beaucoup préférable aux voitures dans un pays où l'on ne rencontre pas de chemins frayés, et où le sol, presque toujours montagneux, est sillonné de ravins profonds et peu praticables.

Le choléra ayant éclaté au fort Génois, à Bône, parmi les hommes du 12e de ligne, et un des bataillons du 26e, retenu par les vents contraires, ne nous ayant pas rejoints, nous fûmes obligés d'envoyer à Toulon M. de Sarlat, capitaine de corvette, avec *le Phare* et *l'Achéron*, bateaux à vapeur de la marine royale, pour y aller chercher le 12e léger. On voulait d'abord faire venir de l'infanterie d'Oran; mais on abandonna ce projet sur l'observation des officiers de marine, qui affirmèrent qu'il faudrait au moins vingt-cinq jours pour ce voyage. Cette diminution de 3,000 hommes dans l'effectif de notre petite armée n'était pas sans importance; elle changeait, en effet, nos plans de campagne. Il avait été question d'abord de choisir le camp de Medjez-el-Hammar comme base de nos opérations; c'était de là qu'après avoir mis le siége devant Constantine, nous devions tirer tous nos approvisionnemens; les convois entre le camp et l'armée assiégeante auraient été escortés par 2 ou 3,000 hommes, qui étaient au moins nécessaires pour les protéger, pendant l'espace de quinze lieues environ, contre la nombreuse cavalerie d'Achmet. La diminution inattendue de nos forces disponibles, que l'époque avancée de la saison rendait irréparable, nous ôtait la faculté de prélever sur notre corps expéditionnaire le nombre de bataillons indispensables pour assurer nos communications. Il fallut donc emporter avec nous tout notre matériel, sans espoir de pouvoir le renouveler; en un mot, pour me servir d'une expression de chasse, nous attaquions Constantine *sans relais, et de meute à mort.*

La campagne projetée devait être entreprise après les chaleurs et avant la saison des pluies, qui, dans les hautes régions où nous avions à opérer, se changent toujours en neige vers la fin de septembre. Pour avoir commencé trop tard l'année précédente, le corps d'armée du maréchal Clauzel avait eu cruellement à souffrir de l'abaissement de la température et du débordement des ruisseaux; un assez grand nombre de soldats étaient morts de froid dans les vallées de Raz-Zenati. D'autre part, en s'aventurant trop tôt dans ces contrées privées de sources et de puits, on était exposé à manquer d'eau; car, après avoir dépassé les camps, il ne fallait s'attendre à en trouver que dans le lit des torrens.

Suivant le général Valée, qui commandait en chef l'artillerie, les approvisionnemens auraient été mal calculés, de telle façon que, dans

le cas où les pluies nous eussent forcés à séjourner entre Medjez-el-Hammar et Constantine, dans des vallées dont le sol argileux devient en peu d'heures impraticable lorsqu'il est détrempé par l'eau du ciel, nous eussions consommé nos munitions sur place; ce qui ne pouvait manquer de compromettre d'une manière grave le succès de notre expédition. Il y avait, comme on voit, malgré les précautions prises, une large part faite au hasard, et cette incertitude rendait pour nous la campagne plus intéressante encore. Nous n'avions en partant qu'une idée confuse de la résistance effective que la ville de Constantine pouvait nous opposer; les difficultés auxquelles nous nous attendions devaient se rencontrer en chemin. Or, c'est juste le contraire qui arriva, car le temps fut fort beau pendant toute la route.

Notre petite armée se mit en mouvement le mardi 26 septembre, à sept heures du matin. M. le duc de Nemours marchait en tête de la colonne, ayant sous ses ordres l'avant-garde, ainsi composée : 8 escadrons des 1er et 3e chasseurs d'Afrique, les spahis, à peu près 2 escadrons, 1 bataillon de zouaves, 1 bataillon du 2e, 2 bataillons du 17e léger, et une batterie de campagne; en tout 2,000 hommes d'infanterie et 1,200 chevaux. Le temps était magnifique, la chaleur extrême. J'ai presque toujours trouvé en Afrique l'air plus étouffant et la température plus élevée le matin que pendant le reste du jour. Cet effet tient peut-être à ce qu'après les fraîcheurs de la nuit on est plus sensible aux premiers rayons de ce soleil si pénétrant, qui brûle presque aussitôt qu'il a paru sur l'horizon.

A onze heures, nous étions arrivés au camp de Dréan, après avoir fait vingt-deux kilomètres à travers une vaste plaine couverte d'herbes hautes et sèches qu'entoure un cordon de montagnes élevées. On nous montra le point culminant de la chaîne, nommé le Raz-el-Akba, ce col situé au-dessus de Medjez-el-Hammar, et où l'armée aurait à passer en marchant sur Constantine; c'était notre Petit-Saint-Bernard, et l'ennemi, disait-on, devait nous y attendre dans de bonnes positions.

Le camp de Dréan occupe le sommet d'une colline assez élevée, d'où l'on aperçoit la mer au nord, et l'immense lac Fezzara à l'ouest. Entouré d'un épaulement avec un large fossé, il est dans une position avantageuse, bien que l'eau en soit trop éloignée. Nous y fîmes une halte de quelques heures et nous y déjeunâmes. J'y trouvai MM. de Falbe, ancien consul de Danemark à Athènes, archéologue distingué, et le colonel Temple, voyageur anglais, accrédités auprès de l'expédition par notre gouvernement en raison de la nature de leurs re-

cherches et surtout de l'époque de leur demande (1). En ce moment, plus de cent étrangers réunis à Toulon y étaient éconduits par le préfet maritime, qui, en exécution des ordres ministériels, leur avait refusé la permission de se joindre à l'armée; dans un pays dénué de ressources comme celui où nous opérions, la prudence ordonnait de tout calculer et de ne pas s'embarrasser de bouches inutiles. MM. de Falbe et Temple étaient porteurs de bons instrumens et faisaient des expériences délicates; ils s'occupaient de recherches physiques, mais ils ne pouvaient pas s'éloigner de la ligne suivie par nos colonnes, sous peine d'être enlevés par les Arabes.

Après une halte de deux heures, nous nous remîmes en mouvement. Le pays, de Dréan au camp de Nechmeya, offre un aspect nouveau; les vallées se resserrent; on y remarque une végétation plus abondante, d'épais lentisques, des palmiers nains et des oliviers sauvages. Tous ces arbustes croissent et se développent dans le sens horizontal; ils ne s'élèvent généralement pas à une hauteur de plus de deux ou trois mètres. Cela tient à la manière dont les Arabes des tribus voisines préparent leurs terres pour la culture : ils commencent par mettre le feu aux chardons et aux mauvaises herbes, pour les faire disparaître et détruire en même temps les reptiles et autres animaux malfaisans; ce feu gagne de proche en proche avec une effrayante rapidité, et ses ravages, qui s'étendent toujours très loin, atteignent surtout les plantes qui s'élèvent à une certaine hauteur : aussi voit-on les branches de tous les arbres qui ont plus de cinq à six pieds étendre tristement leurs rameaux noircis et à moitié consumés au-dessus des épais buissons qui les entourent.

A peu de distance de Dréan se dressent de beaux rochers nommés rochers des Lions, à cause de la quantité de ces animaux répandus aux environs. Tout ce pays est très giboyeux, et en suivant parallèlement la colonne, au milieu des fourrés, je fis partir beaucoup de grosses bartavelles sous les pieds de mon cheval.

Les hommes souffraient beaucoup de la chaleur, qui était très forte; quand nous avançâmes dans la région des montagnes, la température devint de plus en plus supportable. Nous marchions avec M. le général Valée, ses aides-de-camp, et son gendre, M. de Salle, capitaine d'état-major, le général Trézel et ses officiers, MM. de Lagondie, de Cicé

(1) Il y avait en outre, si je ne me trompe, cinq ou six officiers étrangers à l'état-major.

et Gavaudan (1); le prince avait avec lui un interprète, M. Muller, et celui du général Trézel, Abdallah-Aly. Nous rencontrâmes sur la route plusieurs détachemens du 11e de ligne et de la légion étrangère; ces derniers, depuis long-temps en Afrique, avaient une tournure toute militaire, et semblaient parfaitement acclimatés et bien portans. A une petite distance de Nechmeya, point où l'on avait établi un camp depuis quelques mois, les officiers qui avaient assisté à la dernière expédition me montrèrent auprès d'une source entourée de quelques arbres le lieu appelé *Mo-el-Fa*, où ce pauvre Paul Sannegon était venu mourir l'année précédente, et me donnèrent les détails de la triste fin de notre aimable et bon camarade, si regretté par tous ceux qui l'ont connu.

Les soldats du camp, pour se faire des barraques et des abris de feuillage devant leurs tentes, où la chaleur les empêchait de demeurer pendant le jour, avaient dévasté tout le fond de cette petite vallée, qui présentait de beaux ombrages, me dit-on, lorsque l'armée y passa pour la première fois, mais dont presque tous les arbres avaient été abattus depuis. La position du camp me sembla mal choisie; il était dominé partout, et se trouvait au fond d'un entonnoir peu spacieux; l'enceinte en était d'ailleurs médiocrement fortifiée. Quelques coups de canon annoncèrent l'arrivée du prince. Les Kabyles venaient toutes les nuits tirer sur les sentinelles; les feux allumés dans l'intérieur du camp leur servaient de points de mire, et ils blessaient assez souvent des hommes et des chevaux. Nous y passâmes une nuit un peu agitée, car les cousins et d'autres insectes nous firent une guerre acharnée. Les Kabyles nous envoyèrent quelques coups de fusil; ces sauvages fanatiques, couleur de terre, se mettent tout nus, se glissent en rampant dans l'obscurité auprès de nos gardes avancées, et parviennent quelquefois à surprendre de malheureuses sentinelles qu'ils assassinent. Le commandant du camp avait fait pendre pour servir d'exemple et exposer pendant trois jours le corps d'un de ces Arabes tué dans une des embuscades qu'on a soin de leur tendre toutes les nuits. Au reste, l'augmentation des forces du camp, l'arrivée des troupes, tout inspirait à l'ennemi une crainte salutaire.

Notre première couchée offrit beaucoup de désordre; nos domestiques étaient encore très peu au fait. Les chevaux *entravés*, c'est-à-dire retenus par les pieds de devant, ne se détachèrent pas cette fois,

(1) Le capitaine Gavaudan, fils de l'acteur de ce nom, a été tué près de Blidah en 1838; ce jeune homme était fort instruit et donnait de grandes espérances.

et c'était un grand point, car on se figure combien il est inquiétant pour le propriétaire d'un cheval de l'entendre hennir et galoper la nuit au milieu des tentes, et s'abattre souvent sur les cordes qui les soutiennent, au grand désespoir du pauvre domestique qui le poursuit tout essoufflé.

A sept heures, nos colonnes s'ébranlèrent. Le pays, à la sortie du camp, se présente sous une forme beaucoup plus montagneuse et rappelle le Jura, les Vosges dans leurs parties les plus arides. Nous trouvâmes la route admirablement tracée et entretenue. Nous nous élevions de plus en plus, et des plateaux où nous faisions halte nous apercevions la mer dans le nord, et dans le sud le Raz-el-Akba, cette crête que les soldats s'obstinaient toujours à nommer le Col de Fer. Le prince avait la bonne habitude de faire prendre de temps en temps du repos aux troupes, surtout au moment de partir; cela est toujours nécessaire dans ce pays, où nos pauvres soldats fiévreux ont souvent tant de peine à se traîner. Nous en rencontrâmes plusieurs couchés sur la route, et qui avaient laissé passer la colonne sans pouvoir la suivre. Cette vue était pénible et nous présageait de grandes pertes en hommes, si les pluies et le mauvais temps venaient augmenter les difficultés de notre expédition. Baudens, notre chirurgien-major, avec son activité et son humanité ordinaires, les interrogea tous, et le prince, dont la sollicitude pour les troupes ne se ralentit pas un instant pendant la campagne, donna ordre à des hommes de l'escorte de les faire monter sur sa voiture de suite. La chaleur était du reste très grande et avait commencé de bonne heure. Vers les neuf heures, nous vîmes déboucher sur notre gauche une dixaine de cavaliers. J'allai avec notre interprète pour les reconnaître : c'étaient des Beni-Oureddin chargés par le colonel Duvivier, qui commandait à Guelma, de se rendre à Bône pour y prendre des objets d'approvisionnement.

Le pays, à mesure que nous approchions de Hamman-Berda, semblait plus gai et un peu moins abandonné. Nous distinguâmes plusieurs douairs, et des Kabyles faisant paître leurs troupeaux dans la vallée; quelques-uns, qui nous attendaient sur le bord de la route, nous vendirent des figues de cactus. Du reste, la solitude de ces contrées, le peu d'empressement que mettaient les populations à venir à notre rencontre, prouvaient la frayeur qu'Achmet avait su leur inspirer.

Notre première halte eut lieu près de Hamman-Berda (eaux chaudes), source d'eaux thermales où se trouvaient des bains du temps des Romains. La température de cette source est d'environ 25 degrés Réaumur. A la droite de la route s'élevait un petit fort en pierre, construit

par nous, où nous laissâmes un poste. Dans toute cette partie du pays et jusqu'à Medjez-el-Hammar (gué de l'Ane), la végétation se montre de plus en plus vigoureuse; les lentisques et les oliviers couvrent le sol, sans jamais atteindre cependant une hauteur de plus de dix à douze pieds. Les montagnes, à droite et à gauche de la route, sont revêtues d'un épais manteau de verdure, et les lauriers-roses y croissent en profusion.

Nous fîmes une très longue halte à Hamman-Berda, afin que les deux bataillons du 17e léger, colonel Corbin, que nous y avions trouvés, pussent gagner le camp de Medjez-el-Hammar à peu près en même temps que nous. Baudens pansa dans ce lieu un pauvre diable qui avait eu le pied fracassé par la balle d'un Arabe le matin même, dans sa charrette, à quelques kilomètres du camp. Cinq à six Kabyles, embusqués dans des buissons, avaient tiré sur lui et blessé sa mule. Ils s'étaient enfuis à la vue du premier homme d'escorte. Ce fait nous commandait la plus grande circonspection, et cependant M. le duc de Nemours marchait en avant de la colonne sans se faire éclairer, sur un terrain fort accidenté, couvert d'arbres et de broussailles, du milieu desquels des Arabes cachés auraient pu l'ajuster très commodément. Nous fûmes obligés de faire détacher sans ordre une dixaine de chasseurs du 2e régiment, qui se portèrent en avant et fouillèrent un peu le pays, car nous tremblions que notre chef ne vînt à tomber dans quelque embuscade. Je dois ajouter, pour être vrai, que nos éclaireurs, en battant les buissons et les fourrés, ne firent lever que des perdrix.

A un quart de lieue du camp de Medjez-el-Hammar, le lieutenant-général gouverneur, comte de Damrémont, vint à la rencontre du prince, entouré d'un brillant état-major : l'arrivée de cette troupe de cavaliers au galop, soulevant un nuage de poussière, était d'un bel effet. Rien ne me parut plus pittoresque que l'aspect du camp éclairé par un beau soleil d'Afrique. D'immenses montagnes couvertes de verdure fermaient de tous côtés l'horizon; les blanches draperies des tentes, les arêtes nettement détachées des fortifications, les feuillages des abris et de tous les postes avancés, donnaient à ce paysage militaire un air de parure et de fête. De petits ouvrages pour nos grand'-gardes étaient construits sur les éminences environnantes. Le gouverneur et les commandans du camp avaient eu la sage précaution de fortifier tous les postes, ou du moins de leur construire à tous des abris, avec une petite ceinture de pierres sèches, afin de protéger autant que possible nos sentinelles avancées contre le feu des Kabyles,

qui, semblables à des bêtes fauves, rôdaient nuit et jour autour de nos établissemens. Le camp était situé à portée de la Seybouse, qui embrassait une partie de son périmètre, et fournissait de l'eau en quantité suffisante pour nos besoins. Cette eau n'est cependant pas très potable, car elle contient une notable quantité de sels neutres en dissolution; mais les fontaines qui abondent dans les environs en donnent une fraîche et excellente.

Toutes les troupes étaient rangées hors du camp, et le prince les passa en revue. L'attitude du soldat me sembla parfaite. Le canon tirait, et sur les hauteurs à droite une tribu ennemie incendiait des douairs dont l'épaisse fumée se détachait en colonnes blanchâtres sur la sombre verdure des chênes et des lauriers. Je fus frappé de la tenue et de l'air martial des zouaves, que je voyais pour la première fois. Leur uniforme est à la fois le plus leste et le plus élégant qu'on puisse imaginer pour l'infanterie. Les hommes ont le cou nu; les compagnies d'élite sont coiffées d'un turban vert roulé autour de leur tarbouche ou fezy; les compagnies du centre ne portent pas de turban. Au lieu de capotes, les zouaves sont munis de courts cabans en drap gris comme ceux des matelots, avec un capuchon; une veste boutonnée, un dolman bleu sans collet ouvert sur la poitrine et un large pantalon à la turque, complètent leur costume. Leur cartouchière est serrée autour des reins, et des guêtres en cuir lacées leur couvrent le bas des jambes. Leur coiffure, la coupe de leurs habillemens, et surtout la longue barbe qu'ils portent tous, leur donnent une physionomie tout-à-fait musulmane. Ce sont bien les plus infatigables marcheurs et les plus intrépides soldats qu'on ait vus. Le colonel de Lamoricière, qui avait formé ce corps d'élite, était fier de le commander, et c'est le plus bel éloge qu'on pût en faire.

Après le défilé de la troupe, nous entrâmes dans le camp, vaste établissement militaire dont les conditions extérieures et la partie pittoresque empruntaient au pays où nous nous trouvions une couleur locale qui en doublait le mérite à mes yeux. Nous y couchâmes, pendant notre séjour, sous des tentes que le génie nous avait fait dresser. On avait construit pour le prince une série de salons et de cabinets très vastes en osier, recouvert d'un revêtement épais de branchages et de verdure. Une agréable fraîcheur régnait dans ces appartemens improvisés. Tous les soldats avaient devant leurs tentes de jolis abris en feuillage; cela était disposé avec soin et même avec une certaine élégance.

Je fis, le soir de notre arrivée, en dînant chez le gouverneur-gé-

néral, la connaissance du général Rulhières, qui commandait le camp pendant l'absence du général Damrémont, lors de la dernière attaque des Arabes. Il voulut bien me raconter l'affaire avec de grands détails. Les combats se livraient tout autour du camp, sur les éminences qui le dominaient, de sorte que les troupes qui n'y étaient pas engagées en étaient cependant spectatrices et y prenaient la part la plus vive. Sur la droite de la porte méridionale du camp, et à une assez grande hauteur, était placé un poste retranché. Cette position escarpée avait été bravement attaquée par l'infanterie arabe qui escaladait avec intrépidité les rochers; plusieurs de ces fantassins étaient venus se faire tuer à vingt-cinq pas de l'épaulement. L'ennemi avait de 7 à 8 mille chevaux qui couvraient tout le rideau des montagnes. Suivant le rapport d'un déserteur espagnol, il aurait perdu dans cette affaire près de 400 hommes. Les chefs portaient tous une large ceinture rouge comme marque distinctive. L'infanterie régulière du bey, précédée de sa musique, avait marché avec résolution contre le poste des zouaves, qui la repoussa néanmoins après un combat d'une heure. Dans ce mouvement, l'ennemi s'était assez rapproché du camp pour que le général Rulhières pût lui envoyer de la mitraille avec des pièces de position. En résumé, l'affaire avait été très chaude, et Achmet y était, dit-on, en personne.

Le 27 au soir, M. le duc de Nemours nous annonça que nous partirions le 1er octobre. Cette nouvelle fut accueillie avec joie par toute l'armée, car nous croyions devoir attendre à Medjez-el-Hammar l'arrivée des troupes qu'on faisait venir de France.

Nous visitâmes avec soin, dans la matinée du lendemain, les dehors du camp, les fortifications, les hôpitaux, la tête du pont de la Seybouse, ainsi que la manutention des vivres. Tout était dans un bel état d'entretien et de conservation. Après avoir pris une demi-heure de repos, nous repartîmes pour aller visiter dans les environs une source d'eaux thermales fort curieuse nommée *Hammam-Mescoutin* (les eaux enchantées). Nous longeâmes, dans notre excursion, les rives escarpées et boisées de la Seybouse, dont nous remontions le cours en suivant de petits sentiers fort pierreux, très peu fréquentés, et traversant de temps en temps des gués étroits et difficiles. Nos chevaux se tirèrent parfaitement de cette épreuve. Je ne conçois pas cependant comment ils ne s'abattirent pas cent fois sur les gros cailloux ronds qui couvrent les chemins et les lits des ruisseaux. Nous avions pour escorte un escadron de chasseurs, et les états-majors réunis du prince

et des généraux formaient une troupe de plus de cent cavaliers, ce qui nous mettait à l'abri de tout danger de surprise.

Après une heure et demie de marche, nous arrivâmes au pied d'un monticule situé à la droite de la route, et nous aperçûmes, entre des pans de murs démolis, au milieu de nombreux fragmens de ruines romaines, une trentaine de cônes blanchâtres de hauteurs diverses, disséminés sur un espace d'environ un kilomètre carré. Ces pains de sucre ont été formés à différentes époques par des fontaines jaillissantes, dont les eaux thermales déposaient incessamment autour d'elles les sels qu'elles tenaient en dissolution. Les uns, d'une origine toute récente, ne présentaient qu'une enveloppe légère de forme à peu près conique dont l'axe liquide répandait lentement sur la croûte environnante une eau chaude en ébullition continuelle. D'autres avaient déjà acquis une hauteur de un à deux mètres, mais la solidité de leur croûte ne résistait pas à la pression du pied dont on leur faisait porter facilement l'empreinte. Il y en avait de plus de sept mètres d'élévation et de quatre mètres de diamètre à la base; ceux-là, abandonnés par l'eau depuis long-temps, ressemblaient à des roches calcaires fort dures, et leur surface, assez irrégulière d'ailleurs, était couverte de végétation. De distance en distance, on rencontrait de petits bassins dont la température variait de 60 à 70° Réaumur. Plus loin, l'eau coulait en ruisseau, et formait, en se précipitant dans la Seybouse, une cascade d'un effet fort original, en raison des couleurs singulières et variées que les sédimens avaient données à la roche. Les parties constamment baignées par les eaux étaient d'une blancheur éblouissante et quelquefois légèrement teintées de jaune. Ces eaux ont le goût de celles de Barèges et d'Aix-la-Chapelle (1); elles sont sulfureuses. J'ai remarqué qu'elles déposaient dans beaucoup d'endroits de la chaux presque pure, et les bulles qui s'élevaient à la surface des bassins étaient dues certainement à un grand dégagement d'acide carbonique. La cascade dont je viens de parler joint ses eaux à la Seybouse, et malheureusement au-dessus du camp, dont elle n'est pas éloignée de plus de six kilomètres. C'est ce qui explique pourquoi l'eau de la Seybouse, puisée à Medjez-el-Hammar, est insalubre. Le lit de cette rivière au pied de la cascade est d'ailleurs ombragé par d'épais bosquets d'oliviers, de lentisques et de lauriers-roses; c'est un endroit délicieux.

(1) Sous l'administration de M. le duc d'Aumale, un établissement de bains a été fondé en cet endroit pour les militaires malades ou blessés.

Nous côtoyâmes la rive gauche en revenant au camp, ce qui nous fit passer sur le champ de bataille du 24 septembre, et traverser les positions qu'avaient occupées alors les troupes du bey. Le sol portait l'empreinte des pas nombreux de la cavalerie ennemie. — Au retour de cette promenade, il fut résolu qu'on enverrait le lendemain une forte reconnaissance sur le Raz-el-Akba, afin de savoir si l'ennemi n'aurait pas tenté de détruire les travaux que nous y avions faits pour faciliter le passage de l'armée. Je demandai et j'obtins la permission de prendre part à cette reconnaissance.

Le 29 au matin, un bataillon du 47e de ligne et un peloton du 3e chasseurs sous les ordres d'un chef de bataillon sortirent du camp et se dirigèrent du côté du col, où nous avions ordre de pénétrer si nous ne rencontrions pas l'ennemi. Un officier de l'état-major-général, le capitaine Renard, et un officier du génie aide-de-camp du général Lamy s'étaient joints à nous. Les chasseurs nous éclairèrent et nous servirent d'avant-garde. Nous trouvâmes la route parfaitement intacte; elle avait été respectée par les Arabes. Nous remarquâmes sur notre chemin plusieurs points où ils devaient avoir bivouaqué lors de la dernière affaire. Une prodigieuse quantité de vautours était occupée à dépecer les corps de quelques chevaux morts abandonnés par l'ennemi. Nous espérions pouvoir atteindre sans coup férir la sommité la plus élevée du Raz-el-Akba, car la reconnaissance avait ordre de ne pas s'engager, et nous parvînmes jusqu'à environ un kilomètre du col sans accident, à un lieu nommé Hannounah, où nous fîmes halte auprès d'une belle fontaine. Après avoir pris quelques instans de repos, nous nous remîmes en marche, mais nous avions fait à peine deux cents pas, que des chasseurs d'avant-garde accoururent pour prévenir le commandant que des cavaliers arabes en grand nombre occupaient le col et venaient à nous. J'avais beau ouvrir de grands yeux et parcourir du regard toutes les montagnes à l'entour, il m'était impossible d'apercevoir aucun ennemi, et j'avoue que je ne m'expliquais pas l'urgence du mouvement rétrograde qui fut à l'instant ordonné. Au bout de quelques instans, j'entendis une faible détonation qui me parut provenir d'un coup de fusil tiré dans la vallée à un quart de lieue. Je fis remarquer au commandant que des officiers chassaient sans doute aux environs. Il sourit et me dit : « Je vois que vous n'avez pas encore une grande habitude des Arabes; c'est l'attaque qui commence, nous allons avoir peut-être dans quelques minutes une sérieuse affaire sur les bras. » Il avait raison en effet, et j'ai acquis plus tard l'expé-

rience de cette manière originale qu'ont les enfans de l'Atlas d'engager le combat. On ne saurait s'imaginer la distance à laquelle ils commencent le feu. Leurs premiers coups sont tirés non-seulement hors de portée et de vue, mais de si loin, que le son en parvient à peine aux oreilles. Ce doit être un moyen de ralliement qu'ils emploient, car ils ne sauraient avoir à coup sûr la pensée que leurs balles puissent atteindre à une pareille distance.

Quelques détonations un peu mieux caractérisées qui se firent entendre m'amenèrent bientôt à croire que le commandant pouvait être dans le vrai, que les Arabes, dont malgré tous mes efforts je n'avais pu encore distinguer un seul, se rapprochaient de nous, et qu'une demi-heure ne se passerait pas sans doute avant que nous en vinssions aux mains avec eux. Je n'avais pas eu le temps de faire cette réflexion, que je vis au-dessus de la route, à cinquante pas en arrière, sortir comme par enchantement du milieu des arbres et des rochers un cavalier ennemi monté sur un cheval noir magnifique. Il l'arrête, rejette son burnous à gauche, nous ajuste de son long fusil, et tire. Je croyais les Arabes à une lieue de nous, et ils étaient déjà sur nos épaules; je ne pouvais revenir de ma surprise. Nous avions eu raison de ne pas pousser notre reconnaissance plus loin. Nous détachâmes alors quelques tirailleurs sur les côtés de la route pour contenir les cavaliers ennemis et couvrir notre retraite; mais nous n'en fûmes que médiocrement importunés, ils se bornèrent en quelque sorte à nous observer, à échanger avec nous une fusillade insignifiante, et nous rentrâmes au camp sans jamais avoir été serrés de près sérieusement. Les détonations de notre petit engagement avaient attiré l'attention du gouverneur, un de ses aides-de-camp accourut de sa part au-devant de nous pour avoir des nouvelles. Les Arabes, qui nous avaient suivis jusqu'à Medjez-el-Hammar, tiraillèrent tout le reste de la journée sur nos avant-postes.

Notre reconnaissance eut pour résultat de constater d'abord le bon état de conservation de la route, ensuite de nous faire acquérir la certitude, par la facilité avec laquelle les cavaliers arabes s'étaient réunis à notre approche, que le camp de l'agha ne devait pas être établi très loin, et qu'il se trouvait sans doute de l'autre côté du Raz-el-Akba.

Le lendemain samedi 30, le prince alla visiter le camp de Guelma, où commandait le colonel Duvivier. Le grand parc d'artillerie arriva dans la journée. Cet immense matériel, qui attirait tant de monde à sa suite, donna à notre camp l'aspect le plus animé. Ce fut dans la

soirée de ce jour qu'on agita la grande question de savoir si l'on emmènerait ou si on laisserait au camp le parc de siége. Heureusement on suivit, en cette occasion, l'avis du général en chef de l'artillerie, qui, ainsi que le lieutenant-général baron de Fleury, commandant le génie, lutta avec force contre la tendance assez marquée de l'état-major-général à s'affranchir des ennuis et des embarras d'un si lourd attirail de guerre. Ce grand parc de siége nous semblait à tous, je le confesse, bien superflu pour aller attaquer une bicoque.

Les divers parcs avaient été réunis au camp, mais les besoins du service de l'administration étaient tels que l'on fut contraint d'appeler d'autres services à son aide : une partie des voitures de l'artillerie fut donc employée à porter de l'orge et de la paille, et la moitié du matériel du génie laissée à Medjez-el-Hammar pour être remplacée par un chargement de l'administration. Toutefois, et par bonheur, on conserva précieusement quarante mille sacs à terre, afin de se ménager la possibilité de cheminer sur le terrain de roc et en contrepente qui s'étendait devant le front d'attaque à Constantine. Je passai une partie de la nuit à écrire des ordres; notre départ fut décidé pour le lendemain.

Le dimanche 18 octobre, à six heures, j'attendais au pont de la Seybouse les divers corps de notre brigade, pour les disposer en avant du front de bandière du camp des zouaves; j'avais aussi mission de placer le parc aux bœufs, notre artillerie et nos équipages. Le prince nous donna à peine le temps de nous former, et arriva presque aussitôt. Alors l'avant-garde, composée des zouaves, du bataillon du 2e léger et des spahis, s'ébranla; derrière marchaient deux pièces de montagne et deux obusiers de huit, ensuite les équipages, ambulances, etc., puis venaient le 17e léger et toute notre cavalerie pour arrière-garde. Nous espérions bien une petite affaire dans la journée, car on avait vu au moment de notre départ les vedettes kabyles s'éloigner en faisant feu; mais l'ennemi ne se montra nulle part. Cette marche dans la montagne était d'un joli effet : le riche et élégant costume des spahis, les burnous blancs des Arabes auxiliaires, faisaient une très bonne figure à côté des capotes grises de nos fantassins. Aux trois quarts de la route, le gouverneur-général nous rejoignit.

Vers les quatre heures, le temps, qui avait été très beau le matin, devint détestable; la pluie commença à tomber par torrens, et le sol des chemins fut aussitôt affreusement détrempé par l'eau du ciel et par les ruisseaux qui coulaient de la montagne. La terre était si grasse que les chevaux avaient la plus grande peine à se tenir et à marcher.

J'ai souvent failli rouler dans les précipices en portant des ordres à la fin de la journée. Rien n'est moins comfortable, en vérité, que de galoper avec un cheval fatigué sur ces pentes raides et humides, inondé par les rafales d'une pluie pénétrante, et tourmenté par un vent impétueux qui fait flotter, malgré tous vos efforts, votre manteau, ce vêtement, soit dit en passant, si peu militaire et si incommode. Allez donc vous servir de vos armes dans de pareilles conditions, si vous pouvez! Les voitures eurent beaucoup de peine à monter les rampes du col en doublant les attelages.

Nous trouvâmes aux abords du Raz-el-Akba le bivouac d'Achmet tout frais encore. Notre avant-garde s'établit sur un plateau dans une assez bonne position. Le premier côté de notre carré était formé par les troupes du génie, les spahis, le 2e léger et les zouaves, le second par le 17e léger, et le troisième par les escadrons de chasseurs. Nous dûmes camper sur un sol humide et glaiseux, mais qui se dessécha bien vite sous l'action du soleil couchant.

A peine arrivé, je reçus l'ordre d'aller prendre quinze spahis et de me mettre en recherche de quelques sources dans les environs; j'allai donc vers le commandant de Mirbeck, et lui fis connaître ma mission. « Prenez quinze hommes, » me dit-il; puis il ajouta avec le plus grand sang-froid : « Mais vous vous ferez couper la tête... Benouéni, accompagne le capitaine. » Et il me salua très poliment. Notez que la pluie continuait à tomber d'une manière déplorable. Être obligé de chercher de l'eau par un temps pareil, cela avait presque l'air d'une plaisanterie. Cependant, mes spahis et moi, nous nous lançâmes en différentes directions, et, grace à quelques mots de français que parlait le maréchal-des-logis Benouéni, je parvins à diriger nos recherches avec assez de sagacité pour trouver à peu de distance du camp une source abondante; j'eus même assez de bonheur pour ne pas voir se réaliser le funèbre pronostic du commandant des spahis.

On était, à notre bivouac, assez préoccupé du matériel de l'artillerie à cause de l'état des chemins. Si en effet la pluie avait continué, il fût devenu tout-à-fait impossible de faire mouvoir les pièces de 24. Heureusement que vers le soir, comme je l'ai dit, le soleil se dégagea des nuages, et à sa vue nos cœurs se rouvrirent à l'espérance. On fit sécher les manteaux, on poussa des reconnaissances en avant dans toutes les directions, et à l'aide de nos lunettes nous pûmes apercevoir sur le col d'Hannounah la brigade du général Trézel, dont les armes brillaient aux rayons du soleil couchant. S'il est vrai de dire qu'en Algérie quand il pleut, il pleut bien, il est juste aussi de remarquer que le soleil

d'Afrique a une propriété desséchante des plus caractérisées; aussitôt qu'il paraît, il a absorbé en moins de dix minutes toute l'eau répandue sur le sol, et pompé entièrement l'humidité des vêtemens qu'on expose à son ardeur dévorante.

Nous avions parcouru depuis le matin treize mille deux cents mètres. Nous dînâmes du meilleur appétit à notre premier bivouac, assis sur les cantines des mulets de bât qu'on plaçait autour du feu; nous mangions sur nos genoux une soupe que l'eau du ciel se chargeait souvent d'allonger. Je me suis très bien trouvé, dans mon court voyage en Afrique, de ne jamais boire entre mes repas. Notre chère, d'ailleurs, était très simple et très frugale. Nous avions avec notre soupe un plat de viande entouré de riz, et ensuite du café léger. J'ai la conviction que la sobriété et l'exercice préviendraient dans ce pays la plupart des affections de l'estomac et des entrailles. Quant aux fièvres endémiques, il n'y a guère, je pense, de moyens de s'y soustraire. Les fruits, les herbes, sont à éviter. Il est de toute nécessité de coucher entièrement habillé pour éviter la fièvre, les yeux couverts pour se garantir des ophtalmies, et les mains dans les poches par crainte des scorpions. Si après avoir pris ces précautions on n'est pas sensible aux puces et que les inégalités du sol ne paraissent pas trop gênantes, on peut fort bien dormir au bivouac enveloppé dans un manteau et la tête sur une petite botte de foin. J'avoue cependant que je n'y ai jamais goûté entièrement les douceurs de ce sommeil qu'on nomme réparateur.

Le lendemain, lundi 2 octobre, à quatre heures, on battit la breloque à la grand'garde des zouaves, et aussitôt branle-bas général. A ce signal on s'habille, c'est-à-dire qu'on resserre son col et qu'on boutonne son uniforme; tout le monde est sur pied; on va voir les chevaux, on s'informe s'ils ont eu de l'orge, s'ils n'ont pas cassé leurs entraves pour aller se promener dans le camp pendant la nuit; puis, après avoir plié bagage, l'avant-garde s'ébranle, et bientôt elle est en marche.

La veille, autour de notre grand feu, le général Perregaux, chef d'état-major du lieutenant-général gouverneur, nous avait appris que plusieurs scheiks des environs étaient venus offrir de l'orge et de la paille hachée, disant qu'à notre approche Achmet avait été obligé de se retirer et de lever son camp, que plusieurs tribus l'abandonnaient, « parce que décidément les Français étaient les plus forts. » On doit supposer cependant qu'il y avait un peu moins de sympathie que de curiosité dans la démarche de ces bons scheiks auprès de nous, car malgré leurs promesses et leurs complimens, bien loin de se joindre

à l'armée comme ils avaient annoncé vouloir le faire, ils ne reparurent pas avant notre départ, et nous n'entendîmes plus parler d'eux.

Du haut du col, point culminant de la chaîne où nous avions bivouaqué, les regards se portaient au loin sur un pays très montagneux et d'une aridité complète. Le versant sud de cette partie de l'Atlas n'est pas comme les pentes septentrionales, qui, aux environs de Medjez-el-Hammar et jusqu'à Hannounah, sont couvertes de végétation. Depuis ce moment jusqu'à notre arrivée à Constantine, c'est-à-dire pendant cinq journées de marche, nous n'avons pas vu un seul arbre, et je pourrais presque dire une seule plante, si l'on n'exceptait quelques lauriers-roses rabougris et chétifs qui croissent dans le lit desséché des ruisseaux. C'est le pays le plus pelé qu'on puisse imaginer, et on n'y trouve que des chardons. Cet artichaud sauvage n'est pas dédaigné, dit-on, par la cuisine arabe, et couvre en abondance tout le pays; nous en faisions couper le plus possible afin d'alimenter les feux de nos bivouacs et ménager notre bois.

On trouve à chaque pas des fontaines dans ce terrain d'une apparence si désolée, et une armée ne doit jamais être exposée à y souffrir de la soif. A une lieue environ de la rivière nommée Oued-Zenati, la brigade d'avant-garde reçut l'ordre de parquer son artillerie et ses prolonges pour attendre que les sapeurs du génie eussent terminé des travaux de réparation indispensables au passage des ravins. On adoucit des rampes, on consolida les gués par d'épaisses couches de pierres et de gros graviers. A 2 kilomètres de Sidi-Tamtam, lieu où nous devions passer la nuit, le génie fut obligé de travailler pendant deux heures, afin de rendre praticable à l'artillerie une pente raide et difficile. Nous passâmes en avant avec les zouaves, le 2e léger et notre cavalerie.

A l'extrême avant-garde, on aperçut quelques vedettes arabes sur les montagnes à notre droite, et dans la vallée près de l'Oued-Zenati une cinquantaine de cavaliers serrés en peloton que j'allai reconnaître et pus distinguer parfaitement avec ma lunette. Ils étaient placés en observation; à notre approche, ils ne tardèrent pas à se mettre en mouvement et disparurent. Une demi-heure après nous étions dans une vaste plaine sur les bords de l'Oued-Zenati; c'est la même rivière qui reçoit plus tard le nom de Seybouse et se jette dans la mer auprès de Bône. Quelques lauriers croissaient sur les berges. J'ai entendu dire souvent que cette plante communique des propriétés malfaisantes à la plupart des rivières de l'Afrique qui en baignent et lavent les racines.

Nous campâmes non loin de l'Oued auprès du marabout de Sidi-Tamtam, et formâmes un vaste carré suivant notre habitude. Sur

le plateau où nous étions établis se trouvait un cimetière où plusieurs tombes fraîches nous indiquèrent les sépultures d'Arabes morts sans doute des blessures reçues à l'attaque du camp de Medjez-el-Hammar. Il faut marcher avec précaution sur ce sol perfide. Rien n'est plus facile pour un cavalier qui le traverse sans précautions que d'enfoncer avec son cheval dans des excavations quelquefois de deux ou trois mètres de profondeur. Le marabout avait été ruiné lors du passage de notre armée l'année précédente, et n'offrait d'ailleurs rien de remarquable. Le soir nous vîmes arriver la brigade Trézel, tout le matériel du génie et de l'artillerie, le convoi de l'administration, enfin les énormes pièces de 24, qui avaient franchi sans difficulté les passages où l'on craignait de les voir arrêtées, grace à ce brûlant soleil dont la vertu est de raffermir si vite les terrains les plus fangeux. Nous étions gais et satisfaits, dans cette soirée, de voir réunis autour de nous, sur l'immense plateau de Sidi-Tamtam, toutes les ressources de notre petite armée.

Vers quatre heures, quelques cavaliers ennemis se montrèrent sur les crêtes au-dessus de la rive droite de la rivière, ce qui n'empêcha pas les spahis d'aller fourrager de ce côté, tandis que 200 chevaux des chasseurs partaient au galop dans le même but et du côté opposé. Les zouaves eurent un engagement sans importance avec les Arabes de quelques douairs situés sur les versans des montagnes qui s'élevaient à notre gauche. Nos intrépides et agiles fantassins gravirent ces pentes rapides avec une aisance incroyable. On trouva dans les douairs quelques silos remplis d'orge dont les hommes rapportèrent plusieurs sacs. De son côté, notre cavalerie revint avec une riche provision de paille hachée.

Nous partîmes du bivouac de Sidi-Tamtam mardi 3 à sept heures, et nous nous avançâmes entre les collines qui enserrent la vallée où coule en serpentant l'Oued-Zenati. Pendant cette journée, nous trouvâmes moins d'eau. Nous avions quitté la montagne et la région des sources; le lit de l'Oued-Zenati était lui-même souvent à sec. Aussitôt donc qu'il y avait moyen, on faisait boire les chevaux. Vers le soir, un immense horizon se déploya devant nous, et, après avoir traversé plusieurs défilés, l'armée s'avança dans une vaste plaine. De grands tas de paille brûlant de tous les côtés nous firent connaître la politique que notre ennemi était résolu à suivre en se retirant devant nous. Des cavaliers que nous aperçûmes fuyaient en tenant à la main des brandons allumés avec lesquels ils venaient de mettre le feu à ces énormes meules dont la fumée se répandait au loin dans la plaine. Nous lançâmes aus-

sitôt de la cavalerie dans toutes les directions, et malgré l'empressement avec lequel les ordres d'Achmet étaient exécutés, nos chasseurs rapportèrent de l'orge et de la paille hachée en abondance; car les habitans n'avaient pas eu le temps de vider leurs silos, et toutes les meules étaient loin d'être brûlées. Nous nous trouvions dans un pays très cultivé, et, grace à l'activité de nos cavaliers, nos chevaux y vécurent dans l'abondance, l'ennemi ne tint nulle part, et eut bientôt disparu vers le sud-ouest. Le temps était magnifique; la nuit fut tranquille; la 2me brigade, ainsi que toute l'artillerie, campa avec nous au lieu dit Ben-Aïoun.

Le mercredi 4, nous levâmes notre camp à dix heures; plusieurs passages de ruisseaux marécageux nécessitèrent les travaux du génie et retardèrent notre marche. En approchant du lieu appelé Summa, où se trouve un monument romain, on pensait que l'ennemi défendrait la position qu'il occupait l'année précédente; mais il ne se montra nulle part, et nous traversâmes un défilé assez dangereux d'ailleurs sans rencontrer autre chose de l'ennemi qu'un jeune chameau que l'armée d'Achmet avoit abandonné, et qui semblait fort dépaysé au milieu de nous. Quelques cavaliers se firent bien voir, mais sur des crêtes à de grandes distances. La tactique du bey était évidemment de nous laisser arriver jusque sous les murs de Constantine sans nous livrer bataille.

Nous ne trouvâmes pas plus de végétation sur notre route pendant cette journée que dans les précédentes; le pays présentait toujours le même aspect. La vallée où nous marchions était hérissée de chardons et semée de pierres fort gênantes pour la cavalerie; quelques chaumes d'orge dans les champs, des collines rondes et arides, avec des rochers çà et là, complétaient le paysage, qui m'a rappelé les régions les plus désolées de l'Auvergne : du reste, il y avait de l'eau dans tous les ruisseaux. Pas un Arabe ne vint à nous; nous étions entourés de douairs et de meules fumantes. Les populations et leurs troupeaux s'étaient retirés au loin à l'approche de l'armée, car, de quelque côté que se portassent nos regards du haut des points les plus élevés du pays, nous ne découvrions qu'une immense solitude. C'était décidément un désert qu'Achmet avait voulu créer autour de nous. Heureusement que la richesse des moissons et la fuite précipitée des habitans avaient apporté quelque obstacle à l'exécution des mesures ordonnées par notre adversaire, car partout notre cavalerie trouvait des silos encore pleins, et, ce jour comme les précédens, nos fourrageurs revinrent abondamment pourvus de paille hachée; de plus, ils

étaient presque tous chargés de débris de bois provenant des douairs abandonnés, et qui servirent, avec les chardons, à nous faire de beaux feux de bivouac. Nous campâmes à un lieu appelé Mehris, sur les bords du Rummel, rivière qui coule vers Constantine.

Le jeudi 5, le gouverneur-général voulut, en se rapprochant de Constantine, réunir ses forces et concentrer l'armée; nous ne quittâmes notre bivouac que fort tard, après avoir été rejoints par les 2e et 3e brigades. Le commencement de notre marche n'offrit rien d'intéressant; nous cheminions doucement dans une immense vallée d'une aridité complète, sous un soleil dévorant, et nous revoyions ces mêmes plateaux où, l'année précédente, l'armée expéditionnaire avait presque entièrement été ensevelie sous la neige et où beaucoup de nos soldats étaient morts de froid! Lorsque nous arrivâmes au pied de la position de Summa, un assez grand nombre de cavaliers, qui ne tardèrent pas à couvrir les sommets à notre gauche, en descendirent et vinrent franchement à nous; nous les observions avec assez d'intérêt, quand l'un d'eux s'avança au galop et lâcha son coup de fusil sur les zouaves de notre avant-garde. Bientôt un feu assez nourri commença, et nous apprit que nous étions enfin aux prises avec les cavaliers d'Achmet. Le prince regretta à ce moment que le gouverneur-général, suivant son habitude, fût parti très en avant, emmenant avec lui toute notre cavalerie, car nous trouvions l'occasion d'exécuter une belle charge. Nous fîmes déployer nos zouaves et quelques compagnies d'infanterie légère en tirailleurs pour contenir les Arabes, qui devenaient fort entreprenans, et son altesse royale m'envoya porter l'ordre au colonel Laneau de rétrograder avec son régiment, le 3e chasseurs, qui dépendait de notre brigade. Je ne pus obtenir cependant, malgré mes instances auprès du gouverneur, qu'un seul escadron que je ramenai au prince, et qui poussa aussitôt devant lui les cavaliers ennemis. Nous continuâmes alors notre route, et parvînmes sans difficulté au défilé qui précède le point culminant où s'élèvent les ruines d'un monument romain. La 2e brigade, qui nous suivait, eut un engagement plus sérieux que le nôtre; plusieurs hommes de part et d'autre furent tués et blessés.

Enfin, à deux heures, toute l'armée était arrivée sur le plateau de Summa, qui domine la plaine, ainsi que l'indique son nom, évidemment latin. C'est de là que nous aperçûmes pour la première fois Constantine à droite, et le camp de la cavalerie du bey sur la gauche. Les blanches maisons de la capitale d'Achmet nous apparurent entre les hauteurs de Sattah-Mansourah d'un côté et celles de Coudiad-Aty

de l'autre. Toutes les lunettes de l'armée furent aussitôt braquées sur cette ville si intéressante pour nous, et dont nous étions en ce moment éloignés de 23,300 mètres; on crut voir sur le Coudiad-Aty des ouvrages de fortification qui ne défendaient pas cette position l'année précédente; nous sûmes depuis que nous avions pris pour de nouveaux ouvrages des marabouts blanchis à la chaux qui brillaient au soleil, et qu'en raison de la distance nous ne pouvions pas bien distinguer.

Achmet commit une faute en ne fortifiant pas le Coudiad-Aty; il aurait dû nous disputer pied à pied tous les abords de la place, au lieu de se borner à s'enfermer dans les murs de sa ville. Quelques redoutes sur le Sattah-Mansourah et sur le Coudiad-Aty ne nous auraient certes pas arrêtés sérieusement, mais elles nous auraient fait perdre du temps et consommer des munitions; or, c'était un point immense pour notre adversaire que de pouvoir gagner quelques jours. Je me suis souvent demandé aussi pourquoi Achmet n'avait pas fait creuser un fossé devant le front qu'il s'attendait bien à nous voir attaquer, et n'avait pas fait élever un talus, de façon à nous masquer le rempart dont l'escarpe était parfaitement visible pour nous du haut en bas, ce qui nous permit de battre en brèche très commodément. Il n'ignorait certes pas que nous choisirions le front de la porte El-Gharbia comme le seul accessible, car il l'avait muni d'une assez respectable artillerie; il n'eut pas cependant la pensée de la protéger contre le tir de nos grosses pièces, ou du moins de rendre plus difficiles les tentatives d'escalade auxquelles, soit dit en passant, j'ignore comment nous n'avons pas eu recours. Cette incurie ou cette ignorance me donne lieu de croire, malgré ce qu'on a prétendu, qu'aucun Européen ne guidait Achmet de ses conseils, car il n'est pas un sous-officier d'artillerie français, anglais ou allemand, qui n'eût compris ce qu'il était très facile et très nécessaire d'ajouter aux moyens de défense de la ville. Il paraît, au reste, que le bey croyait fermement Constantine imprenable; notre échec de l'année précédente, les prédictions de marabouts fanatiques, avaient exalté sa confiance et enflammé son courage au point de lui faire considérer la victoire comme assurée pour lui.

Le monument qui s'élève sur la montagne de Summa est d'un aspect singulier; c'est un tronc de pyramide en escalier, surmonté de masses de pierres de toutes les formes. On ne sait quelle destination attribuer à cette construction bizarre, à moins de supposer que les Romains n'aient voulu établir un point trigonométrique visible à une

grande distance qui pût servir à la mesure du pays. Nous fîmes en ce lieu une assez longue halte. Par le nombre des tentes du camp du bey établi sur les montagnes de gauche, on évalua qu'il pouvait y avoir environ 1,500 chevaux de réunis. Les tirailleurs des spahis et des chasseurs étaient fort en avant sur les bords du Bou-Merzoug, qui coulait au fond de la vallée à nos pieds.

Nous nous remîmes en marche après deux heures de repos, et descendîmes en côtoyant la rivière où se jettent de nombreux ruisseaux que nous étions dans la nécessité de traverser. Au passage de l'un de ces affluens, le génie fut obligé de travailler assez long-temps pour en débarrasser le lit d'une énorme quantité de pierres rondes, roulées par les eaux, qui le rendaient d'un accès fort incommode. Les Arabes descendirent à ce moment des crêtes environnantes, et tiraillèrent sur le gué que les différens corps de notre avant-garde traversaient successivement. M. le duc de Nemours demeura pendant très long-temps dans cet endroit, et y fut fort exposé au feu de l'ennemi, qui était d'autant plus vif qu'on ne lui répondait pas. Le prince, avec la conscience qu'il mettait dans l'accomplissement de tous ses devoirs, savait bien que sa présence empêcherait le désordre et faciliterait bien des choses, et il avait raison. Lorsque les derniers hommes de notre brigade furent sortis de la rivière, le prince prit le galop, et rejoignit avec nous la tête de colonne.

Nous étions alors sur une belle plaine de gazon, où un spectacle assez amusant s'offrit à notre vue. De l'autre côté, et à une faible distance du Bou-Merzoug, qui dans cet endroit est fort encaissé, cheminaient au pas et très tranquillement deux cavaliers arabes dont la tête était ornée d'un chapeau de paille colossal tout couvert de plumes d'autruche. Cette décoration caractéristique est portée dans le nord de l'Afrique par les plus intrépides guerriers. Marchant parallèlement à notre colonne, ces Arabes semblaient ne pas s'apercevoir de notre présence, et affectaient même en causant de ne pas tourner la tête de notre côté. Nos tirailleurs, piqués de cette indifférence, les avaient pris pour point de mire, et l'on voyait à chaque instant des balles frapper les rochers au-dessus de leurs têtes, ou faire voler la terre devant les pieds de leurs chevaux, sans qu'ils daignassent cesser leur conversation ou hâter le pas de leurs montures. Le fait est qu'ils mirent l'adresse de nos meilleurs tireurs en défaut, qu'ils s'éloignèrent et regagnèrent le gros de la cavalerie ennemie sans avoir été atteints, et cela aux applaudissemens de nos éclaireurs, qui ne purent s'empêcher de rendre hommage à leur audace.

A cinq cents pas plus loin, nos spahis traversèrent la rivière et engagèrent alors avec l'ennemi une fusillade fort vive. Le prince m'avait envoyé porter l'ordre à un escadron de chasseurs d'appuyer les spahis, et j'arrivai avec cet escadron sur le lieu du combat. C'était un spectacle des plus attrayans que cette action de cavalerie; les détonations mêlées aux apostrophes que se renvoyaient les combattans, les fantasias des cavaliers fuyant après avoir déchargé leurs fusils, les bravades des plus hardis, cette animation, ce mouvement général, donnaient à l'ensemble de ce tableau les couleurs les plus originales et les plus pittoresques. Un lieutenant d'artillerie saxon, qui avait suivi l'expédition comme officier détaché auprès des spahis, était, je me le rappelle, au milieu de cette mêlée, tout enivré de joie et de poudre. Ces Arabes combattent avec tant d'élégance et de légèreté, ils jettent avec tant d'aisance leur burnous sur l'épaule après avoir tiré, ils impriment si adroitement un mouvement de rotation à leur cheval qui s'arrête et se cabre, lorsqu'ils veulent passer en deuxième ligne pour recharger leurs armes, qu'on ne peut se lasser d'admirer leur souplesse et leur bonne grace. Ce spectacle, tout-à-fait nouveau pour moi, me semblait des plus intéressans. La plupart de nos spahis étaient recrutés dans la tribu des Beni-Urgin, et par conséquent en état de répondre aux apostrophes injurieuses et en style homérique que leur lançaient leurs adversaires. « Regarde ce cavalier, mon capitaine, me dit un de nos spahis indigènes, vois comme il a un beau cheval!... c'est mon frère. » Ils étaient en effet de la même tribu et de la même famille, ce qui ne l'empêcha pas de terminer son observation en envoyant un bon coup de fusil à l'adresse de son pauvre frère. Il y eut plus de bruit que de mal dans cet engagement de cavalerie, qui avait lieu sous les yeux de notre avant-garde, arrêtée à une petite distance. Le feu des tirailleurs à cheval est en général mal assuré, et par conséquent peu dangereux. Nous n'eûmes de notre côté que trois hommes de blessés et un brigadier de tué. Parmi les vociférations arabes que j'ai pu entendre : *Ya kelba! ya beni el kelba* (1)! semblaient être les expressions favorites des cavaliers d'Achmet, auxquelles se joignaient d'ailleurs toutes sortes de défis et de bravades. Quelques-uns de ces hommes parlaient un mauvais espagnol; *magnana cortar la cabeça* (2) revenait encore assez souvent. Pour hâter la conclusion de l'affaire et éloigner cette fourmilière du lieu où il avait l'intention de placer son camp, le

(1) *Ya kelba*, vocatif pluriel de *kelb*, chien. — *Beni*, pluriel de *ben*, fils.
(2) « Demain nous vous couperons la tête. »

prince fit avancer deux obusiers et lancer au milieu des groupes les plus nombreux de l'ennemi quelques obus qui éclatèrent et lui tuèrent du monde. Vers le soir, le feu cessa, et nous établîmes notre bivouac. Nous ne nous trouvions plus éloignés de Constantine que de trois kilomètres.

Notre camp était formé, et je revenais au pas après avoir porté des ordres à un de nos postes avancés, quand un évènement singulier, qui mit mes jours en péril, offrit à notre brigade, pendant quelques instans, un spectacle neuf et dramatique à la fois. Un grand cheval noir fort méchant, qui appartenait au colonel Boyer, nourrissait une haine implacable contre Pompée, l'un de mes chevaux, dont je me servais souvent, et que je montais ce jour-là. Comme je n'avais aucune donnée sur les antécédens de ces deux ennemis, je ne savais à quoi attribuer l'animosité bien marquée de ce méchant cheval noir, qui ne perdait jamais l'occasion de lancer une ruade ou de donner un coup de dent à mon pauvre Pompée, quand il le rencontrait ou lorsqu'il pouvait l'atteindre. Je rentrais donc, et m'approchais du centre de notre carré pour mettre pied à terre auprès de la tente du prince, quand le cheval en question, apercevant l'objet de son ressentiment, s'élance furieux, rompt ses liens, ses entraves, et se précipite sur nous comme un lion; Pompée se dresse alors bravement sur les pieds de derrière, et voilà les deux adversaires se livrant un combat en règle sans s'inquiéter de moi, qui me trouvais, comme on doit le croire, fort mal à mon aise. Sur ces entrefaites, un cheval gris que venait de monter M. le duc de Nemours, et qui était sur le lieu du combat, se débarrasse de l'homme qui le retenait, se jette au milieu de la mêlée et prend parti pour Pompée, lequel était vaincu et renversé, hélas! mais se débattait encore sous les pieds de son redoutable ennemi : nouvelle lutte, plus affreuse que la première, livrée sur le corps de mon cheval, et moi au-dessous, servant dans cette guerre, qu'on me pardonne le jeu de mots, de base d'opérations. Heureusement, des soldats d'infanterie eurent le courage de venir m'arracher à la position des plus critiques où je me trouvais. Chose presque incroyable, je ne reçus, au demeurant, aucune blessure, et j'en fus quitte pour quelques contusions.

La nuit se passa tranquillement, sauf quelques coups de fusil tirés sur nos postes et sur nos bivouacs. Le vendredi 6, nous partîmes à cinq heures sans bruit; le temps était couvert, il pleuvait un peu, et le jour pointait à peine. Quand nous fûmes à un quart de lieue de la ville, que nous ne pouvions pas encore découvrir, et à cinq cents pas environ du marabout de Sidi-Mabrouk, situé sur le versant nord du

Sattah-Mansourah, nous vîmes descendre des montagnes de gauche un grand nombre de cavaliers arabes qui vinrent tirailler sur nos flancs dans la vallée du Bou-Merzoug, sans cependant passer cette rivière. Quelques chasseurs et quelques fantassins déployés sur la route suffirent pour les contenir. Le prince me dit alors de porter aux spahis l'ordre d'occuper le plateau de Mansourah. Nous nous lançâmes au galop sur cette montée, qui s'étend depuis Sidi-Mabrouk jusqu'aux crêtes situées au-dessus de Constantine. En longeant les jardins du marabout, dont nous laissions l'enceinte murée à notre gauche, nous nous attendions bien à recevoir le feu de l'infanterie d'Achmet, qui, nous le pensions, devait s'y être embusquée; mais par crainte sans doute d'être tourné, l'ennemi n'avait pas occupé cette position, et s'était retiré sur le plateau, au milieu des rochers qui en bordent l'arête extrême.

C'est là en effet que nous trouvâmes les zouaves réguliers du bey, qui nous accueillirent par un feu bien nourri. Les spahis se déployèrent alors, et commencèrent à tirailler avec eux. Parmi ces zouaves d'Achmet qui sautaient et gambadaient à notre approche, en ayant l'air de se moquer de nous et en nous envoyant des coups de fusil, j'ai cru reconnaître des Français, si j'ai eu raison de m'en rapporter à des gestes et à des poses assez caractéristiques qui m'ont rappelé le carnaval de mon pays. Le commandant de Mirbeck me pria d'aller demander de l'infanterie au prince afin de déloger les Arabes des rochers et des pentes abruptes où ils étaient embusqués, et où les spahis ne pouvaient les poursuivre. Un bataillon du 2e léger se porta en avant et poussa l'ennemi. Alors l'état-major et toute la brigade débouchèrent sur le plateau, et nous accourûmes à l'extrémité supérieure de ce plan incliné auquel on a donné avec raison le nom de *Sattah*, toit, pour jouir de la vue de cette ville célèbre que j'étais si avide de contempler.

Je ne trouve pas d'expression pour rendre l'émotion que j'éprouvai lorsque, parvenu au sommet du Mansourah, je découvris tout à coup Constantine à mes pieds pour la première fois; un rayon de soleil, qui venait de percer de gros nuages sombres, l'éclairait en ce moment d'une lueur fantastique. Le fameux pont (El-Kantara), celui où s'était livrée l'année précédente une si sanglante affaire, brillait avec ses arceaux blanchâtres sur le noir précipice du Rummel. A la droite du pont, les rochers de Sidi-Mécid dominaient cet affreux précipice, et leurs ombres portées nous en dérobaient la profondeur. Les hautes montagnes de l'Atlas, dans le fond du tableau, agrandies à nos yeux

par les vapeurs du ciel, avaient pris des formes gigantesques et majestueuses; c'était un spectacle saisissant et sublime à la fois, une de ces compositions rêvées et dessinées par Martin. Une illusion d'optique très singulière, dont j'eus d'abord quelque peine à me rendre compte, donnait à l'ensemble des objets que nous avions sous les yeux une apparence extraordinaire et merveilleuse.

Constantine est bâtie sur un rocher dont la nature a taillé le sommet en biseau, et qui présente un plateau très incliné par rapport à l'endroit où nous étions; les maisons de la ville, de formes et de grandeurs inégales, couvrent entièrement ce plateau, de sorte que du Mansourah on ne devine pas l'inclinaison. Alors, par suite de l'élévation considérable de l'horizon visuel qui en résulte, l'observateur se croit placé à une prodigieuse hauteur au-dessus de la ville, car on sait que plus on s'élève dans les montagnes et plus l'horizon paraît s'élever. La facilité avec laquelle nous pouvions distinguer les moindres objets dans les rues et sur les terrasses de Constantine semblait si peu en rapport, d'ailleurs, avec l'éloignement apparent de la ville, qu'il y avait vraiment quelque chose de magique et de surnaturel dans cet effet de perspective.

Constantine (1), la Cyrta des Romains, s'élève sur le faîte d'une roche des plus escarpées. Les hauteurs de Sattah-Mansourah et de Sidi-Mécid, qui contournent la ville et la dominent au sud-est et au nord-est, en sont séparées par un ravin étroit d'une très grande profondeur, au fond duquel coule impétueusement le Rummel. Les pentes qui, de l'arête supérieure du Mansourah, descendent jusqu'au fond du lit du Rummel, sont d'une inclinaison fort rapide, mais les parois de rochers de Sidi-Mécid sont tellement à pic, et celles qui supportent la ville sont si verticales, qu'on est fondé à croire que la séparation n'a pas toujours existé, et que cette effrayante crevasse de 600 mètres de profondeur se sera un jour ouverte dans le sein de la montagne, déchirée par quelque commotion souterraine. Au nord-ouest, le roc de granit qui supporte Constantine s'élève au-dessus d'une vallée fort étendue que le Rummel arrose, et où il se précipite d'étage en étage en formant plusieurs cascades. C'est dans cette vallée, ornée d'une riche végétation, que le bey avait ses fermes et ses vergers.

La colline de Coudiad-Aty, fort rapprochée de Constantine dans la direction du sud-ouest, est liée à la ville par un plateau d'environ 200

(1) Ksentinet-el-Alouah, Constantine l'aérienne; c'est le nom que lui donnent les Arabes.

mètres de largeur qui s'élève comme un dos d'âne entre la gorge où coule le Rummel et la vallée dont je viens de parler. Protégée partout ailleurs par la nature de ses escarpemens, Constantine n'était accessible que par cet endroit. Aussi le bey avait-il fait consolider et exhausser les anciennes murailles romaines qui couvraient ce front de la ville; elles étaient percées de créneaux et armées d'une nombreuse artillerie. On avait fait disparaître en outre et rasé toutes les constructions qui, situées entre le pied du Coudiad-Aty et la porte d'El-Gharbia, avaient, l'année précédente, facilité nos approches en protégeant notre infanterie contre le feu du rempart.

Un énorme étendart rouge, portant au centre une épée blanche à une seule poignée avec deux lames, flottait sur la porte dont je viens de parler; c'était l'étendart d'Aly. Le bey, en déployant les couleurs de l'islam, nous annonçait que son intention était de faire résistance. Cependant nous n'osions l'espérer encore, et nous nous attendions à voir paraître quelque députation portant les clés de Constantine.

Notre incertitude ne fut pas de longue durée; nous venions à peine de nous montrer sur la crête du Mansourah, et par conséquent en vue de la ville, que la population tout entière, qui nous attendait sans doute avec quelque anxiété, salua notre apparition par des cris sauvages et mille fois répétés; c'étaient de ces sons gutturaux que connaissent tous ceux qui ont voyagé en Afrique. Presque en même temps une vive lumière suivie d'un épais nuage de fumée blanchâtre brilla à notre droite, et un boulet de 24, qui en ricochant couvrit de terre le lieutenant-général gouverneur, nous apprit que la kasbah voulait aussi nous souhaiter la bien-venue. Désormais, il n'y avait plus à en douter, Constantine était résolue à se défendre, nous allions avoir un siége à faire. Grande fut la joie dans l'armée.

Le plateau de Sattah-Mansourah, que les deux premières brigades venaient d'occuper, s'étend depuis le marabout de Sidi-Mabrouk, en s'élevant peu à peu jusqu'à une distance de deux kilomètres environ; là il se brise suivant une arête parallèle au Rummel qui baigne de deux côtés les contreforts de la ville. Cette arête termine brusquement le plateau; les flancs escarpés de la montagne descendent alors presque à pic jusqu'au fond du torrent; nous avions donc la ville devant nous et presque à nos pieds, et nous pouvions à l'œil nu distinguer parfaitement les habitans sur les terrasses et dans les rues. L'enceinte en est presque carrée; à l'un de ses angles, celui que nous avions un peu à notre droite, le ravin du Rummel tourne en équerre et longe le côté nord-est du quadrilatère. De cet angle, où est située la porte d'El-

Kantara, part le pont de ce nom qui traverse le précipice, et est supporté par deux rangs d'arches superposées. Plus à droite encore s'élèvent les hauteurs de Sidi-Mécid, dont les pentes inférieures sont couvertes de cactus. Nous avions en face de nous et légèrement à notre gauche, mais dans un plan beaucoup plus éloigné, la colline de Coudiad-Aty, qui fait face au front sud de la ville, celui Bab-el-Oued. Le côté occidental de Constantine regarde les hautes montagnes de l'Atlas. Deux des assises du plateau de Sattah-Mansourah sont défendues par des rochers tout-à-fait inabordables. Son arête extrême, celle qui fait face à la ville, peut avoir environ quatre cents mètres de développement, mais le plan va en s'élargissant à mesure qu'on s'éloigne de Constantine, et qu'en lui tournant le dos on s'approche de Sidi-Mabrouk. A l'angle saillant de ce bastion naturel se trouvent les restes d'une redoute en étoile, dite *redoute tunisienne*, parce qu'elle avait été construite en 1760 par un bey de Tunis, qui vint mettre le siége devant Constantine, mais fut complètement battu et contraint de fuir avec son armée, dont une grande partie fut taillée en pièces. C'est en souvenir de cette défaite que les habitans de la ville donnèrent au plateau le nom de Sattah-Mansourah, ce qui veut dire le toit de la victoire.

La brigade de Nemours occupa la partie droite du plateau opposé aux hauteurs de Sidi-Mécid, et qui n'en est séparée que par un étroit vallon. Le général en chef avait eu d'abord la pensée de placer son quartier-général dans la redoute tunisienne; mais comme les bombes de la place y tombaient sans cesse, il fut forcé de s'établir à deux kilomètres plus en arrière, dans les jardins de Sidi-Mabrouk. L'ennemi s'était depuis long-temps exercé à tirer sur le Mansourah, car nous trouvâmes partout des ricochets de boulets et des trous de bombes.

Toute la matinée, le feu de la place fut très nourri, et les artilleurs d'Achmet montrèrent assez d'adresse. Le front qui nous faisait face était armé de deux batteries seulement, l'une de canons, située à la porte d'El-Kantara, l'autre de canons et de mortiers placée à la kasbah. Le reste de l'armement de la place était accumulé sur la partie de l'enceinte opposée au Coudiad-Aty, la seule, comme nous l'avons dit, qui ne fût pas soutenue par des rochers inaccessibles, et par conséquent la seule attaquable.

On décida immédiatement la construction de trois batteries : l'une, la batterie royale, établie à mi-côte du Mansourah, fut destinée à ruiner les défenses du front d'attaque de Bab-el-Oued, qu'elle devait prendre à revers. La batterie d'Orléans eut pour mission de contre-

battre celle de la porte d'El-Kantara, et de détourner l'attention de l'ennemi, en lui faisant craindre sur ce point une attaque semblable à celle de 1836. Enfin on disposa une batterie de mortiers, de manière à tirer sur la kasbah et à inquiéter la ville en essayant de mettre le feu aux principaux bâtimens qu'on supposait contenir les magasins et les approvisionnemens.

A notre arrivée, les Arabes étaient sortis en grand nombre par la porte d'El-Kantara; leur cavalerie descendait en même temps des hauteurs de Sidi-Mécid, et une action très vive ne tarda pas à s'engager sur la droite de notre position, entre l'ennemi qui nous attaquait avec vigueur, et nos zouaves soutenus par le 2e léger, qui le continrent et le repoussèrent vers la ville. Nous perdîmes peu de monde dans cette première rencontre, car nos hommes avaient reçu l'ordre de se défiler de leur mieux derrière les rochers, et de ne pas se découvrir en tiraillant.

Depuis notre apparition sur le Mansourah, les femmes et les enfans de la ville n'avaient pas discontinué de pousser leurs cris perçans et monotones. Ce chœur de bruyantes imprécations s'arrêta tout à coup vers le milieu du jour; le feu de l'assiégé cessa également, et nous crûmes un instant que quelque grand évènement allait se passer, lorsque du haut des minarets les voix nazillardes des muezzin se firent entendre et appelèrent le peuple à la prière. Il y eut alors un silence général d'environ un quart d'heure, durant lequel bien des vœux furent sans doute formés pour notre extermination. Cette immense prière collective, ce recueillement de toute une population, cette trève respectueuse des instrumens de mort à l'évocation de la Divinité avait quelque chose de touchant et de solennel. Après une courte pause, le feu, le bruit, les cris, recommencèrent de plus belle et durèrent sans interruption jusqu'à la nuit.

Vers une heure, le général en chef ordonna à M. le duc de Nemours de simuler une attaque contre la porte d'El-Kantara, afin d'attirer de ce côté l'attention de l'ennemi pendant que le général Rulhières s'emparerait du Coudiad-Aty. Je portai de la part du prince, au colonel de Lamoricière, l'ordre de se mettre en mouvement, et, comme il ne s'ébranlait pas assez vite, je dus y retourner. « Voyons, me dit-il en souriant, faut-il attaquer à l'instant même? Ne pouvez-vous prendre sur vous de m'accorder cinq minutes? — Pourquoi? lui demandai-je. — Il pleut à verse depuis une demi-heure; mes hommes sont bien mouillés. Or, je prévois un rayon de soleil qui va percer ce nuage, et qui ne saurait manquer de réchauffer et de ragaillardir en

un instant mes pauvres zouaves; un peu de chaleur les aura bientôt séchés, et ils n'en aborderont l'ennemi que plus gaiement. Je vous réponds qu'ils auront bientôt regagné le temps perdu. » Je n'hésitai pas, comme on pense, à engager ma responsabilité, et les choses se passèrent absolument comme le colonel des zouaves l'avait prédit. Il n'avait pas fini de parler, que le plus beau soleil du monde éclairait la nature et versait des torrens d'une chaleur vivifiante sur notre brave infanterie, qui, j'en réponds, au signal de son chef, ne se fit pas prier pour courir à l'ennemi. Ce fut un amusant spectacle que de voir nos deux bataillons s'éparpiller sur les côtes de Sidi-Mécid, s'élancer sur les Kabyles au milieu des rochers, les poursuivre à travers les cactus, et tout cela au milieu des détonations et des cris sauvages des Arabes qui fuyaient au plus vite par le pont où ils craignaient que nous ne vinssions leur barrer le passage.

On avait disposé une batterie de 4 pièces légères le plus près possible de la porte d'El-Kantara, et pendant l'action elle y jeta quelques obus. Notre but était de faire beaucoup de bruit, d'occuper l'ennemi de ce côté, et nous réussîmes en effet à lui donner de l'occupation. Nous lui tuâmes beaucoup de monde, et le poussâmes l'épée dans les reins jusqu'à la porte du pont, où nous le forçâmes à rentrer plus vite qu'il n'était sorti. Le feu de la kasbah et des créneaux de la porte couvrait la retraite des assiégés, les bombes tombaient très nombreuses sur le Mansourah; mais nous eûmes peu d'hommes tués ou blessés par leurs éclats. Aussitôt qu'une bombe arrivait en sifflant et allait frapper le sol, les soldats qui se trouvaient à l'entour avaient ordre de se jeter à terre, et d'attendre pour se relever que l'explosion eût eu lieu. Je vis un exemple remarquable des bons effets que peut avoir cette précaution. Un bataillon du 2ᵉ léger était placé en réserve dans un petit vallon qui le défilait parfaitement des boulets de la place. Je fus envoyé pour porter je ne sais quel ordre à M. de Sérigny qui le commandait. A ce moment, une bombe de la kasbah arrive et tombe au beau milieu de cette masse compacte. On l'avait entendue : les hommes se couchent; elle éclate... Je m'attendais à ce qu'un bon nombre d'entre eux ne se relèverait pas : chose presque incroyable, pas un soldat n'avait été atteint. Un gros fragment du projectile, passant par-dessus nos têtes, alla retomber sur la main de Müller, l'interprète du prince, qui lui parlait en ce moment. Ce brave Müller n'était pas heureux, car, trois jours après, il recevait une balle à la cheville, toujours auprès de M. le duc de Nemours qu'il ne quittait jamais.

C'était une musique des plus variées sur le Mansourah que les sif-

flemens de tous les projectiles de divers calibres qui se croisaient et se répondaient; les balles surtout, venant de loin, rendaient un son très harmonieux.

Pendant notre fausse attaque, le général Rulhières marcha sur Coudiad-Aty avec deux brigades, et s'en empara après avoir passé en deux colonnes les gués du Bou-Merzoug et du Rummel vers leur confluent, au-dessus duquel sont les restes d'un aqueduc romain. Au passage de la rivière, le capitaine Rabié, aide-de-camp de M. le lieutenant-général Fleury, fut tué par un boulet.

Pour assurer la défense du plateau de Coudiad-Aty où l'on s'était établi, trois compagnies de sapeurs, avec la légion étrangère et les tirailleurs d'Afrique, élevèrent sur les crêtes les plus rapprochées de la place, et sur la gauche de la position, des retranchemens en pierres sèches et en briques empruntées aux tombes du cimetière de la ville, situé en cet endroit. On crénela aussi quelques constructions restées debout; on pouvait de cette manière, sans trop livrer les hommes au feu de la place, en surveiller les portes et les sorties.

Pendant que l'artillerie commençait l'établissement de ses batteries sur le Mansourah, 100 sapeurs et 300 hommes d'infanterie creusèrent sur le revers de la montagne un chemin pour le transport des pièces de 24 et de 16 destinées à la batterie royale. Il était alors environ cinq heures; la troupe rentra à ses bivouacs. Les résultats de la première journée étaient satisfaisans; le temps se montrait assez favorable. Le prince avait établi son camp à Sidi-Mabrouk. Cet emplacement me parut un lieu de délices, comparé à nos anciens bivouacs : nous étions dans une espèce de jardin où coulaient deux sources d'une eau fraîche et limpide; nos yeux y furent agréablement surpris par la vue d'un peu de verdure; on y remarquait plusieurs cactus, trois figuiers et deux peupliers d'Italie. On voit que nous n'avions pas à nous plaindre, car, si l'on excepte les raquettes qui couvrent les pentes inférieures de Sidi-Mécid et le ravin du Rummel, il n'y avait pas un brin d'herbe ni, à plus forte raison, une feuille sur le Mansourah, sur Coudiad-Aty et dans les vallées environnantes. Rien n'est plus désolé, plus nu, plus sauvage, que les environs de Constantine : une terre dépouillée et des rochers, voilà tout ce que nous pouvions apercevoir à deux lieues à la ronde. Les jardins du bey, situés dans la vallée à l'ouest de la ville et sur le bord du Rummel, n'étaient pas visibles du point où nous nous trouvions.

Pendant la nuit du 6 au 7, on travailla aux batteries sur le Coudiad-Aty. On acheva les dispositions défensives pour les postes qui gar-

daient le plateau. Le 7, à la pointe du jour, nous montâmes à cheval, et allâmes visiter nos positions et les travaux sur le Mansourah. Pendant que l'artillerie achevait les plates-formes de la grande batterie royale, située à mi-côte et destinée à prendre d'écharpe les défenses du front d'attaque, on améliora le chemin qui devait y conduire, on adoucit quelques pentes et des tournans trop courts; cela était nécessaire, car on s'attendait à ne pouvoir transporter des pièces de 24 sur un terrain nouvellement remblayé sans atteler un grand nombre de chevaux. On reconnut avec soin les communications à suivre pour pouvoir amener l'artillerie jusqu'à Coudiad-Aty. Les difficultés étaient grandes; la reconnaissance du front d'attaque fit voir que depuis la dernière expédition il avait été considérablement ajouté aux moyens de défense de la ville. Les maisons qui formaient une espèce de faubourg devant la porte Bab-el-Djedid avaient été rasées; les talus en terre qui s'appuyaient sur les roches du pourtour de la place, et auraient pu, en raison de leur élévation, faciliter les moyens d'y pénétrer, avaient été enlevés, de manière à rétablir partout des escarpemens respectables; un chemin de ronde crénelé, et à double rang de créneaux en certains endroits, couronnait la muraille de la fortification, haute de 8 mètres au moins; on reconnut, sur le front d'attaque, des constructions neuves avec batteries casematées; on y comptait dix-huit embrasures armées de pièces de bronze; des créneaux et meurtrières étaient régulièrement percés entre les embrasures.

Toutefois, comme je l'ai dit plus haut, cette enceinte livrait à nos batteries son escarpe vue jusqu'au pied, et sa partie la plus saillante n'était protégée que par des flanquemens d'une action faible et qui ne pouvaient nous résister long-temps. On arrêta donc que c'était là qu'il fallait faire brèche, et dès le soir même on commença à 500 mètres du rempart la batterie de Nemours pour des pièces de gros calibre, seules capables à cette distance de pouvoir agir puissamment contre un revêtement en maçonnerie. On ordonna également une seconde batterie pour des obusiers, sur une terrasse qui dominait à gauche la route de Tunis, à laquelle s'appuyait l'épaulement de la batterie de Nemours.

Vers deux heures, l'assiégé dirigea une sortie contre les positions du général Rulhières; une foule de Kabyles s'élancèrent hors des portes Bab-el-Djedid et Bab-el-Gharbia, et gravirent au pas de course la colline de Coudiad-Aty. Il est impossible d'attaquer avec plus de détermination que ces sauvages, qui couraient, en poussant de grands cris, au milieu des tombeaux et des ruines, se ruant contre les petits

murs en pierre derrière lesquels nos soldats les attendaient. Nous suivions avec un vif intérêt ce combat du haut du Mansourah; deux fois nous vîmes nos hommes, officiers en tête, enjamber leurs retranchemens et prendre l'offensive; alors cette multitude couverte de vêtemens blancs se repliait du côté de la ville avec de grands cris, pour revenir plus résolument à la charge aussitôt que notre infanterie rentrait dans ses lignes. Nous leur envoyâmes quelques boulets qui ricochèrent au milieu d'eux, mais sans atteindre personne. Cet engagement dura à peu près une heure, et nous y perdîmes deux officiers du 26ᵉ régiment.

Tous les jours les Arabes faisaient une sortie à la même heure, tantôt contre le Mansourah, tantôt contre nos positions de Coudiad-Aty. Ils accouraient à nous avec une très grande résolution; mais ils étaient déconcertés par nos charges à la baïonnette, et ils mettaient plus d'empressement à s'y soustraire qu'ils n'en avaient montré à nous attaquer.

Le temps se couvrit pendant la nuit; la pluie commença à tomber de bonne heure, et bientôt des raffales épouvantables vinrent fouetter, ébranler, transpercer notre pauvre tente; nous nagions dans l'eau; le sol de notre mince abri s'était converti en un torrent qui entraînait, malgré nos efforts, toute notre garde-robe; notre position était des plus ridicules et des plus embarrassées. Les détachemens dirigés sur les lieux du travail qu'on avait ordonné la veille s'égarèrent à travers champs; ils eurent beaucoup de peine à passer les gués, dont l'eau avait grossi rapidement; on ne put parvenir que fort tard à rallier aux points indiqués trois compagnies de sapeurs et 750 hommes de la ligne, qui avaient été commandés pour la construction des batteries. Après avoir essayé pendant plusieurs heures de se mettre à l'œuvre et d'exécuter les terrassemens, au milieu de torrens de pluie et de l'obscurité la plus profonde, on reconnut, malgré le zèle le plus opiniâtre, l'impossibilité matérielle de rien faire, et les travailleurs furent renvoyés à une heure du matin.

Le lendemain 8 octobre, notre bivouac offrait l'aspect d'un vaste marais; bien des figures s'allongeaient déjà en voyant la pluie continuer; on pensait involontairement à la dernière expédition. Sur les dix heures, le ciel s'étant un peu éclairci, nous montâmes à cheval avec M. le duc de Nemours, mis à l'ordre de l'armée, depuis la veille, comme commandant du siége, et nous allâmes visiter la position du général Rulhières. Nos chevaux tombèrent plusieurs fois dans le trajet; ils ne se tenaient qu'avec la plus grande difficulté sur le sol dé-

trempé par les averses de la nuit. Nous trouvâmes les postes établis sur Coudiad-Aty extrêmement rapprochés de la ville et en butte au feu des fusils de rempart et des soldats turcs cachés dans les casemates. Le marabout où s'abritaient nos avant-postes était cependant religieusement respecté par les Arabes; il en fut ainsi pendant tout le siége. Cette construction contenait plusieurs tombeaux couverts d'inscriptions, quelques-uns en marbre surmontés de turbans; c'étaient, nous dit-on, des sépultures de saints derviches ou de grands personnages.

A notre retour, nous rencontrâmes les deux colonnes de l'artillerie qui menaient leurs canons aux batteries construites dans la matinée; ses grosses pièces avançaient assez bien malgré la boue; il est vrai qu'elles étaient attelées de quarante chevaux. Vers le soir, la pluie recommença, affreuse, extraordinaire, ce qui n'empêcha pas le prince d'aller visiter les batteries. C'était une vraie corvée par un temps aussi épouvantable. L'ouverture du feu, qu'on avait cru possible pour le lendemain, était reculée indéfiniment; on n'avait pu armer que la batterie de mortiers, ainsi que celle du Sattah-Mansourah, composée de deux pièces, l'une de 24 et l'autre de 16, et de deux obusiers de 6 pouces. Quant à Coudiad-Aty, impossible d'y mener un canon à cause de l'état du terrain. Une partie des pièces dirigées sur la batterie royale n'avait pu parvenir à sa destination, et avait versé dans le ravin. C'était un contre-temps fort grave pour nous dans l'état des choses, car le temps pressait; avec les pluies, déjà les maladies commençaient à envahir l'armée. Tout le monde calculait que s'il était impossible d'amener des pièces de gros calibre à petite portée du rempart, qu'on regardait comme très solide, notre situation devenait des plus critiques; le commandant en chef des troupes du génie semblait, en effet, convaincu que nous ne pourrions entrer dans la place que par une brèche, et que l'ennemi ne se rendrait que lorsque cette brèche serait praticable. Nous commencions d'ailleurs à être obligés de réduire la ration de nos pauvres chevaux; notre provision de foin étant épuisée, nous ne les soutenions qu'avec quelques poignées d'orge distribuées rarement. Le temps fut horrible toute la nuit. Notre horizon se rembrunissait, nos affaires prenaient une mauvaise tournure.

Cependant, grace aux efforts intelligens de quelques centaines de zouaves dirigés par un officier d'artillerie, on parvint à relever une des pièces de 16 culbutées dans le ravin; on creusa ensuite une sorte de rainure dans la partie solide du chemin le long de la pente supérieure pour retenir, par les roues qu'on engageait dans cette ornière,

les pièces entraînées sur le remblais du côté de son affaissement. On renonça pour le moment à armer le Coudiad-Aty; tous les efforts furent dirigés vers le Mansourah. Dans la journée, le feu de la place n'inquiéta pas beaucoup nos travailleurs; mais plusieurs bombes tombées au milieu de nos chevaux, tenus en main, les effrayèrent beaucoup; le mien s'abattit et rompit rênes, sangle et poitrail; un éclat emporta une des bossettes de son mors.

Le dimanche 8, les Kabyles furent assez hardis pour venir nous attaquer sur le Mansourah, et je ne sais pas comment nos tirailleurs purent les contenir, car leurs armes étaient si mouillées que sur dix coups il y en avait au moins huit qui rataient. Le temps continua à être épouvantable toute la nuit; la pluie tombait avec une horrible violence; la neige vint bientôt s'y joindre; un vent effrayant, un froid glacial, décourageaient nos malheureux soldats enfoncés dans l'eau jusqu'aux genoux, et qui ne pouvaient se coucher. Au bivouac, ils étaient sans feu, sans abri, sans soupe; devant l'ennemi, leurs armes ne partaient pas. Les ambulances se remplissaient de malades; on rencontrait déjà des chevaux morts de faim. Notre inquiétude croissait à l'aspect de toutes ces misères, et dans l'attente de calamités plus grandes encore. Si le feu de l'artillerie qui devait s'ouvrir le lendemain, disions-nous, n'écrase pas la place, serons-nous réduits à partir en abandonnant tout notre matériel, ou resterons-nous pour périr de la fièvre sous les murs de cette ville infernale? Les bœufs et les mulets de l'administration firent irruption pendant la nuit dans notre malheureux bivouac, qui ressemblait à une vaste fondrière couverte de sept à huit centimètres de neige, et y dévorèrent le reste des figuiers qui formaient la dernière ressource de nos chevaux.

Le lendemain, lundi, nous étions à cheval dès six heures. Le commandant en chef de l'artillerie avait retrouvé toute l'énergie de sa jeunesse. Les batteries du Mansourah étaient prêtes et armées. C'était une noble chose à voir que ces braves artilleurs couverts de boue de la tête aux pieds, près des pièces qu'ils avaient travaillé toute la nuit à mettre en place. A sept heures, notre feu commença; notre tir, à une aussi grande distance de la place, devait être incertain et le fut en effet pendant quelque temps; le comte Valée s'était mis en avant avec une lunette et le rectifiait par ses indications. Bientôt cependant il devint plus sûr; vers onze heures, la batterie royale, plus basse et plus rapprochée de la ville, commença à tirer; ses deux canons de 16 firent très bien; nous ne tardâmes pas à écrêter les parapets de la batterie Bab-el-Gharbia, et à faire quelques coups d'embrasures en répondant au feu de la kasbah.

Nous avions évidemment gêné le service des pièces de l'assiégé par la justesse de notre tir, car le feu de l'ennemi se ralentissait peu à peu. Cependant les six canons de la batterie Bab-el-Djedid, protégés par une immense traverse en maçonnerie, continuaient à canonner Coudiad-Aty, où le général Rulhières était parvenu à amener deux obusiers de 24. Nous fûmes étonnés, au commencement du feu, de voir l'étendard d'Aly remplacé sur la porte de Bab-el-Oued par l'étendard de la ville, qui était tout rouge. Cela indiquait, me dit-on, que la population n'était pas satisfaite des évènemens, et qu'elle attribuait à l'influence du sultan la mauvaise tournure que prenaient ses affaires.

Au reste, le nouvel étendart ne tarda pas à être bientôt, comme l'ancien, criblé de boulets et réduit au plus piteux état. Avec tout cela, l'effet de nos pièces sur la ville fut presque nul; nos obus et nos bombes ne purent y allumer le moindre incendie. L'assiégé ne semblait disposé à nous faire aucune proposition; nous prévîmes donc qu'il faudrait nécessairement enlever Constantine de vive force. Les généraux tinrent conseil alors; on examina les différens moyens d'en arriver à ce résultat. On pensa d'abord à une attaque sur la porte d'El-Gharbia, la moins défendue de l'enceinte; mais la colonne d'attaque aurait eu à parcourir à découvert une distance de plus de 300 mètres sur un terrain en contrepente, sous les feux d'une artillerie tirant à embrasures et d'une ligne de murailles et maisons crénelées de plus de 600 mètres de développement; arrivée enfin contre l'enceinte, la colonne eût été obligée de s'arrêter pour attendre l'effet du pétard sur la première porte, laquelle enfoncée n'aurait donné d'autre avantage que la facilité de pénétrer dans une petite cour intérieure n'ayant d'issue que par une seconde porte et dominée de tous côtés par des créneaux. Cette disposition, qu'on pouvait distinguer de Coudiad-Aty, ne permit pas de donner suite à cette idée.

La brèche par la mine n'offrait pas moins d'obstacles dans les circonstances où se trouvait l'armée; ce moyen exigeait que le mineur fût amené au pied de la muraille par des cheminemens à couvert, et que son établissement fût protégé par des places d'armes capables de recevoir une garde de tranchée assez forte pour contenir les sorties de la garnison. Or, tous ces cheminemens sous le Coudiad-Aty auraient dû être faits sur un sol nu, presque partout de roc et en contrepente raide. Le temps et les matériaux nous manquaient, les parapets ne pouvaient être exécutés presqu'uniquement qu'en sacs à terre, et la plus grande partie de l'approvisionnement amené de Medjez-el-Hammar avait été employée aux batteries; il nous aurait fallu, d'ail-

leurs, suivant les hommes pratiques, au moins huit à dix jours de travaux non interrompus.

On ne crut pas devoir recourir à l'escalade; j'avoue cependant que, dans mon opinion, cette opération n'eût pas été peut-être impraticable de nuit sur un des points de l'enceinte, entre la porte Bal-el-Gharbia et le Rummel; on doit remarquer que cette muraille n'était pas flanquée. Une fois les têtes de colonne parvenues dans la ville, elles eussent été à couvert, et l'obscurité aurait favorisé cette tentative hardie, qui se serait opérée sans désordre, si on avait eu soin de bien reconnaître d'avance les points du rempart les plus favorables pour poser les échelles.

Quoi qu'il en soit, on décida que le seul moyen était de donner l'assaut, qu'on chercherait en conséquence à ouvrir une brèche dans la courtine située entre la porte Bab-el-Gharbia et la porte Bab-el-Oued, condamnée par l'assiégé; que tous les efforts devaient tendre à amener de grosses pièces de siége à la batterie de Nemours, fût-ce même en passant à demi-portée sous le feu de la place, puisque l'état de la route que l'on avait essayé de faire prendre aux canons de 24 en tournant le Coudiad-Aty avait rendu l'armement de cette batterie impossible. Ce fut alors qu'on reconnut combien on avait eu raison d'insister pour amener le grand parc de siége sous les murs de Constantine. Notre seul espoir désormais était dans l'effet destructeur que pourraient produire nos boulets de gros calibre sur les vieilles murailles de construction romaine, si nous étions assez heureux pour pouvoir amener nos pièces à la batterie de brèche.

L'ennemi continua sans relâche à nous harceler dans nos positions toute la journée. Rien n'est fatigant comme cette tiraillerie continuelle; ces Arabes sont comme des guêpes qu'on ne peut chasser, et qui bourdonnent sans cesse à vos oreilles. L'état du terrain, particulièrement sur le Mansourah, était déplorable. Nous nous levâmes le 10 assez tristement, appréhendant que la pluie n'eût rendu impraticable l'armement de la batterie de Nemours. En attendant notre départ, le prince me donna l'ordre d'aller savoir des nouvelles et de voir du haut du Mansourah si la batterie de brèche au bas du Coudiad-Aty avait pu être armée. Je rencontrai M. le lieutenant-général Valée, qui m'apprit qu'on n'avait pu encore amener les pièces qu'à trois cents toises de la batterie, par suite de toutes les difficultés du temps et de l'obscurité, auxquelles était venu se joindre le feu de l'ennemi, qui avait beaucoup tiré de ses batteries basses; mais il me donna l'assurance que la batterie de brèche serait armée le lendemain. Le fait est

que c'était une entreprise presque téméraire que de traverser le Rummel avec nos pièces de 24; le gué où on devait passer la rivière n'est pas distant de plus de trois cents mètres du rempart. Malgré les boulets et la fusillade de la ville, nos braves canonniers étaient parvenus à amener quatre de ces pièces à l'autre bord; mais il avait fallu doubler et tripler les attelages, écarter, pour le passage des chevaux, d'énormes roches roulées par les eaux que la pluie avait grossies. Ce travail si pénible avait été exécuté avec une héroïque patience par les artilleurs et les sapeurs du génie, qui s'étaient mis dans l'eau jusqu'à la ceinture. Heureusement que la nuit ôtait à l'assiégé le moyen d'ajuster et que son tir était incertain, car sans cela nos pertes eussent été bien plus considérables, et peut-être même le passage de la rivière n'aurait pas pu s'effectuer.

A la pointe du jour, les canons et leurs attelages avaient pu atteindre au coude du chemin de Tunis, où ils étaient défilés du feu de la place; il ne leur restait plus qu'à gravir la côte pendant la nuit suivante. On avait envoyé deux compagnies de sapeurs avec de l'infanterie occuper le Bardo, où se trouvaient les anciennes écuries du bey, situées dans un petit vallon entre l'enceinte de la ville et les pentes du Coudiad-Aty, afin de protéger d'abord le transport des pièces au-delà du Rummel contre les sorties de la place, et de se préparer ensuite un couvert qui pût servir de point de départ et d'appui pour de nouvelles opérations. Toute la nuit fut employée à fortifier ce réduit et à percer des créneaux dans les murs de clôture. On en releva plusieurs parties abattues, car les écuries du bey étaient en ruines; l'on fit en pierres sèches des tambours devant les portes. Pendant l'exécution de ces travaux, les officiers du génie reconnurent, attenant au marabout et à peu de distance du Bardo, un ravin long de deux cents mètres environ, et garanti à peu près des feux de la place par sa direction et sa profondeur. Le ravin conduisait sur le plateau du front d'attaque, à cent cinquante mètres de l'escarpe; quelques travaux rapides devaient suffire pour en compléter la défense. On obtenait ainsi une vaste place d'armes et un abri d'où la colonne d'assaut se serait élancée, lorsque le feu de la batterie de Nemours aurait démoli le rempart et rendu la brèche praticable. Les Arabes essayèrent, vers une heure du matin, une sortie contre le marabout, mais ils furent bientôt repoussés. On eut la pensée de joindre le Bardo et le poste de ce marabout par une communication couverte; mais une tranchée était impossible dans ce terrain de rochers, et un épaulement en sacs à terre eût employé des matériaux précieux qu'il fallait conserver avec soin pour se créer des

couverts plus rapprochés de la place. On renonça donc à cette idée, et il fut résolu qu'on ne communiquerait entre ces deux postes que la nuit, ou le jour en courant.

Nous montâmes à cheval avec le prince, et allâmes sur le Coudiad-Aty, comme de coutume, pour examiner l'état des travaux. Vers neuf heures, l'assiégé fit contre les positions où nous nous trouvions sa sortie habituelle. Le lieutenant-général gouverneur, voulant lui donner une leçon, ordonna au général Rulhières de laisser arriver les Arabes aussi près que possible et de les aborder alors vigoureusement. En effet, au moment où, s'avançant avec leur hardiesse accoutumée, ils allaient atteindre notre épaulement, le prince avec son état-major, à la tête d'une compagnie de la légion étrangère, sauta par dessus les briques et les tuiles derrière lesquelles notre infanterie était couchée, et se jeta au milieu des fantassins d'Achmet, qui venaient à nous drapeau en tête. La rencontre fut vive, et avant que l'ennemi, surpris par notre retour offensif, eût battu en retraite, on avait échangé une fusillade à bout portant qui coûta la vie à bien des braves de part et d'autre. Notre mouvement fut aussitôt appuyé par une compagnie d'élite du 26e, et les Kabyles, dont il ne nous fut pas possible de saisir le drapeau, s'éparpillèrent alors en descendant sur les versans du Coudiad-Aty, dont nous occupions les sommets; cachés derrière des rochers ou des ruines dont cette côte est semée, ils commencèrent contre nous un feu très meurtrier, car rien ne nous dérobait à leur vue. Tous les officiers de la compagnie de la légion étrangère furent mis hors de combat; les capitaines Marland et Béraud tombèrent frappés à mort par des coups de biscayens, car la ville tirait sur nous à mitraille; les trois autres reçurent de graves blessures, le capitaine Raindre, fils du général de ce nom, atteint d'un coup de feu au genou, dut subir l'amputation quelques heures après. Müller, l'interprète du prince, eut le pied fracassé par une balle; en un mot, ce fut une mêlée très chaude, mais, grace à l'énergie de nos braves grenadiers, elle ne dura pas long-temps, et les Arabes ne firent pas mine de résister à nos baïonnettes. M. le duc de Nemours donna dans cette circonstance des preuves de la plus grande bravoure et d'un imperturbable sang-froid; à coup sûr, aucun de nous ne fut plus exposé que lui, car il franchit un des premiers le parapet en briques, et se trouva presque seul au milieu des Arabes; heureusement qu'à la guerre ce ne sont pas toujours les plus intrépides que le feu de l'ennemi atteint de préférence, et le prince échappa sans blessure au plus grand danger qu'il ait couru dans cette campagne, où il les affronta tous.

Le fait est qu'il y eut plus de vingt hommes jetés sur le carreau en un instant.

Nous poursuivîmes les Kabyles au milieu des masures où ils s'étaient réfugiés; l'on en tua plusieurs; le capitaine de Mac-Mahon, aide-de-camp du gouverneur-général, reçut un coup de fusil tiré de si près, que son uniforme et sa chemise en furent brûlés; heureusement, la balle ne fit qu'effleurer les côtes. Après avoir culbuté et refoulé ces Arabes dans les ravins, il fallut remonter les escarpemens rapides où nous étions descendus, et cela au milieu de nos tirailleurs, parmi lesquels se trouvaient de jeunes soldats qui déchargeaient leurs fusils sans trop savoir sur quoi; je portais une redingote blanche imperméable par dessus ma pelisse de hussard, et je m'attendais à chaque instant à être pris pour un Arabe et traité comme tel. Cette affaire d'infanterie m'intéressa beaucoup; j'y fis une remarque générale, c'est que dans ces combats corps à corps le soldat est très grave, très attentif, et loin de s'étourdir par des cris ou une pantomime active, comme je m'y attendais, il tue son ennemi le plus sérieusement du monde. Il est impossible d'ailleurs de mieux mourir que ne meurent les Arabes : deux de ces braves sont acculés dans une masure, nous y entrons, Mac-Mahon et moi; ils tirent sur nous et nous manquent; mon compagnon donne un coup de pointe de sabre au premier, qui est renversé contre le mur, le second tombe percé de coups de baïonnette; ces deux malheureux, couchés à terre et rendant le dernier soupir, nous regardaient avec une fierté et un courage admirables. C'était un spectacle triste et noble à la fois.

Je remontais, assez difficilement d'ailleurs, sur ces pentes rapides, pour rejoindre le prince dont je m'étais un peu trop éloigné, quand je fus témoin d'un fait qui a laissé dans ma mémoire une trace douloureuse et ineffaçable. Un pauvre Kabyle blessé à mort était assis à terre, le dos contre un mur en ruines; des flots de sang s'échappaient d'une large blessure qu'il avait au côté. Plusieurs soldats en passant près de lui, pour l'achever sans doute et par humanité, lui avaient donné des coups de baïonnette. J'accourais pour essayer de sauver ce malheureux au moment où un voltigeur, qui lui avait appuyé son canon de fusil sur la poitrine, allait lâcher la détente. L'Arabe étend le bras alors, et détourne tout doucement l'arme homicide en disant avec un sourire presque bienveillant : *Barka, Franzouï, morto!* ce qui, en mauvaise langue franque et par l'expression qu'il y mit, voulait dire : « Merci, Français; j'en ai assez comme cela; ne brûlez pas inutilement votre poudre pour m'achever, car je suis mort. » Et en effet une seconde après il expirait.

Nous étions tous extrêmement fatigués de cette courte, mais rude affaire. La témérité du prince, dans cette circonstance, a été blâmée, je le sais, mais ce n'est certes point par les jeunes officiers de l'armée, auxquels un des fils du roi venait de donner l'exemple de la plus brillante valeur. Ce coup de collier produisit un excellent effet sur le moral de nos troupes que la persistance du mauvais temps, les longueurs du siége et les misères qui en étaient la suite commençaient à décourager. Il plut toute cette journée, et souvent à verse.

Le gouverneur-général, examinant, du haut de Coudiad-Aty, avec le prince et les généraux, les travaux exécutés ou en voie d'achèvement, eut l'idée de faire reconnaître la partie du chemin de Tunis où l'on voulait établir une nouvelle batterie de brèche : l'endroit désigné était à 150 mètres du rempart, et très exposé au feu de la place. Le gouverneur dit en conséquence au commandant de l'artillerie de charger un officier d'aller en mesurer la largeur; mais le général Valée répondit qu'il désirait ne pas exposer inutilement la vie d'un de ses aides-de-camp, que le chemin avait été toisé avant le jour, et qu'il était sûr qu'il y avait place pour quatre pièces de 24. Le général Damrémont fut un peu piqué de cette réponse, et chercha autour de lui quelqu'un à envoyer. M. le duc de Nemours ayant refusé à M. de Chabannes et à un autre de ses officiers la faveur d'aller faire cette reconnaissance, le capitaine Borel de Bretizel, attaché au général Perregaux, chef de l'état-major général, s'offrit et fut agréé. Il s'acquitta avec beaucoup de sang-froid de sa mission, fort périlleuse d'ailleurs, car il avait à parcourir deux fois, pour aller et revenir, un espace de plus de 300 mètres entièrement en vue et à demi-portée du rempart. M. Borel fit tout le trajet à pied et au pas, mesura la largeur de la route fort lentement, et revint de même, et cela en vue de toutes nos troupes, qui suivaient ses mouvemens avec une grande anxiété. Il eut le bonheur de ne pas être blessé, quoique les Arabes lui aient tiré au moins deux cents coups de fusil pendant ce petit voyage. C'était une honorable mission dont ce brave officier s'est acquitté avec éclat.

Sur notre route, en revenant au camp, nous trouvâmes une grande quantité de chevaux morts auxquels les Arabes avaient coupé les oreilles : c'était un trophée comme un autre, et qu'il leur était facile malheureusement de recueillir, car nos pauvres chevaux tombaient par douzaines.

Pendant la nuit, les troupes du génie, secondées par l'infanterie du Bardo, continuèrent à travailler à la place d'armes et à la fortifier; elles exécutèrent deux têtes de sape en sacs à terre. Ces travaux furent inquiétés par la fusillade, la mitraille et les sorties de la place que la

garde de tranchée repoussa à coups de baïonnette : le capitaine d'état-major d'Augicourt fut blessé dans une de ces rencontres. On continua également les autres batteries, et on poussa fort loin l'achèvement de la plupart des travaux.

Le lendemain, quand, suivant notre habitude, nous fûmes arrivés sur le Coudiad-Aty, nous aperçûmes sur notre gauche, dans la campagne, une nombreuse troupe d'habitans campée près de la ferme ou des jardins du bey. Nos lunettes nous permettaient de distinguer des chameaux, des mulets, des poules au milieu des tentes, et tout l'attirail d'un immense déménagement. Il paraît qu'une évacuation générale des bouches inutiles, des femmes, des enfans, des vieillards, avait été ordonnée par le *caïd-el-dar* (le gouverneur de la ville), et qu'en conséquence les habitans de Constantine que leurs affaires ou leurs devoirs militaires n'y retenaient pas étaient allés camper à une petite distance de leurs pénates, afin sans doute de pouvoir les retrouver sans trop de dérangement aussitôt que notre retraite, sur laquelle Achmet comptait positivement, se serait opérée. Une réunion considérable de Kabyles couvrait les collines du voisinage. Les Arabes en repos ont pour principe de ne jamais rester debout, et s'accroupissent aussitôt : quand deux amis se rencontrent dans la campagne, avant d'entamer leur conversation, ils commencent par s'asseoir. Aussi, lorsque les fantassins d'Achmet réunis attendaient le signal d'une attaque, ils se gardaient bien de rester sur leurs jambes, et les gazons, les rochers des éminences les plus rapprochées de nos positions, étaient, au moment d'une affaire, tous couverts de petites brioches blanches du plus singulier effet.

L'affaire de la veille, à ce qu'il paraît, avait dégoûté les Arabes d'en venir aux mains avec nous, aussi se contentèrent-ils toute la journée de tirer sur nos postes à d'assez grandes distances. Les batteries opposées au front d'attaque présentaient une apparence respectable. On avait armé celle de brèche de trois pièces de 24 et d'une de 16. Une autre, consistant en trois obusiers et une pièce de 16, était placée un peu au-dessus à gauche. Enfin, il y en avait une troisième en arrière, armée de deux mortiers de huit pouces.

A neuf heures, le feu de toutes ces batteries, joint à celui de la batterie royale du Mansourah, qui prenait de revers les défenses du front attaqué, commença avec un bruit terrible. L'effet de nos boulets de gros calibre sur la muraille ne tarda pas à être visible. Bientôt le rempart fut entamé; vers le soir, la démolition avait déjà sept mètres de largeur; la brèche commençait à se dessiner, mais elle présentait en-

core une pente raide et escarpée. La maçonnerie, en forts matériaux, était plus liée et meilleure qu'on n'avait présumé d'abord; on craignait qu'à cette distance de cinq cents mètres, avec quatre pièces seulement, et le petit nombre de coups qu'on avait encore à tirer, on ne pût faire en temps utile une brèche suffisante, et il fut décidé que la nuit suivante on transporterait les pièces à trois cent cinquante mètres plus loin, dans la place d'armes, à laquelle on ferait subir les changemens nécessaires. Cette décision se trouva justifiée quelques heures après par les détails que vint fournir au général en chef un Espagnol, déserteur des zouaves du bey, qui donna des renseignemens fort précis sur les abords du rempart que nous battions en brèche. « Cette brèche, nous disait-il, serait très difficile à couronner; elle était entourée de masures crénelées et de réduits d'où l'ennemi pouvait très bien la défendre. » L'assaut offrait des chances incertaines et pouvait être très meurtrier, si nos boulets et nos projectiles creux, en élargissant considérablement l'ouverture faite au rempart, et en adoucissant les talus, ne les rendaient pas facilement accessibles à notre infanterie.

Notre feu n'avait pas tardé à éteindre celui des pièces situées sur la muraille même que nous battions en brèche. Nos obus, bien dirigés, avaient rendu plusieurs des batteries supérieures inhabitables, et en avaient délogé les canonniers. Cependant l'assiégé ne cessait pas de répondre vivement, de ses casemates surtout, avec les pièces sur lesquelles notre feu n'avait pas de prise; il entretenait aussi par ses meurtrières et ses embrasures un feu nourri de fusils de rempart.

Nous passâmes deux heures environ dans la batterie de brèche, les deux états-majors réunis. On prétendait que la place n'était pas tenable pour un général en chef et pour le prince, et l'on ajoutait que certainement l'un ou l'autre serait bientôt tué, s'ils ne voulaient pas agir avec plus de prudence, ne se défilant jamais, et affectant de rechercher les endroits les plus dangereux. Je n'ai jamais, quant à moi, blâmé cette hardiesse, qui sied bien de temps en temps à des officiers-généraux chargés de commander aux plus braves troupes de la terre; mais je suis forcé de convenir que les projectiles de l'ennemi tombaient là comme la grêle. Heureusement que l'épaulement de la batterie était haut et solide. Chabannes s'amusa à aller s'asseoir à quelques mètres au-dessus de nous, trouvant sans doute qu'il y serait plus exposé encore.

Vers la fin de la journée, le général en chef, dont les instructions, à ce qu'on prétend, portaient d'éviter à tout prix l'assaut, et qui, d'après l'état des choses, avait quelques doutes sur l'issue d'une at-

taque de vive force, voulut tenter un dernier effort auprès de l'assiégé, et sommer Constantine de se rendre. Il écrivit en conséquence une lettre à Achmet-Bey et une autre au commandant des troupes dans la ville, où il les engageait à se soumettre pour arrêter l'effusion du sang et éviter les suites d'un assaut; mais ce n'était pas tout : il fallait faire parvenir ces lettres à leur destination, et c'était une mission délicate et pleine de danger que celle de se présenter aux avant-postes des Arabes, car on ne pouvait pas avoir l'assurance d'y être traité suivant le droit des gens. On demanda un homme de bonne volonté pour remplir les fonctions périlleuses de parlementaire. Il s'en présenta deux à l'instant; l'un était sergent dans la légion étrangère, l'autre, un jeune homme de vingt ans, Mahmoud, faisait partie du bataillon turc de Bône. Celui-ci fut préféré, parce qu'on pensa que, si des explications avec les habitans devenaient nécessaires, il serait avantageux que notre envoyé pût parler la langue du pays. L'évènement prouva qu'on avait eu raison.

Le jour commençait à baisser, il n'y avait pas de temps à perdre; on mit le jeune Arabe en route, tenant à la main un bâton auquel était attaché un mouchoir blanc qu'il agitait bien haut au-dessus de sa tête. En même temps, le général en chef, après une salve magnifique de toutes nos batteries, fit sonner par un trompette la cessation du feu. Les trompettes des autres batteries redirent cette sonnerie, qui fut répétée au loin par l'écho des montagnes; nous criâmes aux grenadiers du 47e qui étaient dans le Bardo, au-dessous de nous à notre droite, de laisser passer notre envoyé. C'était avec un vif intérêt que nous suivions du regard ce brave jeune homme dont la mort était bien probable, à ce que prétendaient les gens qui connaissaient les usages du pays, et l'on doit comprendre que nous ne le perdions pas de vue.

L'assiégé, voyant que nous suspendions notre feu, avait fait comme nous. Nous espérions en conséquence qu'il nous avait compris, et que notre parlementaire pourrait gagner sans danger une des portes de la ville. Il s'avançait donc hardiment en agitant son drapeau, quand un cri d'indignation s'éleva parmi nous. Des coups de fusil, tirés des embrasures de la place et dirigés sur Mahmoud, venaient d'interrompre le silence général, que notre anxiété et notre attention rendaient plus profond encore. Notre envoyé remuait en vain son drapeau; les sauvages à qui il avait affaire n'en tiraient sur lui qu'avec plus d'acharnement. Tout d'un coup nous croyons le voir tomber... Il est tué! s'écrie-t-on de toutes parts. Mais bientôt, malgré l'obscurité qui augmentait à chaque instant, nous reconnaissons que

Mahmoud, caché derrière un rocher, parlementait avec la place, et qu'à l'abri de la fusillade il cherchait, par des explications amicales, à faire comprendre la nature de sa mission toute pacifique. Nous entendions en effet que la conversation s'engageait entre notre envoyé, couché au milieu des pierres, et les Arabes du haut des créneaux de l'enceinte. Cependant les coups de feu se ralentissaient, et peu après ils cessèrent tout-à-fait. Mahmoud, encouragé sans doute alors par quelque déclaration venue de l'intérieur, se releva et s'approcha avec plus de confiance de la ville. On lui jeta une corde qu'il s'attacha autour du corps, et bientôt nous le vîmes hissé le long du mur, passer par-dessus le rempart et disparaître. Nous nous retirâmes alors au camp, un peu moins inquiets de la destinée de notre messager, craignant bien encore cependant de voir l'ennemi nous jeter sa tête le lendemain par dessus les murailles.

M. le duc de Nemours m'avait donné l'ordre de me rendre avant le jour, le jeudi 12, sur Coudiad-Aty pour y examiner l'état des travaux, afin de pouvoir lui en rendre compte à l'heure où il avait l'habitude de monter à cheval. Je pris avec moi un chasseur d'escorte, et nous nous lançâmes par une nuit des plus noires sur les chemins les plus horribles du monde. Il pleuvait d'ailleurs un peu pour rendre le *comfort* plus complet. Nos chevaux, avec leur instinct naturel, nous guidèrent sans y voir, sur cette route qu'ils avaient l'habitude de suivre tous les jours. Ce qui est remarquable, c'est que nous reçûmes en chemin le feu de toutes nos vedettes, dont pas une ne nous cria qui vive; heureusement qu'elles n'y voyaient pas plus que nous, de sorte que sur douze ou quinze balles envoyées à notre adresse, pas une seule ne nous atteignit. Quand je me doutais que nous approchions d'un de nos postes avancés, j'avais bien soin de siffler très haut quelque refrain national; mais la sentinelle, très endormie ou peu musicienne sans doute, ne nous en lâchait pas moins son inévitable coup de fusil. Mon chasseur, qui prétendait connaître parfaitement la route, au lieu de me conduire sur le Coudiad-Aty, me mena droit au Bardo.

J'entendais depuis quelque temps des détonations tellement fortes, que je m'imaginais que deux ou trois de nos bataillons de garde de tranchée avaient mission, pendant cette nuit, de nettoyer par le feu le plus vif les embrasures et les créneaux du rempart, car jamais feu de manœuvre n'avait été plus vif ni mieux nourri. Et cependant, en débouchant du Rummel, je reconnus qu'on ne tirait ni de la place d'armes ni de nos batteries; mais je vis sortir de toutes les fe-

nêtres donnant sur le front attaqué, de toutes les meurtrières, de toutes les embrasures de la ville, des fusées lumineuses qui me mirent au fait, et me prouvèrent que l'assiégé tentait un dernier effort désespéré pour gêner l'établissement de notre nouvelle batterie de brèche et empêcher nos travaux de communication. J'étais égaré au milieu d'une boue affreuse; il pleuvait à verse. Je donnai mon cheval à mon chasseur, qui ne savait plus où il en était, lui disant de chercher et de s'en tirer comme il pourrait, que, quant à moi, je gravirais à pied l'escarpement de Coudiad-Aty, et tâcherais de trouver mon chemin tout seul jusqu'aux batteries. J'étais désespéré et craignais de ne pouvoir m'acquitter de ma mission. Je cherchai donc à tâtons et parvins à me diriger tant bien que mal. Ce n'est qu'à grand'peine que j'atteignis la route de Tunis, après avoir roulé et glissé plus d'une fois sur ces pentes fangeuses où je ne voyais goutte. Le petit jour commençait à poindre quand j'arrivai aux batteries. Je me mis en rapport aussitôt avec M. de Salle, le major, qui chargea M. de Mimont, un des lieutenans de tranchée, de m'accompagner dans les travaux. Je trouvai le colonel Lamoricière avec les zouaves dans la nouvelle batterie de brèche et dans le boyau. Après avoir bien reconnu l'état des travaux, qui ne pouvaient pas être achevés avant midi, je revenais par le sentier de communication du génie, lorsque je m'y croisai avec le jeune Arabe, notre messager de la veille, qui remontait du Bardo, ne rapportant pas de réponse du bey. Je fus enchanté de le voir sain et sauf, et je le conduisis aussitôt à la tente du général Rulhières, où l'on fit venir un interprète. Nous sûmes alors par Mahmoud qu'il avait failli être massacré par le peuple, que les caïds l'avaient protégé et mis en sûreté en l'enfermant dans une maison après lui avoir pris ses lettres. Beaucoup de notables habitans de la ville étaient venus le voir et lui avaient tous énergiquement déclaré que leur intention était de mourir plutôt que de se rendre. Ils se moquaient de notre artillerie, disant que quelques heures de nuit leur avaient suffi pour réparer la brèche. « Les Français, ajoutaient-ils, n'ont plus de pain, plus de poudre; quant à nous, nous ne manquons pas de munitions. Bientôt l'armée des chrétiens sera forcée de battre en retraite comme l'année dernière. Alors des cavaliers plus nombreux que les sauterelles et que les grains de sable du désert viendront fondre sur elle et l'anéantir. » La confiance et l'exaltation paraissaient, en un mot, arrivés à leur paroxisme parmi les habitans de Constantine.

Pendant qu'on députait Mahmoud au général Damrémont, je repris la route du camp; mais, victime encore une fois de la maladresse de

mon guide, j'inclinai trop à droite. Je m'égarai et tombai dans une embuscade de quarante ou cinquante chevaux arabes, dont je me doutai heureusement assez vite pour avoir le temps de tourner bride sans perdre un instant, et pour me diriger par le chemin le plus court, à travers les montagnes, vers Sidi-Mabrouk. Avec tout autre cheval que le mien, je n'eusse peut-être pas tenté l'aventure, mais ce parti extrême me réussit. Les cavaliers ennemis ne nous poursuivirent pas longtemps; nous en fûmes quittes pour quelques coups de fusil et force apostrophes injurieuses. La partie, il faut en convenir, était trop inégale pour qu'il y eût de la honte à l'éviter.

Arrivé près du prince, je lui rendis compte du retour de Mahmoud, des dispositions que montrait la population de la ville; je lui parlai de l'état actuel de nos batteries; je me permis même d'ajouter que l'ancienne batterie de brèche étant désarmée, et que la nouvelle n'étant pas terminée encore, l'ennemi balayait impunément la route de Tunis avec les pièces de ses embrasures, que nous n'étions pas en état de contrebattre; que les boulets et les balles y tombaient à foison, que j'avais pu en juger par moi-même, et qu'en un mot, tant que notre feu n'aurait pas été ouvert, c'était s'exposer au plus grand péril et sans nécessité que d'aller visiter les batteries. Mon observation fut mal reçue. A ce moment même, le gouverneur-général montait à cheval pour se rendre à Coudiad-Aty, et secondait ainsi l'impatience du prince, qui s'empressa de le suivre. Je déplorai tout bas cette résolution, et je dis à mes camarades qu'avant peu un de nos officiers-généraux serait tué.

Le comte de Damrémont était vivement piqué qu'Achmet n'eût pas daigné lui répondre; il venait de faire parler Mahmoud, notre messager, et l'espoir d'un accommodement vers lequel ses instructions lui enjoignaient de tendre par tous les moyens possibles s'évanouissait à ses yeux; il n'y avait plus à douter désormais de l'acharnement avec lequel l'ennemi était résolu à se défendre. Les véritables dispositions des Arabes apparaissaient clairement à notre général en chef; or, chez les natures énergiques et généreuses, le mécontentement et l'impatience se manifestent souvent à la guerre par des actes de témérité. Le matin du 12 octobre 1837, il se passa à coup sûr quelque chose de semblable dans l'esprit de notre infortuné gouverneur-général.

Ce jour-là, au lieu de prendre la route ordinaire et de faire un détour à gauche, ainsi que nous en avions l'habitude, en suivant le chemin de Tunis, après avoir passé le Rummel, nous tournâmes à droite

et longeâmes la pente de la colline qui fait face à la ville. C'était défier l'adresse des artilleurs d'Achmet, qui n'étaient pas à plus de cinq cents mètres de nous. Cependant la longue file de chevaux que les états-majors réunis formaient en marchant l'un derrière l'autre dans l'étroit sentier où nous étions engagés ne fut pas entamée par les boulets de la place; ils passèrent tous au-dessus de nos têtes, les canonniers turcs n'ayant pas eu le temps de rectifier le pointage de leurs grosses pièces de rempart. Lorsque nous eûmes rejoint la route de Tunis, nous mîmes pied à terre, et le général Damrémont, ayant à sa gauche M. le duc de Nemours et près de lui les généraux Rulhières, Boyer et Perregaux, s'avança lentement dans la direction de l'ancienne batterie de brèche. Je marchais immédiatement derrière lui avec le capitaine Pajol, attaché à son état-major; d'autres officiers nous suivaient. Quelques soldats qui travaillaient dans la batterie et nous voyaient venir à eux en descendant, nous crièrent que le feu de trois pièces situées à la droite de la porte Bab-el-Oued balayait la route où nous nous trouvions, et nous engagèrent vivement à nous écarter un peu. On ne tint pas compte de leur avis, et nous fîmes halte en cet endroit. Il était neuf heures; M. de Damrémont regardait avec une lorgnette du côté de la ville en s'entretenant avec le prince, quand un boulet qui ricocha à quelques pas devant eux vint le frapper en plein dans le flanc gauche, au-dessous du cœur; nous entendîmes le bruit sourd que fit le projectile en atteignant le malheureux gouverneur; il tomba aussitôt à la renverse raide mort; il avait été traversé de part en part.

L'armée sentit bien vivement cette perte; j'en fus moi-même profondément affecté. Le comte de Damrémont était très courageux; il s'exposait tous les jours comme un simple soldat; ses manières douces et agréables lui avaient gagné le cœur des officiers qui servaient sous ses ordres. Une action très simple en elle-même, un fait dû au hasard, et dont je ne parlerais pas si je pensais y avoir le moindre mérite, m'avait valu, je crois, sa bienveillance particulière. Dans les premiers jours du siége, pendant l'établissement des batteries, j'étais sur le Mansourah occupé à faire un croquis de la place, quand le gouverneur-général vint à passer, et, avec son affabilité ordinaire, voulut voir mon dessin; je le lui présentai. Sur ces entrefaites, une bombe tomba près de nous; aussitôt tout ce qui était là, officiers et soldats, se jette à terre, ainsi que cela était ordonné et ainsi que nous le faisions tous les jours. J'avoue que j'eusse préféré en ce moment la position horizontale à toute autre; mais, obéissant à un sentiment instinctif de respect et d'amour-propre que l'on comprendra peut-être, j'eus honte d'in-

terrompre ma conversation avec le général en chef, et je ne bougeai point; lui-même, qui, dans ce moment de prostration générale, avait fait involontairement un mouvement presque imperceptible, se raidit encore plus en me voyant debout, jaloux, comme on pense, de ne pas être en reste avec moi. La bombe éclata sans blesser personne. Quoique le brave gouverneur ne fût certes pas à cela près, je ne tardai pas à m'apercevoir qu'il m'avait su gré du fait.

Le comte de Damrémont avait fait les guerres de 1806 et 1809 à la grande armée et en Dalmatie, celles de 1811 et 1812 en Espagne et en Portugal, et enfin les campagnes de 1813 et de 1814 à la grande armée; il avait commandé une brigade d'infanterie dans l'expédition d'Afrique en 1830, et avait été nommé lieutenant-général le 13 décembre de la même année; enfin le 15 septembre 1835, le roi l'avait nommé pair de France et l'avait appelé, le 12 février 1837, au gouvernement de l'Algérie. Le jour de sa mort, il ne portait pas le chapeau d'officier-général qu'il avait d'ordinaire; il était coiffé du képi africain, et avait par-dessus son uniforme un burnous brun. Il est mort de la mort des braves, sans prononcer un mot; il a été comme frappé de la foudre.

Le général Perregaux, chef d'état-major, en proie à la douleur la plus vive, s'était jeté sur le corps inanimé de son général; une balle vint le frapper presque au même instant dans le haut du nez, et se logea entre ses deux sourcils; en même temps un artilleur avait auprès de nous le bras fracassé par un obus. Après le premier moment de stupeur, on emporta le malheureux général, et nous nous éloignâmes de cette maudite route que les boulets de la batterie Bab-el-Oued continuèrent de sillonner toute la journée. Un conseil s'assembla aussitôt, et il fut décidé que M. le comte Valée prendrait le commandement de l'armée. Le lieutenant-général Trézel, à qui, suivant quelques personnes, le commandement suprême devait revenir, en raison de ce que le lieutenant-général Valée appartenait à une arme spéciale, n'éleva aucune réclamation; aussi modeste que brave, il s'inclina devant l'âge et l'expérience de l'ancien commandant de l'artillerie de l'armée de Catalogne.

Le feu de la nouvelle batterie établie dans la place d'armes s'ouvrit à une heure; les obus tirés des autres batteries adoucirent le talus de la brèche et ruinèrent les maisons qui étaient en arrière, afin d'empêcher l'ennemi de s'y retrancher avec sécurité. — Dans la journée, un envoyé d'Achmet s'était présenté à nos avant-postes porteur d'une lettre du bey; il fut amené les yeux bandés au quartier-général, et

placé sous bonne garde dans le marabout de Coudiad-Aty. Je fus commis à sa surveillance, avec recommandation d'éviter soigneusement qu'il pût communiquer avec personne. Achmet n'était pas dans la ville; depuis plusieurs jours, il campait sur la montagne aux environs avec sa cavalerie; c'est pourquoi il n'avait pas répondu la veille à la lettre du gouverneur. Comme j'avais un encrier et du papier, les interprètes et moi nous nous retirâmes dans un coin du marabout, et j'écrivis en français sous leur dictée la traduction de la réponse du bey. Je l'ai conservée, et je la reproduis ici littéralement; on verra qu'elle ne laissait pas d'être assez habile.

« Un de vos envoyés a été soustrait hier par les principaux chefs de Ksentina à la fureur de la populace, qui ne comprend pas les affaires; soyez sans inquiétude sur sa vie, il ne lui sera fait aucun mal. Cessez votre feu et votre bombardement qui effraie le pays, et dans vingt-quatre heures je vous enverrai un personnage sage avec lequel vous pourrez traiter de la paix, pour terminer cette guerre d'où il ne résulte aucun bien. »

Achmet voulait évidemment gagner du temps, mais nous sentions que nous n'en avions pas à perdre; aussi le général Valée chargea-t-il l'envoyé du bey de lui rapporter une réponse conçue à peu près en ces termes : « Si vous voulez sincèrement la paix, ouvrez-moi les portes de votre ville, car je suis résolu à ne traiter avec vous que dans Constantine. » On continua à pousser vigoureusement le feu tout le jour. A six heures du soir, la brèche parut dans un tel état qu'on jugea que l'assaut pourrait avoir lieu le lendemain matin. L'ennemi, pendant cette journée, ne tenta aucune sortie; il est présumable que Ben-Aïssa, gouverneur de la place, s'attendant à nous voir bientôt donner l'assaut, ménageait sa poudre et les forces de ses soldats.

Malgré le ton pacifique de la lettre d'Achmet et l'effet qu'on pouvait encore attendre de la réponse du général Valée, on poursuivit sans interruption le feu pendant toute la soirée. L'artillerie reçut l'ordre de le continuer toute la nuit pour nettoyer le plus possible les meurtrières et les embrasures du front d'attaque, élargir la brèche, et en tenir l'ennemi éloigné, dans le cas où il essaierait, ce qui n'était pas douteux, de la réparer ou d'y construire des traverses soutenues de sacs à terre, comme il avait déjà fait la nuit précédente. Dans ce but, nos canonniers eurent pour instruction de tirer à des intervalles inégaux. L'assaut devait être donné le lendemain à la pointe du jour; on arrêta toutes les dispositions, et on forma trois colonnes d'attaque, qui devaient agir successivement.

A en juger par le feu énorme de l'assiégé, nous pouvions nous attendre à trouver sur la brèche une résistance désespérée. M. le duc de Nemours envoya chercher à Sidi-Mabrouk une partie de ses gens, et nous nous établîmes avec lui dans le marabout de Coudiad-Aty, celui qui était le plus à droite au-dessus de la batterie de brèche. Nous y dînâmes, et nous nous étendîmes entre les tombeaux pour y passer la nuit. Le prince et les deux lieutenans-généraux couchèrent dans le petit réduit couvert, et les officiers en dehors. Nous dormîmes à merveille, malgré les détonations de toutes les batteries au-dessus desquelles nous étions établis, et sans égard pour les bombes, les obus et les fusées à la Congrève dont les trajectoires bruyantes et lumineuses passaient par-dessus nos têtes.

Le vendredi 13, à trois heures du matin, les capitaines Boutant, du génie, et de Garderens, des zouaves, eurent l'honorable mission d'aller reconnaître la brèche et de s'assurer si elle était praticable. La clarté de la nuit rendait cette mission des plus périlleuses. Ces deux officiers s'en acquittèrent heureusement; ils gravirent le talus, le redescendirent et revinrent à la batterie de brèche sans avoir été blessés. M. de Garderens avait déchargé un pistolet qu'il avait à la main sur le haut de la brèche, et presque au même instant ce pistolet fut cassé par une balle. On arrêta le feu de nos batteries pendant le temps nécessaire à cette reconnaissance. De la batterie de brèche au rempart, il y avait environ 150 mètres; le temps de parcourir cette distance, de gravir le talus, de le redescendre et de revenir en courant, ne dut guère prendre plus de cinq minutes.

Vers trois heures et demie du matin, l'assiégé recommença à tirer plus fort que jamais. Le temps était froid; nous nous réunîmes auprès d'un petit feu que les cuisiniers du prince avaient allumé dans un des coins du marabout, et nous déjeunâmes avec du café. A cinq heures, tout le monde descendit successivement et sans bruit. En arrivant dans la communication et dans la place d'armes, que les ombres portées rendaient très obscures, nous fûmes étonnés d'abord de les trouver entièrement dégarnies de troupes; mais les premières colonnes d'assaut, qui y étaient déjà réunies, étaient couchées à terre en silence, et nous vîmes bientôt que loin d'être seuls, nous nous trouvions au contraire en très bonne et très nombreuse compagnie. Le prince, les officiers-généraux et l'état-major, s'assirent dans un petit enfoncement à la gauche de la place d'armes, et à côté de la première pièce de 24 de droite. L'épaulement nous défilait des feux de la place; il faisait encore nuit.

Quarante sapeurs et mineurs dirigés par 4 officiers du génie, 300 zouaves et les deux compagnies d'élite du bataillon du 2e léger formaient la 1re colonne d'assaut, sous les ordres du colonel de Lamoricière. Ce vaillant officier causait gaiement avec nous, et assurait qu'il arriverait à la brèche sans qu'on lui tuât un seul homme; en effet, les feux obliques de l'ennemi n'étaient pas très redoutables, et l'assiégé, ignorant d'ailleurs le moment précis où la 1re colonne s'élancerait, n'était pas préparé à la recevoir. On ne doit pas perdre de vue que nos canonniers et nos carabiniers devaient faire jusqu'au dernier moment contre les embrasures et les meurtrières du rempart un feu de mousqueterie et de mitraille fort gênant pour les tirailleurs ennemis; entre le moment où le feu de nos batteries cesserait et celui où l'ennemi rassuré serait en état de garnir suffisamment le rempart, la 1re colonne avait le temps de couronner la brèche, sans courir de grands dangers. Une fois, par exemple, le signal donné, le rôle de notre artillerie cessait, et c'était à notre infanterie de faire le reste.

Les officiers du prince avaient tous brigué l'honneur de monter à l'assaut avec la 1re colonne. M. le duc de Nemours accorda cette faveur au lieutenant-colonel de Chabannes comme au plus élevé en grade, il adjoignit le chef d'escadron Dumas à la 2e colonne, et moi comme capitaine à la 3e.

C'était une heure solennelle. Nous étions tous assis et serrés les uns à côté des autres dans l'obscurité; on parlait bas, et il serait difficile de rendre les sifflemens de tout ce qui passait au-dessus de nous; car, indépendamment du feu de la place, toutes nos batteries, échelonnées les unes au-dessus des autres, ne cessaient pas de tirer. Le moment approchait; toutes les dispositions prises, il fallait s'élancer, parcourir le glacis au pas de course, et gravir la brèche, qui, comme je l'ai dit plus haut, avait été reconnue praticable. A cet instant, le prince envoya Dumas au Bardo porter un ordre à la 3e colonne, et, peu de minutes après, on vint chercher pour lui le chirurgien-major Baudens; notre pauvre camarade avait été atteint d'une balle. Je réclamai et j'obtins la faveur de le remplacer auprès du colonel Combes, commandant la 2e colonne, et le capitaine d'Illiers, moins ancien que moi, prit alors ma place auprès du colonel Corbin.

Quelques minutes furent encore employés à préparer un drapeau tricolore et des sacs à poudre pour les sapeurs du génie. Je me souviens qu'en ce moment quelqu'un s'écria : « Tiens, Curnieu vient d'avoir la tête emportée par un boulet! » C'était un des canonniers de la batterie qui, en effet, avait été décapité complètement. Je prenais intérêt à en-

tendre causer les zouaves qui faisaient partie de la colonne d'attaque et attendaient gaiement le signal de l'assaut; les plaisanteries et les bons mots se succédaient sans interruption dans leur conversation fort animée. La plupart de ces intrépides soldats étaient Parisiens; on ne s'en serait pas douté à voir leurs grandes barbes et leurs turbans, insignes de la compagnie d'élite à laquelle ils appartenaient.

« Commandant, dit enfin le général Valée au chef de la batterie, vous allez continuer le feu pendant quelque temps encore, et vous le cesserez au signal que je vous en donnerai; puis, M. le duc de Nemours lancera la première colonne d'assaut. — Mais, mon général, répondit M. d'Armandy, j'ai brûlé tout ce que j'avais de poudre..... Il ne me reste même plus qu'un seul canon chargé. » Nous nous regardâmes tous alors en faisant un peu la grimace. « Eh bien! tirez-le, dit le vieux général, et après cela..... en avant! car il n'y a pas de temps à perdre! » La pièce de 24 fit des façons, et le premier servant de droite s'y prit à trois reprises différentes sans parvenir à allumer l'étoupille, ce qui fut cause que M. d'Armandy, impatienté, lui arracha la lance des mains et mit lui-même le feu à la pièce.

Ainsi, nous avions consommé tous les approvisionnemens de notre artillerie, nos chevaux mouraient de faim, et il ne restait aux hommes que du biscuit pour quatre jours. Telle était notre terrible situation à ce moment; nous en sentîmes bien toute la gravité. De la prise de Constantine dépendait non-seulement notre gloire, mais l'existence de l'armée. Si nous étions repoussés, comme l'année précédente, il fallait battre en retraite, abandonner notre matériel, notre parc de siége, nos blessés, nos malades, et, laissant nos chevaux que nous n'avions plus le moyen de nourrir, revenir tous à pied, généraux, officiers et soldats, jusqu'au camp de Medjez-el-Hammar, harcelés et poursuivis sans doute par l'innombrable cavalerie d'Achmet et par les fantassins victorieux de Ben-Aïssa. La perspective d'un pareil revers ranima les forces de nos soldats épuisés par les veilles et les travaux du siége; ils savaient que derrière ces murs le repos et l'abondance les attendaient; tout le monde prit pour devise vaincre ou mourir, et les pauvres fiévreux eux-mêmes devinrent des héros.

Il était sept heures; il faisait jour. M. le duc de Nemours éleva un mouchoir, la première colonne d'assaut sortit de la batterie par un passage qu'on avait préparé d'avance et s'élança. Le colonel de Lamoricière et le chef de bataillon du génie Vieux étaient en tête. Le tambour battait la charge. Quel moment! A travers les embrasures nous les regardions avec une anxiété inexprimable; ils avaient traversé ra-

pidement l'espace qui les séparait de la brèche, et n'eurent que deux hommes blessés en route : l'ennemi avait été surpris. Lamoricière, sur le haut du rempart, agitait notre drapeau tricolore; pendant ce temps le reste de la colonne suivait, traversait le glacis et gravissait la brèche. Ce fut un enthousiasme, un bonheur inexprimable pour tous, et des cris de *vive le roi* répétés par toutes les bouches.

Alors la deuxième colonne s'ébranla. Commandée par le colonel Combes du 47e, elle était formée de la compagnie franche du 2e bataillon d'Afrique, de 80 sapeurs dirigés par 5 officiers du génie, de 100 hommes du 3e bataillon d'Afrique, de 100 hommes de la légion étrangère et de 300 hommes du 47e régiment. Je partis avec cette colonne (1); nous traversâmes en courant le glacis, nous marchions par files et j'étais sur le flanc droit de la colonne. Le trajet se fit assez heureusement; deux hommes seulement furent tués, trois blessés vinrent tomber au pied de la brèche. J'étais très faible; assez malade des entrailles depuis long-temps, je ne prenais presque aucune nourriture; aussi arrivai-je fort essoufflé au bas de l'escarpement.

On a souvent entendu parler d'une brèche, de monter à l'assaut; je déclare que ce n'est pas chose aisée, matériellement parlant. Qu'on se figure, en effet, de gros cubes en pierre de taille, des débris de maçonnerie, au milieu d'une immense quantité de fragmens de bois, de poutres, le tout supporté non par de la terre, mais par de la poussière, sur un talus extrêmement rapide, et l'on comprendra comment j'ai pu tomber trois fois avant d'en atteindre le sommet; j'ai été la première fois culbuté par un pauvre sapeur du génie qu'une balle avait atteint en pleine poitrine, et qui en expirant vint à rouler sur moi. Enfin j'arrivai en haut, et je m'y assis pour respirer un moment, car j'étais accablé de fatigue. Le baron Frossard, officier de la garde nationale de Paris, qui était attaché au colonel Combes, vint à moi, croyant que j'étais blessé, et reçut lui-même, en me parlant, une balle à la main. Au moment où je me relevais, une détonation épouvantable se fit entendre sur la droite; elle jeta la plus vive inquiétude parmi nos hommes, qui pensèrent aussitôt que la brèche était minée, que l'assiégé faisait jouer successivement tous ses fourneaux, et que nous allions sauter. Un torrent de soldats repoussés par l'explosion, saisis de surprise et surtout d'horreur à la

(1) Un capitaine Russell, officier anglais au service d'Autriche, fut, de tous les étrangers qui avaient eu la permission de faire la campagne avec l'armée, le seul qui monta à l'assaut. Je me souviens de l'avoir vu arriver en même temps que nous sur la brèche. Il avait un uniforme blanc avec un collet vert.

vue des affreux effets de la commotion et de la poudre, se précipitèrent sur le haut de la brèche, faisant mine de tout abandonner et de revenir à la batterie. Ce fut un moment bien critique, et si les officiers n'avaient pas réussi à remonter par leur exemple et leurs exhortations le moral des troupes un instant ébranlé, une affreuse catastrophe aurait pu succéder à cette déroute. On se porta de nouveau en avant pour occuper les maisons en ruines et les décombres en arrière de la brèche. La cause de l'explosion ne tarda pas à être connue; l'ennemi, en se retirant, avait mis le feu à un magasin de batterie situé un peu à droite à l'entrée de la rue du Marché; c'est ce qui avait produit la détonation, et les effets terribles que nous avions sous les yeux. Le chef de bataillon de Sérigny était écrasé sous les décombres; de malheureux soldats, noirs comme des nègres, aveuglés par la poudre, venaient à nous les bras ouverts en poussant d'affreux hurlemens, la plupart avaient la figure en lambeaux; des officiers de mes amis me parlaient sans que je pusse les reconnaître. C'était un spectacle hideux et déchirant. Nous marchions sur les corps des mourans, dont le haut de la brèche était entièrement couvert. Le capitaine de Garderens, l'épaule droite ouverte par une énorme blessure, était assis le dos tourné à la ville, il avait en outre deux autres coups de feu dans le corps; le colonel de Lamoricière était grièvement blessé; le commandant Vieux, les capitaines du génie Hackett, Potier, Leblanc, les officiers de zouaves Sanzai, Demoyen, et tant d'autres, étaient tués ou blessés à mort. Au milieu de cette scène d'horreur, oserai-je dire que je fus frappé par l'odeur délicieuse qui s'exhalait des décombres au milieu desquelles nous nous trouvions? Nos boulets et nos obus étaient, à ce qu'il paraît, venus tomber au milieu d'une suite de boutiques attenant au bazar et qui régnaient derrière la courtine de Bab-el-Gharbia, de sorte que les objets de mercerie, les étoffes, les flacons d'essences bouleversés ou brisés par nos projectiles, répandaient au loin dans l'air les parfums les plus agréables.

Nous ne savions comment nous éloigner de cette maudite brèche; la seule issue par laquelle nous pussions pénétrer dans l'intérieur de la ville et qu'avait suivie la 1re colonne, était obstruée par les ruines, embarrassée par les cadavres ou par les malheureux brûlés qui se traînaient dans cet étroit passage; il fallut bien du temps pour le déblayer. En attendant, nous piétinions sans pouvoir faire un pas; nous cherchions à avancer à droite, à gauche, dans les caves, sur les toits: partout nous étions arrêtés, partout nous recevions des coups de fusil. Enfin, les sapeurs du génie parvinrent à élargir quelques trouées, à

retrouver une ou deux ruelles par lesquelles on se glissa un à un, et où il fallait encore marcher avec précaution sous peine d'y être écrasé. « Ne battez plus la charge, criaient aux tambours des zouaves des soldats engagés dans un de ces étroits couloirs, vous nous faites étouffer! » Et, en effet, animés par ce son entraînant, nos braves poussaient leurs camarades sans se soucier de savoir s'il leur était possible d'aller en avant. La troupe qui couronnait la brèche était réunie dans un petit espace, et offrait par conséquent beaucoup de prise au feu de l'ennemi, dont les balles pleuvaient sur nous. L'intrépide colonel Combes, l'épée à la main, debout sur un pan de mur en ruine, semblait défier la mort. Une maison très élevée (1) et en vieille maçonnerie fort solide, située heureusement à la droite, nous défilait des feux de la caserne des janissaires, qui autrement auraient plongé sur nous, et nous auraient fait un mal incalculable. J'essayai de pénétrer, avec quelques hommes, sur le rempart en contournant cette maison, mais nous dûmes y renoncer; à peine en avait-on doublé le coin et débouchait-on dans le chemin de ronde, qu'on se trouvait sous le feu des fenêtres de la caserne, qui n'était pas soutenable. Trois hommes y furent tués et d'autres blessés en n'avançant pas de plus de dix pas. Il fallut alors chercher de nouveau à pénétrer dans l'intérieur de la ville; nous y réussîmes enfin, mais, en vérité, je ne sais pas comment: tout ce que je puis dire, c'est que nous marchions au milieu des décombres, en passant de masures en masures, en tuant les Arabes qui les défendaient, quand nous pouvions les voir, et en perdant nous-mêmes du monde. Je me rappelle qu'après la prise de la ville, je voulus retrouver la route que j'avais suivie dans ce dédale, et par laquelle j'étais enfin parvenu au bazar; cela me fut impossible.

Quand j'arrivai à l'entrée de la ruelle du bazar, le colonel Combes, à la tête d'une compagnie de son régiment, venait d'enlever une barricade; déjà blessé au cou sur le haut de la brèche, il fut frappé en ce moment pour la seconde fois. Ce héros me dit adieu. Ses lèvres, en me parlant, étaient toutes couvertes de sang. « Vous êtes blessé, mon colonel! m'écriai-je. — Oui, répondit-il avec le plus grand calme, avec la plus grande sérénité; j'ai reçu deux blessures... la seconde est mor-

(1) Si l'assiégé avait eu l'idée de percer des meurtrières dans la partie de cette solide construction qui avait vue sur la brèche, et qu'on ne pouvait tourner, s'il y avait placé une ou deux pièces légères chargées à mitraille, ou même seulement des tirailleurs, je crois qu'après les éboulemens, suites de l'explosion, qui obstruèrent les abords de la rue du Marché, nous n'aurions pas pu tenir un instant sur la brèche, et la ville alors n'était pas prise.

telle. » Une balle ennemie l'avait traversé de part en part au moment où il enlevait la barricade. L'assiégé avait étendu, au-dessus de la ruelle garnie de boutiques latérales où nous nous trouvions, une espèce de toit en claies d'osier destiné sans doute à garantir ce passage, seul moyen de communication de l'intérieur de la ville avec les batteries, des éclats de pierre et des platras que nos projectiles faisaient voler de tous côtés. Ce léger blindage avait aussi pour objet de masquer les fenêtres d'une grande maison située à cheval sur la rue qui la traversait, et où des Arabes embusqués pouvaient tirer sur notre infanterie au jugé en perçant les minces couvertures que je viens de décrire. Des grilles faisant saillie en dehors défendaient les fenêtres de cette maison. On avait eu la précaution d'élever sur leur appui intérieur des tas de pierres rondes qui garnissaient la baie jusqu'à une hauteur suffisante. Les tirailleurs kabyles, défilés ainsi de notre feu derrière ce double abri, passaient leurs longs fusils à travers les interstices des pierres, et aussitôt qu'ils croyaient l'étroite rue du bazar bien remplie par nos hommes, ils faisaient pleuvoir sur eux une grêle de balles. A chaque instant nos braves soldats s'élançaient dans ce couloir obscur en criant : En avant! mais la plupart, arrêtés dans leur élan par le plomb de l'ennemi, tombaient sans vie, ou en poussant des cris que leur arrachaient leurs blessures. Ceux qui, plus heureux, pouvaient sans être atteints parcourir tout le bazar et parvenir jusqu'à la maison, étaient alors exposés à découvert au feu de ses meurtrières; arrivés au passage voûté de la rue, ils en ébranlaient vainement la porte, qui était barricadée et qui résistait à leurs efforts.

Ce bazar où nous étions n'avait pas plus de quatre pieds de largeur; il était littéralement encombré par les morts et les blessés. C'était un spectacle lamentable, une scène d'horreur et de sang qui sera toujours présente à ma mémoire; mais aussi je ne saurais en quels termes exprimer mon admiration pour ces jeunes soldats qui couraient à la mort comme des lions, malgré ce que nous pouvions dire pour modérer leur ardeur. J'en étais ému jusqu'aux larmes : avec une race d'hommes pareils, que ne serions-nous pas capables d'entreprendre! Non, la France n'est pas dégénérée : j'en appelle aux vieux militaires qui ont pu voir notre infanterie combattre à Coudiad-Aty, sur la brèche et dans le bazar de Constantine, qu'ils nous disent si elle s'est montrée inférieure aux héroïques phalanges de la république et de l'empire! Notre général en chef, en parlant de la journée du 13 octobre 1837, n'a-t-il pas dit : « C'est une des actions de guerre les plus remarquables dont j'aie été témoin dans ma longue carrière? »

La prise de Constantine a été le résultat de deux opérations partielles et simultanées : l'attaque de droite, savoir l'occupation de la rue du Marché ou du bazar, et l'attaque de gauche sur la porte El-Djedid. Ces deux opérations se sont subdivisées elles-mêmes en une foule de combats partiels, isolés, invisibles les uns pour les autres, et concourant au but commun. Si l'on en excepte la rue du Marché, qui d'ailleurs était extrêmement étroite, dans presqu'aucun des lieux où l'on s'est battu, on n'avait d'espace devant soi; on cheminait dans des impasses tortueuses de 50 à 60 centimètres de large, de 20 à 30 pas de longueur, souvent barrées par des obstacles; on perçait des murs, on délogeait l'ennemi des chambres où il se défendait; puis on descendait par un escalier dans une petite cour pour en ressortir de même en sapant les murailles. Constantine, ville de vingt-cinq mille ames, n'était, à proprement parler, lorsque nous l'avons attaquée, qu'un immense pâté de maisons traversé seulement par deux ruelles, celle du Marché et celle de la porte d'El-Gharbia; on sait que cette dernière était éloignée de nos attaques, et n'a pu nous servir. Il faudrait donc une foule de récits semblables au mien pour qu'on pût savoir exactement ce qui s'est passé dans la ville depuis sept heures du matin jusqu'à onze heures, moment où le feu a cessé.

Pendant que nous nous brisions, le colonel Despinoy et moi, avec une centaine d'hommes du 47e, contre des obstacles insurmontables, les sapeurs du génie, en perçant des murs, en cheminant de chambre en chambre, de maison en maison, étaient parvenus d'abord à tourner un minaret qui plongeait sur la ruelle du Marché et nous blessait du monde; ils l'avaient fait évacuer par des Turcs qui y étaient postés. Ensuite, à notre insu, ils s'étaient emparés, avec de l'infanterie et par derrière, de la grande maison qui nous barrait le passage, et dont le feu cessa tout à coup : on y surprit et on y tua beaucoup d'Arabes à coups de baïonnette. Alors l'ennemi, qui nous voyait gagner du terrain de tous côtés par ces sapes habilement dirigées, craignant que toute retraite ne vînt à lui être coupée, abandonna la grande caserne des janissaires. La porte du bazar venait d'être enfoncée; nous nous précipitâmes en avant, chassant devant nous les Arabes à coups de fusil; nous occupâmes quelques maisons, et plaçâmes des postes à une grande distance dans l'intérieur de la ville.

Cependant la troisième colonne d'attaque arrivait et couronnait la brèche; elle se jeta aussitôt sur le rempart de droite, le suivit dans sa longueur, parvint sans coup férir à la porte El-Gharbia, dont elle fit sauter les serrures et qu'elle ouvrit. Alors les 11e et 17e régimens pé-

nétrèrent dans la ville par une longue rue qui part de cette porte. L'attaque de gauche avait également réussi. Les sapeurs, ouvrant des passages à l'infanterie, avaient occupé successivement tous les abords de la porte El-Djedid, non sans livrer à chaque pas les combats les plus acharnés, et après s'être emparés de la porte ils l'avaient ouverte. Dès ce moment la fusillade cessa, et l'ennemi ne fit plus de résistance. Le général Rulhières avait marché sur la kasbah, dont le commandant se rendit en lui présentant la crosse de son pistolet. Il était environ onze heures.

Alors je descendis par la brèche, et je courus dans la batterie auprès de M. le duc de Nemours pour lui faire part des évènemens qui s'étaient accomplis dans l'intérieur de la ville, et qui lui étaient encore inconnus. Deux habitans notables qui se présentèrent, conduits par des soldats, peu de temps après, confirmèrent cette glorieuse nouvelle. En proie à la plus grande frayeur, ils apportaient un papier sur lequel était écrit sans doute quelque chose comme une capitulation; mais les pauvres gens arrivaient un peu tard. Au surplus, les ordres les plus sévères avaient été donnés, et aucun excès ne vint ternir notre victoire.

Je ne sache pas qu'il puisse y avoir sur cette terre une satisfaction plus fière, plus passionnée et plus émouvante à la fois, que celle que j'éprouvai lorsque, serrant la main de notre jeune et brave général, j'eus l'honneur de lui annoncer le premier que nous étions maîtres de Constantine.

LE PRINCE DE LA MOSKOWA.

LE

MONDE GRÉCO-SLAVE.

LES DIÈTES DE 1844 DANS L'EUROPE ORIENTALE.

SITUATION DES PARTIS, TENDANCES NOUVELLES, RÉFORMES POLITIQUES EN HONGRIE, EN ILLYRIE, EN GRÈCE, EN BOHÊME ET EN POLOGNE.

Les peuples de l'Europe orientale ont eu souvent à se plaindre de la sévérité avec laquelle on les jugeait parmi nous : on oublie les obstacles qu'ils ont à vaincre, les embarras qui retardent leur marche, et parce qu'ils se développent trop lentement au gré de notre impatience, on se détourne d'eux avec dédain, on se hâte de les déclarer immobiles. C'est là un préjugé déplorable contre lequel nous ne nous lasserons pas de combattre. Est-il étonnant que des sociétés déchues, qui, après un long asservissement, renaissent à la vie politique, ne puissent marcher dans leur voie nouvelle sans hésitation et sans tâtonnemens? Ces peuples sont aujourd'hui pour eux-mêmes, comme pour les autres nations, l'objet d'une telle défiance, que leur premier mouvement les porte à s'isoler du monde entier, qui leur apparaît comme un ennemi. Leur unique désir serait de se clore dans leur foyer, ou du moins de se concentrer dans leur race. Aussi l'initiation de ces

tribus à la vie sociale est-elle une œuvre longue et pénible; elle ressemble en tous points à l'éducation de l'enfance. Comme la première action d'un nouveau-né est de se saisir en quelque sorte lui-même, d'essayer ses membres, et de chercher instinctivement les limites de son être, pour s'assurer qu'il existe, de même en est-il pour la plupart des peuples nouveaux que nous avons désignés sous le nom général de peuples gréco-slaves.

L'histoire des nationalités gréco-slaves, durant ces dernières années, se résume tout entière dans un double mouvement de concentration et d'épuration. Elles ont voulu, d'un côté, exclure les élémens étrangers, qui ont jusqu'à présent étouffé dans ces contrées l'essor du génie national, de l'autre combiner et fondre en un tout compacte les élémens indigènes encore désunis. Ainsi absorbé dans une double tâche, chacun de ces corps sociaux, qu'a dissous une conquête ou ancienne ou récente, tend à se reconstituer et s'essaie à la résistance. Le moment est venu, nous le croyons, de soumettre à un examen critique ce travail de transformation qui, notamment depuis 1840, agite en tout sens les quatre nations libérales du monde gréco-slave, les Polonais, les Bohêmes, les Hongrois et les Hellènes. On se convaincra qu'elles ont, en dépit de leurs oppresseurs, accompli silencieusement, souvent même à l'insu de l'Europe, des réformes considérables et réalisé d'importans progrès dans la littérature, comme dans les mœurs et dans tout l'ordre social.

I. — LA DIÈTE HONGROISE.

A la tête de ces contrées en voie de régénération se place incontestablement la Hongrie. Les deux grands partis qui divisent les Hongrois, le parti illyrien et le parti maghyar, malgré leur animosité mutuelle, savent s'unir et se confondre chaque fois qu'il s'agit du progrès des institutions. La *guerre des langues* que ces deux partis viennent de se faire avec tant d'acharnement dans la presse et à la diète peut être considérée comme finie, si les Maghyars savent, comme ils l'ont promis, user de leur victoire avec générosité. Ce qu'ils demandaient, c'était la reconnaissance de leur langue comme langue officielle dans toute l'étendue du royaume, ou plutôt des royaumes-unis de la Hongrie; et cette demande, repoussée avec obstination depuis quatre ans, le cabinet aulique a dû enfin l'accorder. Jusqu'ici défenseur obstiné des traditions héréditaires et féodales, le gouvernement

impérial s'est laissé un moment surprendre et entraîner par les patriotes maghyars, qu'il espérait gagner à ses exigences. On n'en saurait toutefois rien conclure en faveur du cabinet de Vienne. L'histoire impartiale doit constater qu'il n'y a pas eu, durant la dernière session des chambres hongroises, un seul projet de loi libéral auquel ce cabinet n'ait résisté de tout son pouvoir. L'Autriche, qui paralyse tant qu'elle peut les progrès de la Hongrie, est parvenue cependant, à force de protester de ses bonnes intentions, à tromper l'Europe sur le vrai caractère du mouvement national en Hongrie. A l'en croire, les Hongrois seraient dominés par des tendances rétrogrades et des préjugés féodaux. Cette lutte de l'Autriche et de la diète mérite de fixer notre attention. On verra à travers quels obstacles s'opèrent ici le développement de l'esprit public et la transformation des mœurs.

C'est en 1842 que le cabinet autrichien fut pour la première fois poussé par la diète hors du système sacramentel baptisé par lui du nom d'*aviticité* (culte des aïeux). La diète qui remporta cette victoire était la soixante-quatrième des états confédérés de la Hongrie. Pour ne pas rester en arrière de leurs prédécesseurs, les membres du nouveau congrès assemblé en 1844 avaient une rude tâche à accomplir. Ils devaient terrasser des préjugés formidables, se tenir constamment à une hauteur d'idées et de sentimens qui pouvait les entraîner dans l'utopie. Cependant ils n'ont pas un instant perdu de vue les nécessités de leur situation; sentant que de toutes les plaies qui dévorent leur pays la plus menaçante est l'antique oppression des classes agricoles, ils ont commencé hardiment la réforme de leurs *lois urbariales* (1). La diète de 1844 a élaboré une série d'articles qui doivent avoir pour résultat de faire arriver enfin les plus pauvres paysans au rang du citoyen et du propriétaire. L'avant-dernière session avait déjà décrété la marche à suivre par le paysan qui voudrait racheter sa terre des corvées et des redevances seigneuriales; mais l'exécution de ce décret rencontre un obstacle. Le rachat des terres suppose de l'argent, et le peu de numéraire que le travail procure au paysan, il est obligé de le verser annuellement en impôts au fisc autrichien. Le seul moyen de réaliser le rachat ou l'affranchissement des terres corvéables serait donc de prêter à leurs possesseurs de quoi les racheter. C'est dans ce but que la Hongrie a réclamé la fondation d'une banque qui prêterait sur hypothèque l'argent nécessaire aux cultivateurs. La

(1) Ce nom désigne les lois destinées à régler les rapports entre les citoyens ou seigneurs et leurs serfs.

question d'émancipation de l'agriculture se transforme ainsi en une question financière que les patriotes hongrois ne peuvent résoudre qu'avec l'appui de capitalistes étrangers. L'émancipation morale des classes agricoles n'entraîne pas les mêmes complications : elle peut s'accomplir sans aucun secours du dehors. Aussi les dernières diètes ont-elles travaillé à cette œuvre patriotique avec une admirable persévérance.

Sans doute la transformation du code urbarial est loin d'être complète. Parmi les abus qui n'ont pu encore être déracinés, le plus criant est celui des *justices seigneuriales*. Hâtons-nous d'ajouter, pour l'honneur de la diète, qu'elle les repousse et en réclame depuis long-temps l'abolition; mais le gouvernement autrichien trouve son intérêt à les laisser subsister en dépit du vœu national. Les tribunaux seigneuriaux n'équivalent, il est vrai, qu'à une simple justice de paix. Ils ne sont plus présidés, comme autrefois, par le seigneur ou son intendant, mais par un assesseur du comitat, accompagné de deux légistes, tous étrangers à la localité, et qui doivent à leur arrivée prêter serment de juger selon l'équité. Ces tribunaux ont perdu le droit d'infliger des châtimens corporels; ils ne peuvent condamner le paysan qu'à une semaine d'emprisonnement au plus, dans un local non humide et bien clos, avec une nourriture saine, que le seigneur doit fournir. En outre le condamné, avant l'exécution de la sentence, peut en appeler au tribunal du comitat. Voilà les seules améliorations apportées dans l'administration de la justice. Quant aux cours judiciaires proprement dites, la réforme n'a encore pu les atteindre.

La publicité des plaidoiries avait été décrétée par la diète dès l'année 1842; mais le cabinet autrichien, qui a refusé jusqu'ici cette publicité, même à ses états héréditaires, ne doit pas être très empressé de l'accorder à des étrangers insoumis. Aussi a-t-il protesté et déclaré illégale la décision de la diète, et lorsqu'en dépit de cette défense les tribunaux des comitats ont voulu tenir leur première séance publique, la force armée autrichienne est intervenue pour cerner et clore les salles de justice. Voilà comment l'Autriche se montre libérale en Hongrie. Cependant on a toujours regardé la publicité des débats judiciaires comme une garantie contre la vénalité des juges, même inamovibles. A plus forte raison est-il nécessaire d'imposer le frein et la crainte de l'infamie publique à des juges qui, comme en Hongrie, perdent leur place tous les trois ans, à moins qu'ils ne soient réélus par les comitats.

Pour rendre aux cours judiciaires leur popularité perdue, la majo-

rité des patriotes demande l'introduction du jury à la française. Dès 1842, plusieurs comitats avaient déjà adopté les assises de jurés; enfin, en 1844, la table des états, admettant cette institution, a déclaré les roturiers aptes, comme les nobles, à siéger dans le jury. Mais le gouvernement autrichien résiste de toutes ses forces; il prétend qu'avant de réclamer le jury, la Hongrie doit posséder un tiers-état riche et libre, qui puisse intervenir avec indépendance dans ces tribunaux, entre la noblesse et le peuple. « Comment, dit le cabinet aulique, lorsque les villes n'ont point encore une organisation régulière, lorsqu'elles obéissent à une juridiction complètement différente de celle des campagnes, lorsque la bourgeoisie a ses droits tout-à-fait en dehors de la constitution hongroise, et vit en quelque sorte étrangère au pays, comment croire possible l'institution du jury? » Ces objections de l'Autriche soulèvent naturellement la question de l'émancipation des communes, qui est, selon nous, la plus grave de toutes les questions sociales, mais qui semble ne pouvoir être résolue en Hongrie que par une révolution violente.

Les communes hongroises ne jouissent point encore d'un système uniforme. Immédiatement au-dessus du village, dont les habitans sont encore, pour ainsi dire, serfs de la glèbe, il y a la commune, dont les habitans se sont rachetés, et ont par conséquent le droit de nommer leurs propres magistrats, c'est-à-dire leur notaire, leur juge et ses employés. Toutefois, dans la plupart de ces communes affranchies, le seigneur a conservé une ombre de son droit de justice; il inspecte les magistrats et se fait rendre compte de leur gestion. Il a en outre le droit de *veto* absolu dans l'élection des employés municipaux. Si la commune persiste à choisir des candidats qui lui déplaisent, la cause est portée à l'assemblée du comitat, qui décide entre les deux parties. La diète a senti qu'avant d'octroyer aux communes libres des droits politiques, il fallait les délivrer de ce dernier débris de juridiction seigneuriale, qui pèse au seigneur autant qu'au paysan. Si en effet les paysans doivent subir trop souvent encore les caprices du magnat, le seigneur trouve dans l'obligation de diriger la justice locale une charge onéreuse. Aussi, pour se soustraire aux frais que cette police entraîne, beaucoup de propriétaires laissent-ils vacantes les places de juges dans ceux de leurs villages qui se sont rachetés, et qui par conséquent ne donnent plus aux anciens seigneurs aucun revenu. De là vient que dans tant de communes il y a pour ainsi dire absence complète de justice. On conçoit qu'à peine sorties du servage, ces communes libres n'aient pas eu jusqu'ici voix délibérative dans les dié-

tines des comitats. La question des droits à leur octroyer a été agitée par la diète de 1844 : les uns ont voulu qu'elles nommassent un représentant pour trois cents ames; d'autres, un pour six cents; d'autres, enfin, ont demandé que toute commune libre, sans égard à sa grandeur, pût avoir deux voix au comitat. La plupart ont objecté que ces communes sont encore trop soumises aux influences soit des seigneurs, soit des corporations, pour ne pas donner, en votant aux diétines, de dangereux exemples de servilité. En conséquence, la table des états ne leur a, dans son vote, accordé qu'une seule voix; mais par cette résolution l'élément démocratique a du moins pris position dans les diétines.

Cette représentation nationale des communes libres paraîtra sans doute bien incomplète encore. Cependant les suites de cette première concession politique faite aux paysans sont incalculables. On peut dire que cette loi introduit un nouveau pouvoir dans la constitution hongroise, et fait entrevoir le jour où, de concessions en concessions, le peuple sera arrivé à la domination absolue des diétines, aujourd'hui encore exclusivement aristocratiques. Un autre article du plan de réforme des diétines appelle comme électeurs et éligibles dans ces assemblées comitales plusieurs catégories de capacités jusqu'ici oubliées, telles que les scribes ou notaires communaux de tous les villages, même de ceux où règne encore le servage. Il suit de là que, les scribes étant élus par leurs communes, les serfs eux-mêmes obtiendraient leur part d'influence dans l'administration générale du pays. Ainsi l'aristocratie se dépouille librement de ses priviléges en faveur du tiers-état, dont elle provoque l'avénement de tous ses efforts. Le gouvernement de l'Autriche n'en fait pas moins déclarer par ses journaux qu'il s'efforce vainement de faire abolir le servage par la noblesse de Hongrie.

Puisqu'elle est si pleine de sollicitude envers de pauvres villages de paysans, cette noblesse souveraine, dira-t-on, comble sans doute de ses faveurs les grandes cités? Loin de là, nous voyons la table des états hongrois déclarer que les cités, avec leur système municipal actuel, sont indignes de recevoir une augmentation de droits, qu'avant d'y prétendre, elles et le gouvernement royal doivent réformer leur organisation. D'où vient cette étrange anomalie sociale? De ce qu'il y a en Hongrie un combat de races, combat implacable, acharné. Ce combat résume, on peut le dire, celui qui existe depuis des siècles entre l'Orient et l'Occident, entre le monde gréco-slave et le monde germanique, représentés sur le Danube par les populations indigènes

et leurs jalouses rivales les colonies allemandes. Les quarante-neuf villes libres et royales de la Hongrie, peuplées en majorité d'Allemands et gardant avec obstination leurs mœurs étrangères, jouissent de priviléges si étendus, qu'elles sont comme de petites républiques. Ces cités forment dans l'état hongrois un élément anti-national : c'est le bras droit du maître, du conquérant germanique; on conçoit que le patriotisme hongrois cherche à éliminer le plus possible ces quarante-neuf villes de la représentation du royaume. Il ne faut pas oublier que la Hongrie est encore une terre de liberté primitive et orientale; c'est dire assez qu'elle repousse toute centralisation; la hiérarchie féodale même n'y existe pas. Une société aussi simple ne pourrait, sans de graves inconvéniens, admettre dans son sein la bureaucratie compacte et minutieusement réglée qui soutient les pouvoirs allemands. Les députés des quarante-neuf villes libres ne seraient au fond dans la diète que les agens du cabinet aulique, les organes passifs de leurs bourguemestres et des corporations que régente la police autrichienne. Il faut que le mouvement d'émancipation ait envahi, comme il commence à le faire, jusqu'à ces cités royales, que les Allemands de la Hongrie soient devenus de bons patriotes, qu'ils ne soient plus dans leurs murs soumis directement à la police de Vienne, qu'ils puissent élire leurs magistrats et leurs représentans en dehors des influences de la chancellerie impériale : alors ces cités vraiment étrangères pourront recevoir l'indigénat; mais jusqu'à ce que leur administration soit émancipée, elles ne peuvent entrer dans la diète sans péril pour les libertés de leur nouvelle patrie.

Les écrivains hongrois qui se portent pour champions des villes reconnaissent eux-mêmes la nécessité d'affranchir leur administration intérieure de la tutelle écrasante des chancelleries de Vienne. De son côté, la noblesse acquiert de plus en plus la conviction qu'un pays où sur treize millions d'habitans cinq cent mille hommes seulement sont libres ne peut être regardé comme vraiment affranchi. Aussi tous ses efforts tendent-ils à faire surgir un puissant tiers-état, par l'abolition des monopoles et des abus innombrables que protége la royauté dans les villes. En un mot, si l'on s'oppose à l'admission de ces villes dans la représentation nationale, c'est parce qu'elles veulent s'y introduire sans briser leurs fers. L'Autriche ne doit pas l'oublier, les Hongrois, pour devenir un grand peuple et se régénérer, peuvent se passer du concours de leurs quarante-neuf villes libres. La race allemande veut-elle obtenir en Hongrie une influence légale, il faut d'abord qu'elle obtienne de Vienne la réforme de son système municipal. Alors elle

pourra sans danger pour la liberté commune jouir des franchises accordées aux races et aux comitats indigènes. Alors l'établissement du vote universel, qui est le but où tend la noblesse maghyare, deviendra praticable; alors enfin tous les privilèges sans distinction pourront être abolis. La noblesse hongroise aura fini sa mission, et tout fait espérer qu'à cette époque, qui n'est plus éloignée, elle abdiquera le pouvoir avec joie entre les mains de la nation, devenue majeure et souveraine.

Quelque important que soit en Hongrie le mouvement réformateur, la cour de Vienne s'obstine à feindre à cet égard une profonde indifférence. Le cabinet aulique ne demandait à la dernière diète qu'une seule chose, le vote de l'impôt sur la noblesse : s'il eût obtenu ce vote, il eût volontiers, comme il le déclara dans ses journaux, laissé la diète se prolonger jusqu'en 1845; ne l'obtenant pas, il prononça prématurément la clôture. Un gouvernement peut-il témoigner plus ouvertement le peu d'intérêt qu'il attache aux questions sociales? Cependant la diète hongroise ne s'est point montrée hostile au projet d'imposer les nobles à l'égal des autres sujets du royaume. Cette aristocratie orgueilleuse, qui avait jusqu'à ce jour compté parmi ses plus beaux privilèges celui de ne payer d'impôt à aucun prince de la terre, a accepté volontairement sa part des charges communes. La table des états a voté pour la noblesse un impôt de 25 millions de francs; mais la table des magnats, en discutant cette question, a demandé que le prélèvement et l'emploi de l'impôt fussent soumis à un contrôle constitutionnel, et que les ministres devinssent responsables pour l'administration de cette partie du budget. Une demande si raisonnable a révolté le cabinet aulique, et l'impôt par conséquent n'a pas été voté. A qui la faute? Manquant de garanties, la noblesse pouvait-elle sans imprudence abdiquer ses antiques franchises, qu'elle ne doit sacrifier qu'à la patrie? Aussi, ne doutant plus des intentions despotiques du gouvernement, la diète s'est-elle bornée à répondre aux demandes de son roi par l'offre de 3 millions de florins, et encore à simple titre de subside jusqu'à la diète prochaine. Une pareille offre pour un pays grand comme la Hongrie ressemblait presque à une ironie. N'ayant pas obtenu des représentans la seule chose qui fût dans son intérêt particulier, le cabinet aulique trouva que la diète perdait son temps, et qu'il valait mieux la clore.

Ce fut alors que l'oncle de l'empereur, le vieil archiduc Charles, alla à Presbourg faire un dernier effort en faveur de cette loi sur l'impôt des biens nobles qui est pour l'Autriche une question vitale. Il

espérait par les souvenirs glorieux de sa vie, et en leur rappelant l'époque napoléonienne, électriser les magnats. Il se flattait d'obtenir pour cette loi tant désirée le même cri libérateur qu'arracha autrefois à la générosité hongroise l'infortune de Marie-Thérèse; mais les magnats se sont souvenus que le fameux cri de *moriamur pro rege nostro* n'avait fait que consommer l'asservissement de leurs ancêtres. Aussi, quand le vénérable archiduc eut soulevé de nouveau la question d'impôt, les discours salariés de quelques orateurs ministériels, qui brûlaient de se signaler sous les yeux de leur chef, ne furent accueillis que par des huées universelles, et la diète se contenta de voter dédaigneusement un subside provisoire. Le lendemain l'archiduc prononçait la dissolution de l'assemblée, qui, après avoir écouté un pieux discours et reçu la bénédiction du primat de la Hongrie, se dispersa en mille directions dans les steppes héréditaires. L'Autriche, malgré sa défaite, n'en a pas moins fait annoncer par les principaux journaux de l'Europe que l'archiduc avait reçu des Maghyars les témoignages d'un dévouement enthousiaste.

Cette longue diète, où s'était révélé un si ardent amour pour le progrès et la liberté, avait duré dix-huit mois, pendant lesquels on voyait souvent les magnats, saisis, pour ainsi dire, d'une rage patriotique, s'acharner à débattre des lois de réforme, depuis le matin jusqu'à des heures avancées de la nuit. Plus de cent lois ont été élaborées et votées par la table des états, et quoiqu'elle en ait rejeté un certain nombre, la table des magnats en a admis la plus grande partie; mais le gouvernement s'est refusé à les ratifier, et treize lois seulement ont été accueillies par l'empereur-roi. On s'afflige en voyant des efforts si gigantesques aboutir à un si mince résultat, et l'on se demande malgré soi jusques à quand le despotisme aura le pouvoir de paralyser ainsi les plus nobles efforts d'un peuple. La principale de ces treize lois signées par le roi de Hongrie est celle qui permet de substituer au latin, comme langue officielle, la langue maghyare dans tout le royaume pour la promulgation des lois, des ordonnances administratives, et même pour les simples sentences des tribunaux, sous la seule condition qu'à chacun de ces actes en maghyar soit jointe une traduction dans la langue populaire du pays où l'acte devra être publié. La résolution royale ajoute que les députés de la diète qui ne savent pas encore le maghyar pourront continuer de prononcer leurs discours en latin pendant six années, au bout desquelles aucun député ne siégera plus à la diète sans être capable d'interroger, de répondre et de voter en maghyar. La Croatie est seule dispensée

de l'obligation d'accepter le maghyar comme langue des tribunaux, et, en vertu de ses franchises municipales, ce petit royaume, annexé à la Hongrie, continuera de se servir du latin pour tous ses actes intérieurs.

Parmi les autres lois de 1844, on remarque celle qui a pour objet de faciliter les mariages mixtes et le passage d'une religion à une autre, loi d'un esprit très peu oriental, mais qui, dans la situation complexe où se trouve la Hongrie, assurera peut-être la grandeur politique de ce pays. Un article spécial fixe les jours de corvée que chaque paysan doit à l'état pour les travaux publics. Celui qui ne possède qu'une maison et un jardin de onze à treize cents toises carrées est tenu à donner par an six journées de manœuvre, ou trois journées seulement s'il vient avec un attelage; il en doit plus si la ferme est très grande, et moins si elle est de grandeur médiocre. Ces corvées du reste ne sont exigibles qu'aux époques de l'année où le laboureur a peu de travail dans ses propres champs. En outre, tout paysan peut se faire remplacer à ces corvées. Seulement il ne peut, dans aucun cas, s'en racheter à prix d'argent. On conçoit que le cabinet aulique veuille absolument maintenir le système des corvées, auquel il doit de pouvoir entretenir à très peu de frais ses forteresses; mais parce qu'il ne peut contribuer pour son propre compte à l'allégement du sort des paysans, il ne s'ensuit pas qu'il doive, comme il le fait, s'opposer obstinément à toute réforme votée en leur faveur par la diète. De toutes les lois discutées et admises en 1844 pour soulager les classes opprimées, le gouvernement n'a ratifié que celles dont il espère tirer profit pour son despotisme.

Parmi ces lois qui ont eu le bonheur de paraître favoriser la politique impériale, on remarque celle qui accorde aux roturiers le droit d'acheter et de posséder des terres nobles, non plus seulement dans la banlieue des villes royales, mais jusque dans l'intérieur des comitats, c'est-à-dire sur le sol national même. Les étrangers sont admis à jouir du même droit. Toutefois, pour protéger les indigènes contre les empiétemens de ces acheteurs d'immeubles venus du dehors, la diète a décidé que la possession d'une terre en Hongrie n'entraîne avec elle le droit d'indigénat qu'après un séjour non interrompu de dix années dans le pays. La mesure prise en faveur du roturier et de l'étranger se complète par une loi qui déclare les simples bourgeois admissibles à tous les emplois de l'état. Ces deux articles, en entrant dans la législation hongroise, y doivent produire avec le temps un changement radical. Aussi, quand ils eurent été adoptés à une énorme

majorité par la table des états, un hourra général partit de toutes les galeries, et, les larmes aux yeux, un vieillard, le député de Borsody, fit cette remarque : « Nous avons aujourd'hui le trois cent dix-huitième anniversaire de la bataille de Mohacs, et depuis ce jour lugubre où l'étranger précipita notre patrie toute vivante dans la tombe, nous n'avions pas encore fait un pas aussi décisif pour la tirer de son linceul. » Ce cri de triomphe provoqua le sourire ironique des journaux du gouvernement, qui firent observer que, mutilées à dessein par la volonté royale, les réformes dont s'applaudissait la Hongrie perdaient presque toute leur importance. En effet, la loi même qui déclare les roturiers éligibles à toutes les dignités paraît vraiment un non sens, tant que les congrégations électorales, qui seules peuvent conférer la plupart de ces dignités, seront exclusivement composées de gentilshommes. Un corps électoral nobiliaire ne continuera-t-il pas, sauf quelques rares exceptions, d'élire pour ses représentans des individus tirés de son sein? Enfin, n'est-il pas à craindre que cette loi ne profite beaucoup moins à la nation qu'à la royauté? Elle permet en effet au roi de nommer désormais des vice-gespans roturiers, qui, chose étrange, présideront au nom du souverain des congrégations où, comme roturiers, ils n'auront pas même le droit de voter. Cette organisation, restée si incomplète, trahit assez les secrètes pensées du cabinet autrichien. La diète avait voté un système entier de réforme électorale qui accorde même aux simples communes rurales le droit de siéger dans les congrégations; ce système, admis par les deux tables, a été répudié par la cour de Vienne. C'est ainsi qu'elle encourage le mouvement réformateur en Hongrie.

On le voit, quoi qu'en disent les journaux autrichiens, la noblesse hongroise est animée des intentions les plus libérales. Il n'est pas, on peut le dire, une seule question de réforme que la diète ne discute et n'envisage d'un œil résolu. Aussi l'Autriche, qui depuis quelques années cachait si habilement ses continuelles défaites, et se relevait incessamment d'une nouvelle chute par une nouvelle concession, semble-t-elle avoir épuisé ses moyens de séduction. Il s'agit enfin pour elle ou de réagir tyranniquement, ou de se livrer, pour ainsi dire, les poings liés à la discrétion nationale. Ce dernier parti, le seul qui aurait des chances de succès, n'a jamais souri au cabinet impérial. De là vient que les feuilles officielles sont remplies d'anathèmes contre la dernière diète et de menaces contre la diète prochaine. Ces éclats de colère que l'Autriche ne sait plus cacher ne prouvent qu'une chose : c'est que la nationalité hongroise fait des progrès rapides; seulement il est un

écueil redoutable contre lequel cette société renaissante doit craindre de se heurter. Cet écueil, c'est la lutte des races, c'est la discorde intérieure. D'où vient qu'une partie considérable de la population du royaume regarde avec indifférence les conquêtes morales de la diète? D'où vient qu'un long cri insultant part des comitats slaves contre les comitats maghyars? Le Maghyar, dit-on, veut accaparer pour lui seul la moisson qu'il a semée avec l'aide d'autres peuples, et que tous ont travaillé en commun depuis mille ans à faire mûrir; il prétend sans coup férir s'approprier exclusivement les fruits de la paix, comme si les Slaves n'avaient pas prodigué leur sang avec autant d'intrépidité que les Maghyars dans les guerres contre les Mongols, les Tatars et les Turcs, guerres terribles, auxquelles la Hongrie doit sa tranquillité présente. Heureusement il n'est pas encore bien prouvé que les Maghyars veuillent réellement *maghyariser* toutes les populations qui leur sont annexées. Ils admettent déjà en partie, et ils seront forcés d'admettre bientôt complètement le principe fédéral. Qu'ont-ils demandé jusqu'ici? Une langue officielle, une langue politique, qui facilite les communications entre les divers états de l'union hongroise. Ce but, ils viennent de l'atteindre, et c'est leur idiome qui a prévalu. Ils doivent maintenant être satisfaits; un pas de plus dans cette route pourrait les perdre.

II. — DES TENDANCES NOUVELLES DE L'ILLYRIE.

Nous avons vu le mouvement maghyar se poursuivre et s'affermir en dépit de mille obstacles, grace à l'énergie de la diète et au patriotisme de la noblesse. Nous avons regretté que la lutte de deux races vînt ajouter de nouvelles complications à celles qui pèsent sur la société hongroise. Les Maghyars ont déjà assez irrité les Slaves, dont la nationalité est aussi en progrès, et qui pouvaient prétendre à dominer un jour leurs rivaux. Si les Slaves doivent désormais renoncer à cette espérance, il ne s'ensuit nullement que ce sacrifice puisse entraîner la ruine de leur nationalité. On pourra leur imposer la langue maghyare quand ils parleront à la diète générale du royaume; mais dans leurs diétines particulières ils resteront toujours Slaves. La noblesse maghyare est à la fois trop éclairée et trop généreuse pour se permettre ces violences barbares qui ont signalé la *germanisation* des Vendes et des Sorabes par les Allemands du moyen-âge, ou les atrocités que commet aujourd'hui le tsar pour détruire la nationalité polonaise. Les excès que l'on reproche aux Maghyars ne sont que l'œu-

vre d'intrigans subalternes, qui cherchent à se grandir en flattant les mauvaises passions de leurs compatriotes. Pour justifier ses violences, le parti *maghyaromane* s'est efforcé d'accréditer des accusations absurdes contre les Slaves, qui, à en croire leurs ennemis, seraient dévoués à la Russie et prêts à se déclarer ses sujets. Les Slaves, partout où ils ont agi librement, ont assez prouvé leur antipathie contre le régime russe pour que, là où ils sont asservis, on ne puisse sans injustice les accuser de sympathie pour le tsarisme. Il serait plus habile de les aider d'abord à développer leur nationalité; on verrait alors quel accueil ils feraient aux agens moscovites. Mais les Maghyars trouvent plus glorieux de s'attribuer à eux seuls le privilége de lutter contre la Russie dans l'orient de l'Europe. De là l'approbation tacite qu'ils donnent aux calomnies de leurs journaux contre les Slaves de Hongrie; de là toutes leurs démonstrations en faveur de la Pologne, leurs offres de service militaire et leurs adresses pressantes à l'empereur d'Autriche pour qu'on mette enfin un terme aux envahissemens de la Russie.

Les *maghyaromanes* avouent, du reste, eux-mêmes l'infériorité relative de leur race sous plus d'un rapport : le Maghyar est pâtre et guerrier, politique et dominateur; mais il ne comprend rien à l'industrie, qu'il abandonne tout entière aux Slovaques. Il en est de même pour les arts, la musique exceptée. Nous remédions à cela, disent les magnats, en envoyant les plus distingués de nos sujets slovaques étudier en Italie. Mais des artistes slovaques, envoyés par de riches Maghyars au-delà des Alpes, peuvent-ils jamais devenir des artistes maghyars? Heureusement cette prétention se traduit en bienfaits qui porteront leurs fruits. Ceux des Slaves qui devront aux Maghyars leur éducation pourront un jour remplir une mission conciliatrice entre les deux races rivales. La haine qui les sépare ne peut d'ailleurs longtemps subsister. Les chefs qui dirigent les deux camps sont trop éclairés pour ne pas voir qu'en continuant de s'attaquer, ils amèneraient la ruine commune.

Quant aux Allemands qui se préoccupent beaucoup de la question maghyare, et qui se disent aussi *opprimés* en Hongrie, nous avouons ne rien comprendre à cette oppression des maîtres par les sujets. Il nous semble que les Allemands n'ont, comme peuple, aucun rôle à jouer en Hongrie; il faut qu'ils s'y fassent Slaves ou Maghyars, s'ils veulent y devenir citoyens. Ils sont aux autres habitans du royaume tout au plus comme un à quinze. S'ils devaient former dans ce pays une nationalité, ils auraient tout autant de droit à en former une aussi

en France. La question hongroise est une question toute gréco-slave; elle s'agite entre deux peuples qui ont reçu des Hellènes leurs plus anciennes institutions. En général, dans cette vaste Illyrie où vivent mêlés tant de peuples orientaux, les Allemands ne se présentent nulle part à l'état de nation, si ce n'est peut-être au fond de la Transylvanie. Là les anciennes colonies saxonnes conservent au milieu des Valaques une attitude encore imposante. Aussi le cabinet autrichien les soutient de tout son pouvoir, et il saisit toutes les occasions de leur témoigner sa sollicitude. Sans refuser un juste hommage à l'énergique patriotisme des Saxons transylvaniens, nous ne pouvons assigner un rôle important à cette colonie teutonne, perdue dans le monde gréco-slave. Il n'en est pas de même des Illyriens de la Croatie. Malgré l'action maghyare qui les tient en échec, les Croates résistent avec succès à toutes les attaques de leurs rivaux. Appuyés sur la population serbe qui les entoure, ils développent leur littérature, et font des efforts de plus en plus heureux pour réduire à une seule langue écrite leurs différens dialectes provinciaux. Une société commerciale s'est formée à Agram dans le but d'ouvrir des débouchés à l'exportation des produits croates. Des travaux de canalisation sont entrepris sur les principales rivières du pays. En octobre dernier, le premier bateau à vapeur serbe et croate, portant au milieu de ces peuples divisés le nom significatif de *Sloga* (la Concorde), a sillonné la Save, la Drave et le Danube, et est allé montrer sa poupe, ornée d'inscriptions illyriennes, sous les murs de Belgrad, où les Serbes libres l'ont accueilli par des cris d'enthousiasme.

La Dalmatie elle-même, province tellement pénétrée de l'influence italienne qu'on pouvait la regarder comme tout-à-fait perdue pour le slavisme, s'est enfin ressouvenue de sa vraie nationalité. Son principal écrivain, le célèbre Tomaseo, qui avait jusqu'à ce moment écrit tous ses ouvrages en italien, s'est mis à étudier l'idiome de ses pères, et vient de publier dans cet idiome, sous le titre d'*Iskritse* (*les Étincelles*), une brochure patriotique. Les armateurs à demi Vénitiens de l'ancienne Raguse sont de plus en plus remplacés dans Raguse même par des négocians serbes de Bosnie et d'Hertsegovine. Inondées de Morlaques, c'est-à-dire de montagnards slaves, les cités du littoral, cessent de se regarder comme vénitiennes, et on n'y rougit plus de parler illyrien. A côté des journaux, jusqu'ici tous italiens, de ces villes, se publie depuis bientôt un an une feuille slave intitulée l'*Aurore de Dalmatie* (*Zora Dalmatinska*), et dirigée par un professeur de Zara, Antoni Kuzmanitj. Cette feuille hebdomadaire est des-

tinée principalement au peuple des campagnes; elle prétend se borner strictement à l'examen des intérêts indigènes, en les rattachant toutefois aux intérêts généraux de l'Illyrie.

Unie à la Hongrie par des liens qui paraissent devoir être éternels, la nationalité illyrienne n'est pas moins fortement rattachée à la Turquie par les plus orientales d'entre ses provinces, telles que la Bosnie et la Serbie. La principauté serbe est le seul des anciens royaumes illyriens qui forme en ce moment un état à peu près indépendant. Vaincu, mais jamais dompté par les Turcs, le peuple serbe s'était insurgé dès l'année 1800. Il a fait sa révolution constitutionnelle en 1835 et 39, avant la Grèce elle-même, révolution imparfaite il est vrai, mais pourtant glorieuse; et la Serbie, depuis qu'elle est régie par une charte, n'a pas cessé un moment de marcher dans la voie du progrès. Cette race de pâtres, qui, il y a dix ans, vivait encore sans écoles, sans loi écrites, sans industrie, a maintenant des recueils scientifiques et littéraires, des journaux politiques, une académie à Belgrad; enfin, en 1844, elle a publié son code, où les législateurs ont eu pour but principal de concilier les anciennes traditions judiciaires du pays avec les besoins de l'époque et les règles du droit français.

Le cabinet moscovite avait espéré pouvoir maintenir en exil les deux chefs de la révolution anti-russe qui a placé sur le trône le prince Alexandre; mais il a fallu céder aux demandes réitérées et aux démonstrations de plus en plus inquiétantes du peuple serbe. La Russie a donc permis au sultan de laisser reparaître en Serbie les deux agitateurs. Voutchitj et Petronievitj sont rentrés dans leur pays sous des arcs-de-triomphe. Le retour de ces deux hommes renforce sur le Danube le parti hostile à la Russie, et fait espérer que l'état de choses actuel jettera des racines de plus en plus profondes. Parmi les mesures récentes dues à l'énergie de Voutchitj, il faut citer celle qui interdit désormais toute fonction publique aux étrangers. Cette mesure pourra paraître inhospitalière, et rappeler jusqu'à un certain point la loi du congrès grec sur l'autochtonisme; elle est cependant indispensable pour garantir à la Serbie le développement paisible de sa nationalité. Jusqu'à ce jour, la plupart de ses fonctionnaires étaient sujets de l'Autriche, c'est-à-dire d'une puissance essentiellement hostile à l'émancipation politique des Slaves. A l'aide de ces employés élevés par elle et la plupart très corrompus, l'Autriche maintenait depuis trente ans son influence sur la principauté, et tâchait d'y entretenir la discorde en y soutenant les rares partisans du cruel Miloch et de la dynastie déchue. Pour délivrer leur pays de ce fléau, le prince et le sénat

de la Serbie ont enfin décrété que tous les sujets d'une puissance étrangère investis d'un emploi dans la principauté devraient, dans un court délai, donner leur démission ou renoncer à leur première patrie pour recevoir l'indigénat. Cette mesure est le dernier pas fait par les Serbes vers l'affermissement de leur nationalité.

On peut dire sans aucune exagération que l'attitude plus fière qu'a prise le divan depuis deux ans vis-à-vis du nord est due en partie à l'entente fraternelle où il vit en ce moment avec les Serbes. Se sentant ainsi appuyés sur le Danube par une nation amie, convaincus que cette nation ne prêterait plus comme autrefois son appui à une tentative d'invasion dans les Balkans, les Turcs peuvent présenter avec plus de hardiesse le front à leurs ennemis. Malheureusement il n'en est pas de même pour les principautés moldo-valaques. A Bukarest et à Iassy, toute vie politique semble près d'expirer sous la pression russe. Toutefois, les boïards résistent autant que le leur permet leur désorganisation morale, et beaucoup d'entre eux aspirent à se coaliser avec les Serbes pour relever leur pays de cet état d'humiliante prostration. Ne pouvant réagir au dehors, ils tâchent au moins de réaliser des améliorations intérieures, en accordant aux bourgeois et aux paysans des priviléges qui rendent moins précaire la position de ces classes, jusqu'ici indignement opprimées par la noblesse. On ne se contente pas d'adoucir le sort des paysans indigènes; la sollicitude nationale s'est étendue en Valachie jusque sur les Tsiganes, qui ont été appelés à jouir des mêmes droits que les autres paysans. Entraînée par l'exemple des états valaques, la diète moldave a aboli dernièrement l'esclavage des Tsiganes et a assigné sur le budget un fonds spécial pour racheter ceux d'entre ces infortunés qui sont la propriété particulière des seigneurs. Tels sont les derniers progrès accomplis par les différens peuples de la Grande-Illyrie.

Nous ne prétendrons pas ajouter comme preuve du développement des nations gréco-slaves leur essor industriel et les immenses travaux de chemins de fer entrepris dans les provinces tchèques, illyriennes et polonaises. Ces travaux néanmoins ne tourneront-ils pas tôt ou tard au profit des peuples asservis? Comment supposer, par exemple, que le *railway* de Vienne à Trieste ne verse pas aux Slaves dont il traversera les provinces une nouvelle vie? Ce railway ne fonctionne encore que jusqu'à Grats, et déjà la Styrie se remplit d'une activité jusqu'à ce jour inconnue. Trieste est, dira-t-on, le seul débouché de l'Allemagne sur la Méditerranée; comment supposer que jamais l'Allemagne laisse envahir cette place par une influence étrangère, surtout lorsque les

progrès industriels de la Hongrie auront enlevé le Danube et la mer Noire au monopole allemand? Plutôt que de laisser couper ses communications avec Trieste, le cabinet de Vienne ne préférera-t-il pas appeler à son secours l'Allemagne entière? Nous répondrons qu'il est peu probable que la guerre s'engage pour cette cause. Le cabinet aulique, avec son esprit de longanimité, se résignera à partager à l'amiable avec les Slaves ce qu'il ne pourra leur arracher, et dans l'impossibilité d'expulser les Illyriens de l'Illyrie, il accordera à ceux des peuples non allemands qui occupent les contrées situées entre Trieste et Vienne des franchises nationales capables de les satisfaire.

Étouffée il y a quelques mois, la conjuration triestine des frères Bandiera a dû prouver à l'Autriche que les révolutionnaires italiens ont enfin étendu leur propagande, et que l'Italie ne veut plus agir seule, mais de concert avec tous ses voisins orientaux. On s'est trompé en ne voyant dans cette conspiration qu'une tentative italienne : les trois races qui dominent l'Adriatique, les Italiens, les Illyriens et les Grecs, y avaient également pris part, et les barbares d'Albanie avaient été, comme on l'a découvert depuis, attirés eux-mêmes dans le complot. Les patriotes de Trieste, capitale de l'Illyrie, ne peuvent obéir à une tendance purement italienne. Depuis Napoléon, les destinées de la péninsule italique sont devenues inséparables de celles des Slaves illyriens. Les uns ne triompheront pas sans les autres. Ceux qui verraient dans l'état arriéré des provinces illyriennes un obstacle à leur coalition passagère avec l'Italie ne réfléchissent pas que ces provinces ont l'énergie guerrière qui manque aux Italiens, et que la rudesse même de leurs habitans les rend merveilleusement aptes à défendre les avant-postes dans une guerre d'indépendance. De plus, communiquant sans cesse avec les deux royaumes constitutionnels de Grèce et de Hongrie, les Illyriens du sud se sentent de toutes parts provoqués à la lutte, et les têtes ardentes de ce pays sont entraînées à des complots que l'on pourra bien étouffer dans le sang une fois, dix fois peut-être, mais auxquels il faudra nécessairement céder un jour.

En présence de ces nationalités qui renaissent, de ces peuples qui s'agitent, nous avons déjà montré quelle est l'attitude de l'Autriche. Son inertie, son indécision, forment un étrange contraste avec la fermentation profonde de la Hongrie, de la Pologne, de la Bohême, de l'Illyrie. Le gouvernement impérial, constamment absorbé par de mesquines intrigues, partagé entre les prétentions diverses qui se disputent ses bonnes graces, laisse tous les intérêts également en souffrance. On trouverait difficilement à cette heure, dans toute l'Eu-

rope, un gouvernement plus faible que celui de l'Autriche. Comment le cabinet de Vienne ne sent-il pas qu'il est de son intérêt bien entendu de faire cesser un pareil état de choses, de renoncer à ses idées allemandes, et de reconnaître enfin des nationalités dont le progrès continu triomphe de tous les obstacles?

III. — LA DIÈTE HELLÉNIQUE.

Les symptômes de régénération que nous avons remarqués sur les bords du Danube se produisent plus éclatans encore vers les côtes de la Méditerranée. Le royaume grec est de tous les états du monde gréco-slave celui qui renferme le moins d'habitans, et cependant c'est celui qui a marché le plus rapidement dans la voie du progrès. Deux tendances différentes dirigent la Grèce dans son travail de régénération : l'une la porte à exclure les dominateurs du dehors et toutes les influences étrangères, l'autre à relier fortement ensemble tous les élémens intérieurs auparavant désunis. Grace à ces deux tendances, les intrigues étrangères se trouvent pour quelque temps du moins frappées d'impuissance sur le sol de la Grèce, et toutes les classes, tous les rangs, se confondent dans une même opinion, sous une loi égale pour tous. Ce résultat est dû tout entier à l'assemblée nationale de 1844.

La révolution du 3 septembre avait rendu d'un seul coup au pays toutes ses libertés perdues. De même qu'après neuf ans de luttes militaires contre les Turcs, la Grèce avait vu son indépendance ratifiée par l'Europe entière, de même aussi, après neuf ans de luttes civiles contre le despotisme bavarois, elle voyait enfin ses droits reconnus, et se plaçait, aux applaudissemens de toute l'Europe libérale, parmi les états représentatifs. Vainement la *Gazette d'Augsbourg* appelait le général Kalergis *un rebelle*, et la révolution de septembre *un déplorable malheur*. Au nom d'Othon lui-même, le premier ministère constitutionnel de la Grèce félicitait Kalergis, et, dans une proclamation, il remerciait ses troupes courageuses de *s'être souvenues que le soldat d'un pays libre est avant tout citoyen*. La Grèce en effet, comme le prouvent sans réplique les lettres de Capodistrias aux délégués des grandes puissances, n'avait jamais imaginé, ni voulu autre chose qu'un roi constitutionnel. Durant les neuf années qu'ils combattirent le croissant, les Grecs eurent constamment leurs assemblées délibérantes et législatives; cet état n'a donc rien de nouveau pour eux.

Cependant, afin de mieux constater encore la victoire du pays, le congrès, en 1844, rédigea lui-même la constitution, sans donner à la couronne aucune part dans ses travaux. Othon proposa un certain nombre d'amendemens qui furent rejetés pour la plupart. La charte ainsi faite sans son concours n'en fut pas moins acceptée et jurée par le monarque, qui, en rendant ce noble et éclatant hommage à la souveraineté nationale, se montra vraiment digne d'être adopté par la Grèce.

Les Hellènes venaient de se délivrer de l'oppression bavaroise; il s'agissait pour eux de se constituer dans un état social qui rendît à jamais impossible sur leur sol le retour d'une domination étrangère. Pour cela, il fallait donner à la race, au sang, au génie helléniques, de telles garanties de prépondérance dans le royaume, que l'étranger y fût toujours en état d'infériorité. L'exagération de ce principe a produit le système appelé l'*autochtonisme*. Une des clauses de la charte décide que les seuls autochtones (Grecs nés dans le royaume) sont admissibles aux fonctions publiques, que tout étranger, quel qu'il soit, sans excepter même les Grecs de la Turquie, demeure exclu des emplois. Le droit électoral n'est accordé aux réfugiés grecs qu'à la condition de se faire inscrire dans une commune du royaume; quant à l'éligibilité, ils ne peuvent y prétendre, habitassent-ils l'Hellade depuis six ans, à moins qu'ils n'aient servi comme soldats ou comme citoyens dans la lutte nationale de 1820 à 1829. Par cette loi, les derniers réfugiés de Crète, de Thessalie et de Macédoine, qui avaient fait à la patrie de si grands sacrifices, se trouvèrent impitoyablement exclus de leurs droits naturels. Aussi vit-on ces infortunés, durant les réjouissances qui eurent lieu pour l'inauguration de la charte, traverser d'un air lugubre la foule joyeuse et les chœurs des danses nationales, pour aller planter au pied des colonnes de Jupiter, parmi les bannières enrubannées des autres éparchies, les drapeaux noirs de leurs provinces, revêtus d'emblèmes de mort.

La mesure qui avait exclu ces nobles victimes est vraiment trop inhospitalière, trop dure, pour qu'on puisse y voir autre chose qu'une disposition transitoire. Le peuple, si long-temps exploité, veut que désormais aucun étranger ne puisse devenir citoyen avant d'avoir donné de fortes garanties de sa conversion sincère à l'hellénisme : c'est là un vœu légitime; mais ce qui ne l'est plus, c'est d'assimiler à l'étranger tout étérochtone ou Grec né hors de la Grèce. Pour expliquer cette loi cruelle chez un peuple que sa modération et son humanité distinguèrent dans tous les temps, il ne suffirait pas d'y voir le fruit amer des défiances causées par l'occupation bavaroise; nous lui assi-

gnerons une cause plus profonde. Indifférens pour leur pays, tant qu'il languissait dans les chaînes, les riches marchands grecs des échelles d'Orient émigrent maintenant en foule à Athènes pour y réclamer leur part des honneurs du combat, dont ils n'ont pas couru les chances. Comme ces étérochtones arrivent avec de l'or, ils sont mieux vus de la cour et des ministres que les autochtones appauvris par de longues guerres. De là l'irritation des indigènes.

Cette irritation est surtout dirigée contre les soi-disant princes du Fanar, dont l'invasion corruptrice menace réellement la moralité de la Grèce. Pour bien comprendre la furie d'autochtonisme qui anime les Hellènes, il faut voir les Fanariotes à l'œuvre en Moldo-Valachie et sur le Bosphore. Ces hommes à double visage, qui viennent faire de la démocratie à Athènes, sont sur le Danube des propriétaires d'esclaves plus impitoyables que les planteurs d'Amérique. A Constantinople, leur incurable servilité auprès du divan et des légations européennes, leur besoin de tromper alternativement les uns au profit des autres, empêchent toute harmonie entre les puissances dans les affaires d'Orient. C'est le Fanar qui prolonge l'asservissement de la majorité des Grecs par sa complicité avec le divan. Combien, par exemple, le Talleyrand grec, le prince de Samos, n'a-t-il pas étouffé à leur naissance d'insurrections helléniques? Son beau-fils, Constantin Moussouros, ambassadeur de la Porte à Athènes, n'a-t-il pas déjà mainte fois servi les vengeances ottomanes? Les cosmopolites du Fanar sont en Grèce l'unique soutien des diplomaties étrangères. Tour à tour voltairiens et superstitieux, ils semblent n'avoir qu'un culte, celui du tsarisme, culte que nourrissent en eux leurs souvenirs byzantins et leur prétention de fonder un nouveau bas-empire. Les Fanariotes enfin sont le fléau social de la race grecque; quoi d'étonnant qu'elle veuille s'en délivrer? Restreint à ces limites, l'autochtonisme trouve des excuses, il faut seulement regretter que la proscription se soit étendue jusqu'aux victimes que l'avidité ou le caprice des pachas force à fuir la Turquie. Espérons que l'humanité du peuple grec rétractera bientôt l'arrêt cruel porté contre ces infortunés.

Quant aux Bavarois, l'opinion a irrévocablement prononcé sur leur sort. Ayant perdu tout espoir de conquérir militairement la Grèce, ces étrangers comptaient pouvoir s'y maintenir encore par la colonisation et l'agriculture. En effet, ils avaient jusqu'à présent laissé en friche, et sans les répartir entre les habitans, toutes les anciennes propriétés des Turcs dans le royaume. Pendant que les plantes parasites envahissaient et détérioraient ces magnifiques domaines, les plus riches

de la Grèce, on voyait et on voit encore la plupart des paysans sans propriété. Exploitant indignement cet état de choses, la Bavière comptait inféoder tous les terrains libres à des colons allemands : introduits dans le pays par bandes successives, ces colons auraient, disait-on, formé plus tard des masses assez considérables pour tenir en échec le parti autochtone. L'exemple du succès des colonisations allemandes dans tant d'autres pays gréco-slaves était séduisant pour la Bavière et effrayant pour la Grèce. Aussi la visite à Athènes de l'héritier du trône bavarois n'ayant point eu de but ostensible, les Hellènes ne manquèrent pas d'en chercher le motif dans les projets de colonies attribués à la cour. La nouvelle glissée dans les journaux fut aussitôt répandue et commentée; on ne douta plus que le roi de Bavière ne fût prêt à envoyer comme colons vingt mille paysans pour défricher les terres encore sans maîtres du royaume de son fils. Ces craintes, ces bruits alarmans ne firent que fortifier la réaction autochtone. Après avoir expulsé les derniers officiers allemands, la proscription populaire atteignit les simples soldats, et des soldats elle descendit aux ouvriers employés dans les magasins, les forteresses et les fabriques de l'état. Chaque bâtiment qui mettait à la voile au Pyrée emportait à son bord une cargaison de Bavarois. Beaucoup d'entre ces malheureux bannis, arrivés à Trieste, étaient déjà dans un état affreux de dénuement, quoiqu'ils eussent encore, pour regagner leurs foyers, un long voyage à faire à travers l'Autriche. On voyait des pères de famille chargés d'enfans implorer le long des routes la charité publique. Des savans, de braves officiers, des hommes de haute naissance, revinrent ainsi en mendians dans leur patrie, qu'ils avaient quittée autrefois avec l'espérance d'un brillant avenir.

Si, tel que nous venons de le retracer, l'état actuel de la Grèce peut encore autoriser quelques inquiétudes, il témoigne au moins d'un progrès immense sur les tristes années comprises entre 1833 et 1843. Les deux années qui viennent de s'écouler depuis la révolution grecque ont eu pour principal résultat de fonder l'unité morale et politique du pays. Le congrès qui vient de se clore est parvenu enfin, on peut l'espérer, à grouper dans un même faisceau les intérêts des capitaines et ceux des primats; il a rallié les marchands aux palicars, les Péloponésiens aux insulaires, les pâtres inquiets de la montagne aux paisibles laboureurs de la plaine. Ayant opéré dans son sein cette fusion morale, la société grecque se sent enfin capable de marcher seule et sans protectorat. De toutes les influences qui lui venaient du dehors, la Grèce n'en recherche plus qu'une seule, l'influence fran-

çaise, parce qu'elle sent que celle-ci ne saurait être nuisible à son indépendance et ne deviendra jamais assez impérieuse pour paralyser l'essor du génie et des forces nationales. A peine enfantée, l'unité morale des Hellènes a déjà été mise à de rudes épreuves. Si elle n'avait pas des bases solides, eût-elle pu tenir contre les mille intrigues que l'or de l'Angleterre et l'ascendant de la Russie ont provoquées dans toutes les provinces, pour corrompre les élections du premier congrès, appelé à être une véritable assemblée constituante. Quoique remué de fond en comble par les menées européennes, le petit pays de Grèce est pourtant sorti vainqueur de ces violentes agitations où tous les vents de la diplomatie semblaient conjurés pour l'engloutir.

Il serait curieux de comparer dans leur état actuel les deux peuples les plus libres du monde gréco-slave, les Hellènes et les Hongrois. En effet, quoique si différens par leur génie et leurs mœurs, qui rendent les uns diplomates, marins, industriels, les autres guerriers, pâtres et laboureurs, il y a néanmoins entre eux parité de situation. L'état grec tend de toutes ses forces à mettre un terme à l'indigne exploitation des raïas par la Turquie; de même l'état hongrois est engagé, on peut le dire, dans une lutte de vie ou de mort contre le monopole de domination revendiqué par l'Autriche. Récemment émancipés, les Grecs n'ont pu encore acquérir qu'une faible expérience de la vie politique; au contraire, beaucoup plus anciens dans le maniement des affaires législatives, les Hongrois montrent à leurs diètes une telle sagesse, une telle largeur de vues, leurs orateurs planent tellement au-dessus des intérêts de parti, ils creusent si profondément toutes les questions sociales, qu'aucun autre pays de l'Europe gréco-slave ne saurait, il faut l'avouer, rivaliser sous ce rapport avec la Hongrie. Toutefois, si on considère les institutions qui le régissent actuellement, on reconnaîtra que ce pays, encore féodal, est beaucoup plus arriéré que la Grèce. Quant aux libertés administratives, la Hongrie, entravée dans ses efforts, reste en arrière non-seulement de l'Hellade, mais encore de la Serbie et des principautés moldo-valaques. Cependant, comme l'Hellade, la Hongrie exerce sur les pays qui lui sont annexés une sorte de prestige moral. Enfin, la position même de ces deux pays les appelle également à devenir le centre fédéral de plusieurs états secondaires, de plusieurs peuples parlant des langues différentes.

IV. — LES DERNIÈRES DIÈTES POLONAISES ET BOHÊMES.

Parmi les sociétés gréco-slaves, celle dont la vitalité paraît aujourd'hui la plus compromise est la malheureuse Pologne. Nous croyons cependant que tout œil qui sondera ses plaies y découvrira les fermens d'une guérison, les symptômes d'une renaissance que nulle force humaine ne pourra détruire. Le grand malheur des Polonais est d'avoir eu depuis près d'un siècle à lutter à la fois contre la Russie, l'Autriche et la Prusse : sans la coalition permanente de ces trois états, la Pologne serait encore debout. Toutefois ce qui a causé sa chute est aussi, par une destinée providentielle, ce qui l'empêche de périr. Démembrée et partagée entre ses trois voisins, et les ayant par conséquent tous également pour ennemis, la Pologne ne peut se fier à aucun d'eux. En même temps chacune de ces trois puissances, jalouse de ses rivales, cherche à leur créer des embarras, en excitant, en réveillant au besoin les sentimens de nationalité en Pologne. La Prusse et l'Autriche, quand la Russie se montre trop menaçante, font mine de vouloir déchaîner contre elle les fureurs polonaises; à son tour, le tsar prétend que sa qualité de Slave lui permet de protéger et de comprendre la vie polonaise bien mieux que ne sauront jamais le faire les *niemtsi* (1), et il provoque tant qu'il peut, chez les Polonais d'Autriche et de Prusse, la haine du nom allemand. Il est donc avéré que les ennemis même les plus acharnés de la Pologne ont besoin d'elle, et ne peuvent consentir à sa destruction. Quant aux Polonais, voyant trop bien le motif qui fait agir leurs prétendus protecteurs, ils ne peuvent se fier ni à l'Allemagne, ni à la Russie. Dans le monde entier, ils n'aperçoivent d'autre appui qu'eux-mêmes, et quoi qu'ils fassent, ils sont constamment ramenés au sentiment de leur propre force, comme à leur unique espoir de salut. Cette étude qu'ils font d'eux-mêmes leur est salutaire : refoulés, pour ainsi dire, au fond de leur conscience, ils apprennent chaque jour à se mieux connaître, chaque jour ils discernent plus clairement leurs qualités et leurs vices. De vieux préjugés se dissipent, les causes qui ont amené la ruine de la Pologne se dévoilent avec une évidence croissante. Or les causes d'un mal, une fois bien connues, révèlent aussi les moyens de le guérir. L'engouement pour les mœurs étrangères avait été dans l'ancienne Pologne la cause la plus active de désorganisation; cet en-

(1) Peuples étrangers au monde gréco-slave.

gouement ne se retrouve plus aujourd'hui que parmi les vieillards. La jeunesse actuelle serait plutôt dans l'excès contraire. Les enfans des martyrs polonais, obligés de suivre les cours des universités russes et allemandes, s'y voient soumis à une surveillance odieuse : la crainte du knout et du Spielberg, l'obligation de se taire constamment sur leurs sentimens les plus chers, développent en eux de bonne heure une force de dissimulation effrayante, et leur inspirent en même temps pour tout ce qui est de leur pays une sorte d'aveugle fanatisme. La Pologne trouve ainsi dans les violences dirigées contre elle la plus sûre garantie de sa nationalité.

Quoique moins opprimée matériellement, la portion de l'ancienne Pologne que régit l'Autriche subit un système de désorganisation analogue en tout à celui qui pèse sur la tsarie polonaise. Ce système, qui consiste à opposer les intérêts de la noblesse aux intérêts des paysans et à combattre ainsi les uns par les autres, est, on peut le dire, encore plus familier aux ministres des Habsbourg qu'au cabinet des Romanof; mais les principaux chefs de la Pologne autrichienne ont enfin reconnu que le seul moyen de sauver leur pays était de reconquérir l'amour des paysans. Aussi voit-on aujourd'hui dans toute la Gallicie la noblesse, et surtout les petits gentilshommes, tendre la main aux paysans, s'habiller comme eux, et provoquer de toutes leurs forces l'avènement d'un tiers-état agricole qui puisse servir de base à une nouvelle société. Les magnats eux-mêmes sacrifient de plus en plus aux idées démocratiques, qui se font jour jusque dans la diète. Méprisée jusqu'ici à cause de son peu d'importance politique, cette diète gallicienne n'était guère visitée annuellement que par trois ou quatre de ses membres, courtisans de M. de Metternich, qui s'y rendaient pour la forme, assistaient à la lecture des propositions ou *ordres* de l'empereur, et signaient. Le reste des représentans du royaume de Gallicie et Lodomérie se bornait à envoyer ses équipages vides à l'hôtel des états; mais, depuis que le nouveau roi de Prusse a cru devoir donner aux diétines provinciales une importance encore inconnue, depuis qu'on voit la diète polonaise de Posen lutter pour prendre rang parmi les parlemens européens, l'esprit d'émulation a saisi les Galliciens. La diète de Léopol est devenue, par l'affluence empressée de la noblesse, une véritable solennité nationale, et là aussi la Pologne s'est réveillée. Au silence des anciennes diètes a succédé l'animation; des discours en langue polonaise y répondent aux harangues du commissaire royal. On entasse les demandes de pétition, que la cour refuse pour la plupart; mais le peuple de Gallicie le sait, et les paysans, qui avaient vu

jusqu'à présent dans les bureaucrates de Vienne leur seul appui contre la noblesse, peuvent reconnaître aujourd'hui que cette bureaucratie allemande est au contraire le principal obstacle à leur bien-être et au progrès social de leur pays. Depuis six ans, la diète de Léopol s'obstine à demander la faveur d'adresser au monarque une pétition pour qu'on permette aux paysans de payer en argent l'équivalent de leurs corvées, et même de libérer tout-à-fait leurs terres, de manière à en devenir les vrais possesseurs. Le cabinet aulique n'a consenti qu'il y a quelques mois à recevoir cette pétition; mais, avec son habileté ordinaire, il a aussitôt outrepassé la demande : il se montre décidé à laisser enfin les nobles affranchir à leur gré, et dans la mesure où ils le voudront, tous leurs serfs, en les rendant soit fermiers, soit propriétaires, avec ou sans redevances. Convaincue que très peu de seigneurs pousseront le patriotisme jusqu'à se dépouiller ainsi spontanément d'une partie de leur fortune, l'Autriche compte reprendre par là l'initiative des idées libérales aux yeux du peuple ignorant de la Gallicie. Cependant les nobles de ce malheureux pays commencent à faire à la cause publique les plus grands sacrifices. Partout, ils fondent des écoles, des hôpitaux, des salles d'asile. Quelle plus belle chose, par exemple, que l'établissement de cette maison d'orphelins de Léopol, pour laquelle le comte Stanislas Skarbek a légué tous ses biens, 3,750,000 francs, et où seront élevés, instruits et nourris, mille enfans pauvres, dont quatre cents pourront habiter la maison même!

C'est surtout parmi les deux millions de Polonais soumis au sceptre de la Prusse que l'esprit de réforme se développe avec une ardeur digne d'exciter toutes les sympathies de l'Europe. La diétine de Posen s'élève peu à peu à l'importance d'une diète nationale; dans son enceinte mûrissent des talens oratoires de la plus haute portée, et les débats de cette assemblée, livrés du moins en partie au peuple par la presse, retentissent dans tout le grand-duché. Pendant les trente jours que dure cette diète, Posen a tout l'imposant aspect d'une grande capitale; elle éclipse même Berlin par la magnificence des équipages des nonces et le luxe véritablement oriental de la noblesse polonaise. On conçoit que de telles démonstrations inquiètent le cabinet prussien. De là ses efforts pour ramener le grand-duché au système général d'administration qui régit la monarchie; de là l'espèce d'affectation que met le roi grand-duc à appeler du nom de Prussiens ses sujets du grand-duché, nom contre lequel la diète a protesté en 1842, en envoyant au monarque une adresse qui lui rappelle ses promesses de maintenir dans le grand-duché une nationalité distincte de

celle de la Prusse. Frédéric-Guillaume n'a répondu à cet avis que par une désapprobation formelle; son idée fixe est que tout en Prusse doit devenir prussien, comme en France tout est français. Aussi quand, pour justifier à la cour les plaintes, ou, comme disait le ministère, les *pétulances* de la diète, le comte Raczynski démontra que l'administration du grand-duché, au lieu d'être polonaise, était toute prussienne, il fut poliment éconduit, et les efforts tentés par l'administration pour germaniser les terres polonaises reçurent une pleine approbation.

Ces témoignages étaient plus que suffisans pour faire revenir les Polonais de leurs illusions sur le nouveau roi de Prusse : ils ont dû se détourner de lui, et ne plus rien espérer que d'eux-mêmes. Forcé de renoncer aux sympathies polonaises, le cabinet prussien est retourné à son alliance avec la Russie, et l'horrible *cartel d'extradition* a été renouvelé. D'après l'ancien traité, pour chaque déserteur polonais remis aux gardes-frontières de Russie, le gendarme prussien recevait une récompense de 10 thalers. Ce prix du sang excitant la cupidité prussienne, les gendarmes s'étaient mis à faire de véritables chasses aux hommes. Cependant les victimes ainsi livrées expiraient le plus souvent sous le knout; cinq cents coups leur étaient appliqués dès qu'ils touchaient le sol russe, et avant même leur jugement légal. Si cet infame prix du sang a été interdit par les clauses du nouveau cartel, le sort des fugitifs n'est pas devenu plus doux. Désormais les Polonais seront forcés de confondre dans une malédiction commune leurs oppresseurs allemands et leurs ennemis russes; mais, nous le répétons, ils n'en reviendront que d'un pas plus ferme à l'unité. C'est dans le duché de Posen surtout que ce mouvement unitaire devient fécond, et imprime aux études un essor vraiment remarquable. Aussi la population a-t-elle prié unanimement le roi de compléter l'institution des gymnases nationaux par la fondation d'une université polonaise à Posen, prière que le cabinet a déclarée intempestive. Il en a été de même pour les demandes de la diète de 1844. Parmi ces pétitions, on en remarquait deux qui prouvent combien la noblesse actuelle de Pologne se préoccupe, quoi qu'en disent ses ennemis, du sort des paysans. L'une réclame des mesures restrictives contre la vente de l'eau-de-vie et les cabaretiers juifs, qui, répandus par myriades dans les campagnes, entretiennent pour ainsi dire dans une ivresse continuelle le bas peuple, objet de leurs rapines. L'autre demande concerne la fondation d'une caisse d'amortissement pour le rachat des corvées. Le roi a répondu qu'il fallait abandonner cette dernière question à son cours naturel, et laisser seigneurs et paysans traiter à l'amiable

du rachat de leurs obligations réciproques, c'est-à-dire que le roi grand-duc craint, comme l'empereur d'Autriche, de voir en Pologne la noblesse se fondre avec le peuple, et sous l'empire de cette crainte il préfère continuer de tenir les paysans du grand-duché dans une affreuse misère et dans l'impuissance de s'affranchir de leurs corvées.

A la diète de 1845, les nonces ont donné de nouvelles preuves de leur patriotisme éclairé. L'adresse en réponse au souverain demandait pour le pays une organisation totalement constitutionnelle, avec la publicité des débats et l'abolition de la censure. Contre ce vote presque unanime des représentans polonais, les députés allemands des villes ont seuls protesté, ajoutant ainsi à tant de preuves anciennes une preuve nouvelle du peu de penchant de la race allemande pour les institutions libérales. Un paragraphe spécial de cette adresse renouvelle au roi la prière de vouloir bien reconnaître la nationalité polonaise comme légalement constituée dans ses états; mais il a fallu, par ordre suprême, retirer de cette demande une phrase jugée trop incisive, où les nonces exprimaient le vœu que leur patrie fût respectée par l'état protecteur, comme l'ancienne république polonaise avait su respecter la Prusse du moyen-âge, lorsqu'elle la tenait sous son vasselage.

Parmi les pétitions, c'est-à-dire les conclusions de la diète, on remarque principalement celles contre l'abus de la loterie, contre les majorats, et celles relatives à une réforme électorale. Le roi est prié de ne plus établir de majorats nouveaux, ou du moins, s'il en fonde encore, de ne plus leur accorder de voix *ipso facto* à la diète; en outre, on lui démontre la nécessité d'élargir la représentation nationale, et de faire concourir le peuple entier à l'élection des nonces. On s'apercevait, du reste, que la fin déplorable d'un des plus brillans orateurs de la diète, le comte Édouard Raczynski (1), était encore présente à l'esprit des nonces. Tout entiers à leurs regrets, ils se disaient que, si un tel homme avait pu désespérer de lui-même et chercher dans la mort un refuge contre les douleurs de son patriotisme brisé, c'est parce que la cause publique avait dû lui apparaître comme perdue sans retour. Un découragement profond se reflétait donc dans l'assemblée.

(1) Le 22 janvier 1845, le comte Édouard Raczynski, après avoir mis ordre à ses affaires, se retira dans une petite île qui fait partie de ses domaines, et là mit fin à ses jours par l'explosion d'une arme à feu. On doit au comte Raczynski d'importans ouvrages littéraires; sa fortune considérable a été consacrée presque entière à des travaux d'utilité publique.

Exagérant les suites de cet accablement passager, les journaux prussiens en concluaient que la Pologne achevait son agonie, et sur ses ruines ils croyaient déjà voir s'implanter irrésistiblement la puissance germanique; mais à la clôture de cette diète, qui a été la septième du grand-duché, une agitation inattendue s'est manifestée parmi les nonces. N'ayant pu encore obtenir la liberté de la presse, ils avaient espéré que le roi permettrait au moins de publier les débats parlementaires. Lorsqu'ils ont vu que cette publicité se bornait à un simple compte-rendu, qui même, avant de paraître, devait être révisé par le commissaire royal, ils n'ont pu s'empêcher de protester, et l'assemblée s'est séparée au milieu d'une irritation générale.

Il est une autre diète où les *turbulences slaves* commencent également à se faire sentir; cette diète est celle de la Silésie. Dans cet ancien duché polonais, quoique la bourgeoisie soit tout entière devenue allemande, la majorité de la population est encore slave de langue et de mœurs, et consacre par là même aux évènemens de Pologne une grande attention. Excitée par l'exemple des nonces de Posen, la diète de Breslau, en 1844, s'est montrée presque révolutionnaire. Elle s'est prononcée unanimement dans le sens d'une réforme électorale qui permettrait aux paysans de prendre une part active à la chose publique. En effet, les deux millions et demi de paysans de la Silésie n'ont à la diète que seize représentans, tandis qu'il y en a trente-neuf pour la noblesse, qui compte à peine six mille personnes, et les villes, qui toutes ensemble ne renferment pas un demi-million d'habitans, élisent vingt-huit députés. Outre l'oppression aristocratique, les indigènes de Silésie ont encore à supporter un autre fléau, celui qu'ils appellent la *slavophagie* allemande. Il n'y a point dans ce pays, comme dans le duché de Posen, de hautes écoles polonaises; l'allemand est la langue adoptée pour l'enseignement et le commerce. La diète elle-même délibère et vote en allemand. Un état de choses à peu près analogue régit la Silésie autrichienne, et pourtant jusque dans ces provinces on sent la réaction slave. C'est que ces populations s'appuient sur la Pologne, et, malgré les efforts de l'Allemagne pour les absorber, les Polonais savent, partout où ils habitent, se maintenir comme nation à part, sans jamais perdre de vue leur avenir.

De tous les résultats obtenus par les différentes diètes et par les écrivains libéraux, en Pologne comme dans les autres pays slaves, le plus digne d'attention est le rapprochement fraternel qui commence à s'opérer entre les nobles et les paysans. Cet heureux rapprochement est de plus en plus facilité par les progrès que fait l'instruction dans les

classes inférieures du peuple. Pour relever ces classes dégradées par un si long esclavage, les patriotes ont pensé à réagir d'abord contre le vice qui s'est le plus enraciné parmi elles, contre l'ivrognerie. Une société de tempérance s'est fondée, et les curés des campagnes sont chargés d'en seconder le développement. Il y avait apparence de folie à se flatter d'introduire la tempérance en Pologne, où, de temps immémorial, le paysan trouve dans les liqueurs fortes le seul adoucissement à ses maux. Cependant la société n'a pas tardé à faire de tels progrès, que la police russe a cru devoir l'interdire; mais en même temps, saisissant avec son habileté ordinaire l'occasion d'enrichir son fisc, le tsar a chargé d'énormes impôts la fabrication et la vente de toutes les liqueurs : il en a, par oukase, interdit le débit aux juifs et à toutes les auberges situées hors des villages. Le privilége d'avoir un cabaret à eau-de-vie n'est plus concédé qu'aux localités qui comptent au moins vingt maisons, et dans les villes il n'en est accordé qu'un pour cinq cents habitans. En outre, aucune dette pour eau-de-vie n'est plus reconnue comme valide devant les tribunaux. Le fisc impérial pourra bien gagner quelque chose à ces mesures répressives, mais la moralité du peuple polonais y gagnera aussi, et les effets de cette réhabilitation morale ne seront pas à l'avantage du tsarisme. Vainement dans son dépit le cabinet russe est allé jusqu'à faire défendre aux curés de prêcher en chaire contre l'ivrognerie, vainement il a tâché de s'attribuer à lui seul tout le mérite de l'œuvre commencée à son insu : l'œuvre de la société de tempérance, même appuyée par des oukases moscovites, n'en est pas moins restée une œuvre nationale. Pour la propager il n'y a point eu besoin d'un apôtre spécial, d'un homme extraordinaire, comme l'a été en Irlande le père Mathieu. Dans la Pologne autrichienne, il est vrai, le clergé a dû demander, mais il a eu le bonheur d'obtenir de la police viennoise l'autorisation *nécessaire* pour combattre le vice national avec les armes spirituelles. Depuis lors l'ivrognerie décroît rapidement en Gallicie; ce progrès moral a même été si sensible, que la noblesse, pour laquelle le loyer des cabarets établis sur ses terres forme le revenu le plus net et le plus certain, a vu s'opérer dans sa fortune une réduction considérable. Elle n'en favorise pas moins le développement de ces associations, au risque d'être obligée plus tard de restreindre son luxe, et de s'imposer elle-même à son tour des lois somptuaires.

Les sociétés de tempérance fondées dans les trois Polognes ont donc eu pour effet de rapprocher des classes jusqu'ici divisées par mille préjugés. Le prêtre, qui dans ces contrées est presque toujours

né de parens nobles, a dû, pour prêcher le vœu de tempérance, visiter les chaumières plus assidument qu'autrefois; il a servi d'intermédiaire entre les paysans et leurs anciens maîtres. De vieux ressentimens, entretenus par l'Autriche et la Russie, élevaient comme une insurmontable barrière entre les classes inférieures et les magnats. On sait que ces fiers châtelains, tout en maudissant le knout russe, aimaient le fouet polonais et s'en servirent long-temps contre leurs serfs. Les fils affranchis de ces esclaves se souvenaient encore des injures faites à leurs pères; les conquérans savaient d'ailleurs les leur rappeler au besoin. Le but de la politique russe et allemande en Pologne est de séparer par tous les moyens les paysans des nobles (1). En paraissant protéger les paysans contre d'anciens oppresseurs, le tsar était même parvenu à les gagner et à rompre les derniers liens qui les attachaient aux nobles, avec lesquels la Russie voudrait identifier la cause nationale. Les sociétés de tempérance, en mêlant ensemble les différentes classes, ont fait heureusement cesser leur désaccord. Le laboureur a compris que ses intérêts étaient au fond les mêmes que ceux de la noblesse, et le zèle inaccoutumé du clergé pour leur cause a porté les villageois à choisir dans leurs différends avec les seigneurs leurs curés comme arbitres, de préférence aux officiers russes. Les seigneurs ont accepté de bonne grace cette médiation ecclésiastique, qui, tout en humiliant leur ancien orgueil voltairien, leur paraît encore préférable à la médiation russe. De là le pouvoir extraordinaire que gagne le prêtre polonais depuis quelques années, pouvoir comparable sous certains égards à la puissance temporelle qui, décernée par le peuple grec à son clergé, après la conquête ottomane, assura la conservation de la nationalité hellénique. Malgré les mille artifices mis en œuvre depuis dix ans pour tourner les paysans de la Pologne contre la noblesse, la franche réconciliation qui s'opère entre toutes les classes du pays est de plus en plus le résultat de l'oppression commune. Les paysans, jusqu'ici étrangers aux complots politiques des seigneurs, entrent maintenant par milliers dans les conspirations. Leur vœu de tempérance les a relevés de l'abjection où les plongeait l'ivresse; ils se sentent citoyens. Bientôt ce ne sera plus contre les seuls serviteurs de

(1) C'est ainsi que Paskevitch a soustrait aux tribunaux ordinaires tous les procès intentés par des paysans contre des gentilshommes. Dans ces causes, les gouverneurs russes ont le droit de juger sommairement, et ils décident presque toujours en faveur du paysan. A Varsovie, Paskevitch lui-même, tous les jeudis, sort de son palais pour accorder sur la place de Sigismond audience aux villageois qui se disent lésés par leurs seigneurs.

l'aristocratie, mais contre la nation tout entière, unie comme elle ne le fut encore jamais, que le tsarisme devra combattre.

La Russie semble elle-même regarder comme impossible que la Pologne ne se lève pas de nouveau pour tenter encore le sort des armes. De là toutes ces mesures d'une cruauté atroce qui indiquent le désespoir bien plus que l'assurance des vainqueurs. La police n'espère plus que dans la terreur qu'elle inspire; on multiplie les arrestations. L'aspect de la Pologne est celui d'un pays en état de guerre. Des détachemens de Kosaques parcourent en éclaireurs les campagnes et fouillent les moindres villages. La route de Varsovie à Pétersbourg, toute bordée de blockhaus, devient une chaussée indestructible. Partout de nouvelles forteresses s'élèvent. Celle qui commande Varsovie est vraiment formidable, et tellement disposée que ses batteries pourraient en quelques heures faire de la capitale un monceau de cendres; mais convaincu que la ruine de leurs villes n'arrêtera point les patriotes polonais, le tsar ne peut se rassurer, et imagine chaque jour de nouveaux plans de défense. C'est ainsi qu'il vient de créer une flottille de barques canonnières en fer, destinées à approvisionner et à faire communiquer entre elles toutes les forteresses des côtes maritimes et fluviales de la Pologne. Il resterait ainsi maître des eaux, même lorsque tout le pays serait couvert d'insurgés.

Ce n'est pas seulement le cabinet russe qui s'attend à voir éclater en Pologne de nouvelles révoltes. La frayeur a saisi également les cabinets d'Allemagne. Pour eux, la propagande slave est devenue un spectre non moins formidable que la propagande française; il ne se passe pas d'années que les gouvernemens germaniques n'éprouvent pour la sûreté de leurs possessions usurpées des terreurs et des alertes plus ou moins vives (1). Pour décréditer les plans des patriotes, la police s'efforce de les présenter comme des complots communistes, formés dans le but d'assassiner tous les propriétaires. Ces calomnies effraient, il est vrai, les ames crédules, et permettent aux oppresseurs d'exercer les plus grandes violences. Tel est l'effet de ce régime de terreur, que des voyageurs qui ne font que traverser Varsovie peuvent croire la nationalité polonaise anéantie. Dans cette capitale, en effet, on ose à peine parler haut, tant la masse des espions secrets épouvante

(1) C'est ainsi qu'il y a trois mois, dans le grand-duché de Posen, les autorités, trompées par des informations inexactes, crurent qu'à un jour donné la population entière se lèverait en armes; elles firent sortir ce jour-là toutes les troupes des casernes, avec cartouches et canons.

les habitans; le Varsovien se concentre dans son foyer à tel point qu'il ne sait pas même ce qui arrive à quelques pas de sa demeure. Cependant, si l'on pénètre dans les familles, on n'y trouvera pas un Russe. Varsovie ressemble toujours à une capitale occupée par l'ennemi. Des détachemens de cavalerie y stationnent nuit et jour sur les places, prêts à s'élancer au premier signal. De la place de Saxe, qui est le centre stratégique de la ville, des patrouilles à cheval partent incessamment pour parcourir les différens quartiers. Malgré le respect général que lui attire l'impartialité bienveillante de son administration, le vieux maréchal Paskevitch ne sort jamais qu'entouré d'un nombreux état-major et suivi de sa garde circassienne. Les employés du tsar n'ont pas plus de rapports avec les Polonais qu'ils n'en auraient avec une population musulmane. Les salons russes et les salons polonais demeurent entièrement distincts. C'est surtout au fond des campagnes que les habitans, protégés par la solitude contre l'espionnage politique, se communiquent sans crainte leur indignation et leurs espérances. Là, tous, nobles et paysans, appellent le martyre; là, tout indique un pays qui se prépare lentement, mais avec une résolution inébranlable, à de nouvelles luttes pour son indépendance.

Si nous passons de la Pologne à la Bohême, nous trouverons cet autre royaume slave travaillé par les mêmes idées de réforme sociale et de renaissance politique. Quoique l'Autriche ne lui ait point encore concédé les franchises de langage que le cabinet prussien croit ne plus pouvoir refuser aux diétines de Posen et de Silésie, l'assemblée des états de Prague n'en marche pas moins tête levée dans la voie patriotique qu'elle a su s'ouvrir. Le petit budget dont elle dispose est consacré exclusivement à des travaux qui ont pour objet de réveiller l'esprit national. Malgré les chaînes qui pèsent sur elle, cette diète montre depuis 1840 une énergie inaccoutumée. Elle a forcé le *burgrave* (gouverneur civil) de Prague à se démettre de sa charge, parce qu'il avait fait des dépenses contraires aux intentions des états. La diète bohême exige maintenant que les fonctionnaires autrichiens lui rendent compte de la gestion de ceux des revenus du royaume qui n'entrent pas dans le fisc impérial, et elle veut qu'ils soient employés dans un but patriotique. Enfin, en 1844, cette diète a obtenu, pour la première fois depuis quatre-vingt-dix ans, la faveur d'envoyer à Vienne une députation officielle pour porter au trône de son roi les désirs du pays. Ces *désirs* (*desideria*) et projets de réforme ont été solennellement reçus par l'empereur et roi entouré de sa cour. Aussitôt une commission où figuraient le ministre et prince bohême Ko-

lovrat, et l'archiduc Stephane, gouverneur de Prague, a été nommée pour examiner ces demandes, parmi lesquelles on remarque le projet de réintégration de la langue bohême dans les actes du gouvernement, la création d'une banque d'hypothèques, l'abolition de la loterie, la nomination d'un président spécial des états, qui ne pourrait plus être le gouverneur du royaume. Au nombre des articles qu'a ratifiés le cabinet aulique, on trouve une concession importante : le burgrave de Prague, président de la diète, devra désormais être choisi parmi les magnats du royaume. En encourageant la nationalité tchèque, l'Autriche espère sans doute l'opposer un jour à la Hongrie maghyare, qui opprime les Tchèquo-Slovaques. Attiser le feu de la jalousie entre ces deux nationalités qui renaissent, de manière à les faire au besoin lutter l'une contre l'autre, est pour l'habile gouvernement qui siége à Vienne le plus sûr moyen de se maintenir et de rester finalement l'arbitre du combat. Ainsi là comme partout les peuples déchus ne pourront se relever qu'en opposant aux intrigues machiavéliques des cours des doctrines de fraternité et de pardon.

Malheureusement l'impatience du joug ne se manifeste encore en Bohême, comme en Silésie, que par cette fougue dévastatrice des classes ouvrières, qui le plus souvent présage de grands bouleversemens sociaux. En 1844, après avoir détruit à Prague et à Reichenberg les machines des manufactures, les ouvriers ameutés ont marché par milliers contre la troupe de ligne, et des charges meurtrières ont pu seules les repousser. Le développement que prend dans ce pays le prolétariat est d'autant plus effrayant, qu'il vient des juifs, classe de spéculateurs dénuée des moyens dont dispose la bourgeoisie chrétienne pour se défendre ou pour se faire pardonner. Aussi les familles juives commencent-elles à émigrer en grand nombre de la Bohême, dans la crainte d'y subir de nouvelles persécutions. Il est certain que les riches israélites de ce pays y exercent un monopole odieux. Néanmoins le gouvernement les favorise au point de les laisser, contrairement aux lois de l'empire, acheter des châteaux, et avec ces châteaux le droit de forcer aux plus pénibles corvées les paysans chrétiens; ceux-ci, indignés de se voir devenus les serfs d'une race que dans leur fanatisme ils méprisent, s'insurgent plutôt que de la servir. C'est ainsi que l'Autriche, pour semer la discorde chez les peuples qui lui sont soumis, a recours à tous les moyens. Là où elle ne peut employer comme instrumens d'oppression les seigneurs indigènes, elle se sert des juifs; mais cet expédient extrême prouve combien l'embarras est grand, c'est-à-dire combien l'absolutisme autrichien chancelle, même dans cette

Bohême, qui est pourtant de tous les royaumes non allemands des Habsbourg celui où l'esprit germanique a jeté les plus profondes racines.

Au temps de Napoléon, personne n'aurait imaginé de regarder la Bohême comme un pays non allemand; aujourd'hui les journaux et les recueils les plus dévoués à la cause allemande, comme le *Viertel-jahrschrift*, se bornent à demander que dans ce *royaume slave* les Allemands continuent d'être traités en concitoyens, et que le *rappel de l'union* ne soit jamais prononcé. Il faut bien avouer que les Tchèques nous paraissent avoir perdu plus d'une des qualités propres à leur race. On pourrait dire qu'ils sont Slaves à peu près comme la Belgique ou la Savoie sont françaises. Les populations tchèques, même le moins mélangées, portent sur leur physionomie morale mille empreintes des coups que leur a portés l'Allemagne. Toutefois on reconnaît aisément que ces coups sont anciens, que les cicatrices tendent à s'effacer, qu'en un mot ce qu'on appelle en Autriche la *germanisation* du peuple bohème a cessé. Voilà sans doute le seul progrès vraiment incontestable de la nationalité tchèque; mais avoir forcé les vainqueurs allemands à s'arrêter dans leur marche, n'est-ce pas déjà pour les vaincus un triomphe?

Il est d'ailleurs difficile d'assigner aux Bohêmes dans l'organisation future du monde gréco-slave un rôle politique bien tranché. Ils sont les confédérés naturels de la Pologne, et suivront probablement en tout les destinées de leur alliée. Voilà pourquoi la fraction du peuple bohême qui a le moins de rapports avec les Polonais est aussi celle où se manifeste le moins d'énergie nationale. Cette fraction, qui, sous le nom de Slovaques, se trouve rejetée en Hongrie, garde vis-à-vis des Maghyars, adversaires déclarés de sa nationalité, une attitude passive. Isolés de leur mère-patrie, la Bohême, et privés d'ailleurs des franchises municipales qui permettent aux autres peuples slaves de la Hongrie de résister à l'influence maghyare, les Slovaques paraissent sur le point d'abdiquer leur nationalité. Leur langue et leurs mœurs sont l'unique trésor qu'ils s'efforcent de sauver du naufrage. La réforme morale fait seule parmi eux des progrès. Ainsi, reconnaissant que chez eux, comme chez tous les Slaves, le vice principal est l'ivrognerie, ils courent par centaines aux églises, pour y renoncer, par un vœu solennel, à l'usage des liqueurs fortes. Quant à l'agitation politique, il n'y en a pas trace parmi les Slovaques. C'est au peuple maghyar qu'il est réservé de donner en Hongrie le spectacle imposant d'une agitation vraiment nationale.

La conclusion à tirer du mouvement politique et socia gréco-slaves tel qu'il s'accomplit depuis quelques années, c'e se forme, à côté de l'Europe occidentale, une Europe orienta la fois antique et nouvelle, conciliant avec le culte de ses institution primitives tous les besoins, tous les progrès de la civilisation moderne. A la vérité, cette Europe gréco-slave s'est jusqu'ici montrée à l'Occident plutôt comme un fantôme formidable que comme une force amie et libérale. On s'est obstiné jusqu'à présent à confondre avec les sujets du tsar ces Gréco-Slaves dont cinquante millions sont les ennemis nés de la Russie. Il n'est plus permis de conserver aujourd'hui ces vieux préjugés; le moment est venu d'examiner sérieusement les questions qui s'agitent sur les bords du Danube et sur les côtes de la Méditerranée. Qu'on s'obstine à ne voir dans les Gréco-Slaves que les peuples les plus arriérés de l'Europe, il n'en faudra pas moins reconnaître qu'aucune société ne se montre aujourd'hui plus dévouée au progrès, qu'aucune n'est restée plus fidèle à l'amour exalté de la patrie. La centralisation ayant, dans le reste de l'Europe, fait descendre presque à l'état de questions locales les questions de nationalité, nous ne pouvons plus comprendre cette passion de liberté, ce culte pour la langue, le costume, les institutions indigènes, qui caractérise les Slaves opprimés de la Turquie, de la Russie et de l'Autriche. S'il y a plus d'une illusion dans les espérances de ces ames jeunes, de ces races primitives, il y a aussi dans leurs passions, dans leurs efforts, les signes irrécusables d'une puissante vitalité. Qui sait même si, dans cette Europe nouvelle, dont le génie à la fois chevaleresque et démocratique se réveille avec tant de fougue et une si fière audace, la vieille Europe ne trouvera pas un jour de salutaires exemples, une impulsion féconde, peut-être même un contrepoids nécessaire contre les fléaux qu'entraînent à leur suite l'industrialisme et le prolétariat?

CYPRIEN ROBERT.

UNE

DÉPORTÉE A BOTANY-BAY.

The History of Margaret Catchpole, a Suffolk girl, with Illustrations; 2 vol., London, 1845.

Une idylle populaire, prise dans la vie réelle la plus basse et la plus sauvage, commencée au bruit de l'Océan germanique, et qui va s'éteindre au murmure de la mer Pacifique, remplit ces deux petits volumes, écrits avec gaucherie et pesanteur. Les faits en sont authentiques, avérés, attestés par les journaux du temps et les registres de l'autorité judiciaire; car la justice, qui se mêle assez volontiers des romans du peuple, a pris grande part à celui-ci. D'ailleurs la marquise de Cornwallis, aujourd'hui vivante, et le recteur actuel de Waltham, M. Richard Cobbold, ministre honorable de la communion anglicane, se portent caution du héros et de l'héroïne, si tant est que ces mots conviennent. C'étaient une villageoise de Nacton, près de la côte, et un matelot occupé de faire la contrebande. Quelque intérêt moral et même historique relève sans doute ces humbles aventures; elles annoncent et décrivent un état de mœurs extraordinaire et inconnu; toutefois je ne conseille ni aux dames poètes, ni aux statisticiens, ni aux savans, de perdre leur temps à lire une histoire d'amour aussi

vulgaire. Ils sont avertis, et doivent se tenir sur leurs gardes; s'ils ne rencontrent dans ces pages, qui ne valent que par la réalité, ni érudition, ni métaphysique, ni grandes vues, ils ne s'en prendront qu'à eux-mêmes de les avoir abordées et parcourues.

Le petit village de Nacton, dans le comté de Suffolk, est composé d'une seule rue qui dort sur le penchant d'une ravine obscure. Quand vous l'apercevez ainsi couché au creux de sa vallée boisée et solitaire, vous vous demandez si c'est un village vivant ou mort; et la nuit, en traversant cette rue déserte, vous vous étonnez bien plus encore d'entendre un long et perpétuel mugissement qui vous poursuit : c'est la mer, que l'on ne voit pas, mais qui parle.

En effet, la mer n'est pas loin, et reçoit dans son sein près de là le Stour et l'Orwell, rivières qui forment à leur embouchure des alluvions dangereuses, recouvertes d'herbes et de sable. Entre l'Orwell et Nacton se trouve cette vaste étendue de terrain dont une partie est renommée aujourd'hui pour sa fécondité, et qui doit le nom de Wolfkettel (*chaudron du loup*) à la bataille sanglante livrée par le duc saxon Wolfkettel ou Ulfkettel contre les Danois. Il paraît que le sang des humains engraisse prodigieusement la terre, ou que Dieu veut nous payer en bienfaits les douleurs et les violences que notre race s'impose, car presque tous les champs de bataille, et celui-ci entre autres, sont devenus célèbres par l'opulente beauté de leurs moissons. Au milieu de l'aridité de cette triste grève, couverte de galets accumulés et roulés, une portion de *Wolfkettel's tract*, celle qui avoisine l'Orwell, est cultivée avec succès depuis dix siècles par une population de fermiers, la plupart descendans des envahisseurs danois. Une vaste chevelure jaunâtre flotte sur les épaules de ces hommes de taille gigantesque et à la large carrure que l'on aperçoit la main appuyée sur des chevaux du Nord aussi énormes qu'eux, les dirigeant du matin au soir avec une gravité imperturbable et une dignité de héros dans le sillon parallèle au sillon voisin. Les bêtes et les hommes se ressemblent; la crinière d'argent de la jument robuste au garrot musculeux, au vaste poitrail, à la robe bai-clair, flotte au vent de la mer avec la chevelure blonde de celui qui la conduit. Le patois de ces paysans est d'un autre temps et d'un autre monde; lorsque le cheval a fini le sillon, le cri *wourrah!* rappelle le vieil accent de guerre. Quand il en recommence un autre, le paysan crie *wourrhie!* Les fortes gutturales du Nord sortent de ces poitrines colossales et rendent des sons aussi inintelligibles pour l'Anglais de Londres que le langage des îles Caraïbes. Quelquefois, sur le dos de

l'un de ces chevaux, il y a quelque petite fille saxonne, blonde et transparente, avec ses petites jambes toutes nues qui vont se perdre dans les poils de la crinière. Les femmes, au surplus, montent à cru les chevaux de leurs pères, et dans les rencontres fréquentes des contrebandiers et des garde-côtes, on les voit, ou plutôt on les a vues, car ces mœurs commencent à s'éteindre, manier résolument l'épée courte du matelot et le pistolet d'abordage. Les noms comme les habitans de ces parages (North-Folk, *Norfolk;* — South-Folk, *Suffolk;* — East-Saxon, *Essex*) sont encore aujourd'hui sans mélange de race et de sang normand. Cracknell, Catchpole, Wringnell, Springtree, vrais noms roturiers, ont traversé les siècles sans déroger, sans se mêler à la noblesse des Beauclerc (Beauclerck) et des Courcy (Churchill) de Normandie.

La ville d'Ipswich, bâtie presque à l'embouchure de l'Orwell, est le centre du mouvement agricole et commercial de tout ce canton. Le voyageur l'aperçoit du haut de la Colline de l'Évêque (*Bishop's-Hill*), après avoir passé Nacton, et s'il tourne le dos à la mer, il découvre et domine une vaste et gracieuse étendue de pays. Un amphithéâtre inégalement boisé, d'où s'élèvent comme par étages des forêts et des prairies semées de douze bourgades ou villes annoncées par les aiguilles de douze clochers gothiques, borne l'horizon à plusieurs milles de distance. Au loin serpente l'Orwell, qui s'élargit en se rapprochant de la mer, pénètre dans plusieurs vallées, disparaît et reparaît sous la lumière et dans l'ombre, décrit une courbe élégante, et après avoir entouré de son arc de cercle la jolie ville d'Ipswich, située au pied de la colline, forme ces marécages dangereux dont nous avons parlé, et se précipite dans le Stour. Souvent ces rives ont servi d'études favorites aux paysagistes anglais, qui recherchent curieusement le contraste assez rare du mouvement maritime et des beautés agrestes, le mélange d'une culture riante et des sauvages aspects d'une côte désolée.

Vers la fin du dernier siècle, une vieille superstition attachée à l'un des points les plus élevés et les plus stériles de la plage, qui se nomme *Bawdsey Cliff* ou Pic de Bawdsey, subsistait encore et semblait même se raviver. Les garde-côtes (la plupart Irlandais), stationnés de distance en distance derrière les pyramides de pierres sèches et de débris maritimes, pour faire le guet et découvrir les embarcations des contrebandiers, toujours errantes ou cachées dans les échancrures du rivage, n'avaient pas peu contribué à entretenir cette terreur populaire; rien n'est plus superstitieux qu'un Irlandais. Le gouvernement les employait cependant de préférence; ils étaient braves, gais, actifs et vigi-

lans; leur vivacité, leur vigueur, leur amour de la bataille, cette bravoure étourdie qui les distingue, ces ruses de sauvages qu'ils emploient merveilleusement, en faisaient des adversaires redoutables pour les ennemis de la douane. Ils bravaient la pluie et le vent, l'orage et la chaleur, l'épouvantable bise qui siffle sur ces sables, et même, sans la rendre à personne, la haine violente à laquelle leur triste métier les exposait. Ils se faisaient tuer et ils tuaient avec une bonne humeur imperturbable. Les paysans, amis de la contrebande, pardonnaient à ces Irlandais, qui souvent s'asseyaient à leur table et leur contaient des histoires merveilleuses, — par exemple, que du côté de Bawdsey Cliff une légion de fantômes habitaient, que ces fantômes étaient ceux des contrebandiers d'autrefois, que leur apparition était du plus mauvais augure, qu'ils disparaissaient à volonté dans les sables, et que tout officier du gouvernement assez hardi pour les suivre était infailliblement perdu et englouti dans les régions souterraines. Voici la cause de cette croyance, qui, grace à la facilité oratoire des Irlandais et à la crédulité de leurs auditeurs, s'était répandue assez loin.

Une cabane de pauvre apparence, avec un petit verger entouré d'un mur en pierres sans ciment, occupait le sommet de Bawdsey Cliff. Près de la cabane, derrière le mur du verger, se trouvait un puits sans margelle, d'une structure grossière, remarquable seulement par la grosseur du cable et la largeur du seau de bois qui servaient à puiser de l'eau. L'orifice de ce puits était protégé par un amas de tessons et de fragmens de bouteilles qui empêchaient d'en approcher; ce n'était pas sans motif que l'on en avait ainsi défendu les abords; à douze pieds environ du sol, dans la paroi du puits, bâtie des pierres ou galets qui couvrent la côte, s'ouvrait une petite arcade surbaissée; elle servait de porte à une grotte singulière et long-temps ignorée de tout le canton, dont c'est une des curiosités naturelles.

La forme de cette grotte est circulaire, elle présente un entonnoir immense, aussi parfait que si le compas et l'équerre en eussent achevé l'exécution. Des sillons réguliers, s'élargissant et s'espaçant davantage à mesure qu'ils se rapprochent de la voûte, tracent autour de la grotte leurs cercles concentriques, et attestent le séjour d'une masse d'eau, qui, se frayant, à travers les sables, un passage vers la mer, a long-temps tourbillonné dans cette cavité, dont elle a creusé l'argile, pour en ressortir par une autre issue. Les contrebandiers de ces cantons avaient depuis long-temps mis à profit cette ressource naturelle; ils avaient détourné le cours d'eau en lui donnant une issue vers l'Océan; ils avaient voûté la grotte, pratiqué

dans la voûte un trou qui, aboutissant à la cheminée de la chaumière, confondait la fumée de celle-ci avec la fumée du feu allumé dans le souterrain; enfin, pour compléter le succès de tant d'inventions ingénieuses, ils avaient meublé avec quelque recherche ce domicile, où l'on ne pénétrait que par le puits, c'est-à-dire par le seau qu'une main amie, celle du paysan habitant de la chaumière, ou de sa femme, arrêtait juste devant la petite arcade servant de porte à la grotte. Le mûr cachait le puits à ceux qui remontaient le Cliff du côté de la mer, de sorte que tout contrebandier vivement poursuivi tournait le mur, s'élançait dans le seau, qu'il entraînait par son poids, s'arrêtait lui-même devant la porte de la grotte, au moyen d'un grappin qu'il se tenait prêt à jeter et qui lui servait d'ancre, et s'élançait, malgré toutes les recherches, dans une chambre obscure, ronde et voûtée, étroite par le bas, large par le haut, d'ailleurs aérée et saine, où il trouvait des alimens, du feu et un abri. La disparition fantastique des contrebandiers s'était répétée si souvent, que de Nacton à Ipswich l'existence des fantômes était devenue un article de foi.

Il y eut cependant un Irlandais nommé *Pat O'Brien* que cette explication surnaturelle ne satisfit pas. Ce Pat était malin, et il voulut en avoir le cœur net. Il avait remarqué ce mur et ce trou, par où s'opérait régulièrement l'escamotage des contrebandiers poursuivis, et il lui prit une envie extrême de savoir ce que contenait l'intérieur du *Puits des Fantômes*. Il pouvait lui en coûter cher, comme on va le voir.

La cabane était habitée par la famille d'un vieux laboureur dont les contrebandiers s'étaient fait un ami fidèle. La population presque entière de ces grèves était pauvre. Plus d'un ballot de dentelles, plus d'un châle de haut prix, sans compter les barils d'eau-de-vie, de rhum, de genièvre, et les pipes d'écume de mer passaient du pont des bricks chez ces paysans, qui n'avaient point envie de prendre parti contre l'illégale industrie qui leur fournissait à très bon marché des objets précieux. La plupart fermaient les yeux lorsque les capitaines de bricks débarquaient la nuit ce qu'ils appellent encore la cargaison du *clair de lune*. Dans tous les pays, dès que l'homme peut attester son ancien droit à la liberté sauvage, il s'y rejette avec une grande joie, et les gens des frontières, comme les habitans des côtes, sont volontiers contre la loi pour le contrebandier de terre ou de mer. La femme du laboureur était dans ces sentimens; elle avait reçu plus d'un cadeau des capitaines de bricks, et leur était dévouée. Pat, le garde-côte, s'adressait donc on ne peut plus mal quand il témoigna le désir de voir un peu ce qui se passait dans ce fameux puits, à la femme du la-

boureur, une de ces maîtresses-femmes dont j'ai parlé. Elle consentit, sans trop se faire prier, à l'y descendre, « puisqu'il avait la singulière fantaisie de le visiter; » puis elle le laissa se placer à son aise dans le baquet, et, la chaîne se déroulant avec plus de rapidité qu'il ne s'y attendait, il se trouva précipité dans une eau assez profonde, plongé, replongé, baigné à plusieurs reprises et balancé par la main de la villageoise. En vain ses cris plaintifs essayèrent d'attendrir son bourreau féminin. *Jewel! H'angel! d'harling!* criait-il avec son aspiration orientale!... Elle ne cessa de descendre et d'abaisser alternativement la corde que lorsqu'elle n'entendit plus rien. Pat reconnut son étourderie, se cramponna à l'anneau de fer du seau et ne bougea plus; il espérait, en faisant le mort, échapper à sa persécutrice et grimper le long du câble avec cette agilité que les hommes de mer exercent si souvent à leur bord. Il avait affaire à des ennemis acharnés, aussi adroits, mais plus vigilans que lui. L'avantage leur appartenait.

Il lève la tête, n'entend plus de bruit, regarde, appelle, on ne lui répond pas; il saisit la corde, s'aide des mains et des pieds et se trouve bientôt en face de l'ouverture du puits. Au moment où il s'arrête pour respirer un peu, se croyant sauvé, ses deux jambes sont saisies par une pince de fer qui les serre inhumainement; ses mains lâchent prise, il tombe la tête en bas et se trouve attiré vers la porte de la grotte, où un matelas amortit le coup terrible qui lui aurait brisé le crâne contre la paroi du puits. Enfin, jeté dans la cave même, le pauvre Pat entendit de longs éclats de rire retentir à ses oreilles, et vit une douzaine de matelots que la mésaventure du garde-côte trop curieux jetait dans une gaîté extraordinaire et bruyante.

Pat était en effet tombé au milieu d'une réunion complète de ses mortels ennemis, et, si nous avions un roman à écrire, ce serait ici le lieu de peindre l'intérieur de la caverne, les torches flamboyantes, les moustaches des contrebandiers, l'effroi de Pat l'Irlandais, et la persuasion où il devait être que l'enfer venait de s'ouvrir pour lui; mais nous sommes historiens : ne trouvant rien de tout cela dans les *Reports* et les *Judiciary Documents* de l'année 1790, où ces évènemens eurent lieu, nous dirons seulement, et sans empiéter sur le domaine des romanciers, que nos fraudeurs se trouvèrent aussi embarrassés de leur prise que Pat de sa personne. On ouvrit plusieurs avis; celui qui réunit le plus grand nombre de voix fut le plus dur. Il n'allait à rien moins qu'à se défaire du pauvre Pat, seul moyen d'assurer son silence éternel et de ne plus le craindre. Pat maudissait trop tard sa curiosité excessive et aventureuse; il avait découvert le secret de ces

gens qui voyaient leur vie compromise, et qui ne reculaient devant rien. On commença par prier l'Irlandais de boire un verre de gin pour se réconforter et se préparer au grand voyage, puis on lui donna le choix de la porte par laquelle il aimerait le mieux sortir de la vie. Noyé dans le puits ou achevé à coups de sabre? lui demanda-t-on. Il répondit qu'il aimait mieux *ni l'un ni l'autre;* et comme personne ne riait, le capitaine entra, si l'on peut appeler une entrée cette descente par le seau du puits que nous avons déjà décrite. Will Laud, c'était son nom, et il paraîtra souvent dans cette histoire, était un jeune homme de vingt-cinq ans, reconnu pour chef par ces hommes. Il fit bander les yeux du pauvre Irlandais, le fit placer au fond du baquet fatal, enveloppé d'une toile à voile, et la corde du puits se mit à jouer. Pat, qui s'était recommandé à saint Patrick, et qui avait cru descendre au fond du gouffre, subissait un mouvement d'ascension; quand il ouvrit les yeux, il se vit à bord d'un fort joli brick, celui même du capitaine Laud; on le promena quelque temps le long des rivages, et l'on finit par le déposer sur un point désert de la côte orientale, en lui donnant quelque argent pour son voyage, et en lui recommandant le silence pour prix de la vie qu'on lui accordait.

On peut juger, d'après le fait très réel que nous venons de rapporter, des ressources dont disposaient les fraudeurs de la côte de Suffolk, et des vastes bases sur lesquelles ils opéraient. Profitant des circonstances favorables, et surtout de l'intérêt qu'ils inspiraient à la plupart des laboureurs et des paysans, ils avaient leurs espions, leurs forteresses, leurs lieux de plaisance, leur trésor, leur marine, leurs arsenaux, et jusqu'à leurs relais préparés d'avance. Souvent il leur arrivait de saisir et d'employer pour une nuit tous les chevaux d'un propriétaire ou d'un fermier, qui ne s'inquiétait point de la disparition momentanée de ces animaux; il savait que le lendemain matin ils seraient renvoyés à l'écurie en bon état, et accompagnés d'une rémunération généreuse.

Ainsi s'établissait une organisation complète, qui, grace à la connivence des uns et à l'audace des autres, détruisait une bonne partie des revenus de l'état. Les employés du gouvernement avaient à lutter à la fois contre les intempéries des saisons et des tempêtes, la mauvaise volonté des gens du pays, la ruse expérimentée de leurs adversaires et l'asile toujours ouvert que les flots de l'Océan leur offraient. Aussi mettaient-ils dans cette lutte inégale une sorte de point d'honneur acharné qui faisait de cette partie de la côte anglaise un des lieux les plus dramatiques de l'Europe. Ce ne fut que plus tard, lorsque

la guerre permit de détourner au profit du service public l'activité des plus audacieux et des plus habiles parmi ces fraudeurs, et de les enrôler sur les vaisseaux de l'état, que le gouvernement parvint non pas à détruire, mais à renfermer la contrebande dans des bornes plus modestes et à réduire les bénéfices de ce trafic, dont les principaux résultats vinrent d'ailleurs se concentrer dans les mains d'un seul homme.

En 1841 mourut à Londres un personnage bien connu sur toute la côte de Suffolk et d'Essex, auquel la loi n'avait jamais pu adresser de reproche, et qui n'avait pas cessé de la braver. Il était maître de douze bricks et propriétaire de quatorze maisons ou magasins sur divers points. Les contrebandiers le reconnaissaient pour roi, et jamais royauté ne trouva de sujets plus fidèles. Aucune preuve suffisante ne s'élevait contre lui, rien ne prouvait ou même n'indiquait sa complicité, encore moins sa situation et son rang. Armateur et commerçant patenté, il possédait à ce titre trois navires consacrés au commerce légal, et qui servaient de couverture à la portion illégale de son trafic. Les mauvaises chances tombaient sur les gens qu'il mettait à la tête de ses expéditions; chaque brick avait son capitaine auquel des gains considérables étaient assurés en cas de succès, des lieux de repaire et des abris ménagés en cas d'insuccès; ces agens avaient intérêt à cacher soigneusement la main qui pouvait leur être utile en toutes circonstances. Ce capitaine Barwood mourut riche, et sans avoir affronté une seule fois la mer, qu'il ne cessait pas d'exploiter. Il était hardi, fin, rusé, sans principes, sans foi, et connaissait les hommes.

Will Laud, que nous venons de voir si généreux, un de ses principaux instrumens, avait été bercé au bruit de la lame, dans le bateau de son père, toujours debout sur un bac, devant Harwich et le fort Langer. La mer, qui pénètre fort avant dans les terres, entre la côte d'Essex et la côte de Sussex, forme là une échancrure dont l'un des bords est couronné par le fort Langer, et l'autre par la ville de Harwich; le père de Laud, payé par le gouvernement pour le service des dépêches entre Harwich et le fort, dirigeait le bac, aidé par son jeune fils Will Laud, et c'était une rude besogne. Le capitaine Barwood remarqua ce jeune homme vigoureux et adroit, capta sa confiance, et fit de lui, à vingt-deux ans, l'un de ses capitaines, le maître de l'un de ses plus beaux bricks.

Il n'était pas étonnant que Laud, malgré le désir de son père, le batelier de Harwich, eût écouté les avis et cédé aux séductions de cet homme habile. La vie des fraudeurs passait pour une vie héroïque et

glorieuse; pendant que la mer brise ses lames sur les rochers et les sables, les journaux de Londres et de l'intérieur de l'île viennent chaque jour murmurer aux oreilles de ces paysans pauvres et ignorans des bruits de triomphe, de gloire, de combats, de guerre, de pays vaincus, de richesses bien ou mal acquises, et tout invite les habitans de ces plages à tenter la fortune et à courir la mer de leur côté, pour se créer aussi de l'illustration et de l'aisance. Un motif puissant avait surtout déterminé le jeune Laud à choisir la périlleuse carrière qu'il parcourait; il était pauvre et amoureux. Il avait vu et il aimait la jeune Marguerite, fille d'un fermier de Nacton, nommé Catchpole, une charmante fille qu'il voulait épouser, et à laquelle il n'était pas indifférent. Comment lui assurer cette indépendance si désirée? La route de l'industrie honnête était longue, celle de la mer lui était ouverte.

Il partit donc sans avertir Marguerite, s'empara du brick qui lui fut offert par le capitaine, et ne cessa plus d'aller et de venir de Hollande en Angleterre et d'Angleterre en Hollande. L'un des plus audacieux et des plus heureux parmi ces écumeurs de mer, il se fit une réputation dans son genre. « Will Laud, dit le révérend Richard Cobbold, qui l'a connu et qui l'excuse volontiers, était le véritable type de sa race et de son état. Grand, le front haut et droit, l'œil bleu, les cheveux blonds et bouclés, la courbe du nez impérieuse et puissante, les lèvres fortes et le menton massif, sa physionomie était celle qui convient à la résolution devant le péril, à l'amour ardent des entreprises, » à cette vie même que sans doute avaient suivie ses ancêtres, pirates venus dans ces contrées pour labourer une terre plus fertile que la leur. Marguerite Catchpole, dont le révérend a donné le portrait en pied, portrait qui sert de frontispice aux deux volumes, offrait un type absolument contraire, « le teint basané et chaud de la bohémienne, les cheveux d'un noir mat, les yeux brillans, bruns, intelligens, les joues rondes, la taille déliée. »

Tels sont les personnages de ce drame, personnages vulgaires assurément par leur condition et leur fortune, sympathiques dans leurs contrastes, et qu'un autre destin aurait pu mener à ce que les hommes appellent l'héroïsme. Il y avait de la bravoure et de la générosité chez Laud, comme sa conduite envers le pauvre Irlandais l'a prouvé; quant à Marguerite Catchpole, qui tiendra la première place dans ce récit, sa nature était plus distinguée. Donnons leur rang et leur prix aux énergies populaires; plaçons dans leur cadre véritable chacun des fils de Dieu; que l'ame humaine soit honorée partout où

éclate sa force, et que l'individu garde sa valeur en dépit des circonstances et des accidens. Or, cette Marguerite Catchpole, fille de fermier, servante condamnée aux travaux forcés, qui est morte avec un demi-million de fortune, près de la ville de Sidney, et dont le fils est aujourd'hui un des hommes distingués de son pays, n'était point, malgré sa déportation, une heureuse ou vulgaire criminelle, mais une touchante héroïne.

J'aurais voulu que le révérend biographe ne cherchât point à grandir et à embellir ce personnage. Il lui arrive de faire de temps à autre du sentiment, dont on le dispenserait volontiers, et de semer de points d'exclamation la simplicité du récit. Margaret Catchpole ne savait pas lire, et c'est ainsi que je l'aime. A treize ans, apprenant que sa maîtresse, la fermière de Nacton, est malade, elle détache le petit poney dans l'écurie, saute à cru sur son dos, sans selle et sans bride, descend la *Colline de l'Évêque* au grand galop, et finit par arriver sur la grande place d'Ipswich, chez le chirurgien, tout étonné de la visite. Elle répondait, comme on le voit, au signalement que j'ai donné plus haut des femmes du pays, de leur énergie audacieuse et de leur activité passionnée.

Non-seulement nos deux personnages étaient merveilleusement préparés pour ce qu'il y a de plus fatal au bonheur, et même à la vertu, pour le roman dans la vie réelle, mais, par une singulière harmonie, le paysage qui les entourait, et que j'ai déjà indiqué, était digne des acteurs par la singularité pittoresque. Aucun des poètes paysagistes anglais n'en a parlé, ni Thompson, ni Spencer, ni Cowper, ni Shenstone, pas même Crabbe, qui a séjourné sur un autre point de la côte d'Angleterre, côte plus stérile, moins fréquentée, et qui ne vit pas de contrebande; il en a décrit les mœurs sauvages avec une minutieuse énergie. Les localités méridionales, dont parle M. Cobbold, et qu'il décrit assez mal d'ailleurs, seraient plus dignes d'un poète et d'un peintre; quelques paysages ravissans se dérobent dans les replis de ces collines situées à quelques lieues de la mer.

Une ferme nommée Alneshbourne, par exemple, réfugiée et comme recluse dans les ruines d'un vieux couvent de frères augustins, eût fait les délices de Gray ou de Cowper. Le fossé est détruit, l'eau qui le remplissait en baignant les murs du monastère, continue de bruire librement autour de la ferme; la tour est renversée, le clocher abattu, la charpente de la toiture à nu, et les armes féodales de Michel de la Pole, tué par nos Français à la bataille d'Agincourt, apparaissent massivement sculptées au-dessus d'une porte gothique, arche triomphale

qui ne laisse plus passer que des meules de foin et des gerbes de blé. A droite, une pente douce et insensible, couverte du tapis le plus fin et le plus vert que puisse fournir le gazon anglais, descend de la colline qui domine la mer, et aboutit à l'ancien fossé; à gauche, un petit bois de chênes nains remonte doucement la pente opposée, et boise la colline parallèle; d'énormes chênes, contemporains des moines, favorisés par l'humidité de ce terrain creux, s'élèvent comme de gigantesques colonnades, étendent leurs bras noirs et noueux par-dessus les eaux murmurantes, et, se courbant en voûte au-dessus de la ferme qu'ils semblent protéger, vont rejeter l'extrémité de leurs rameaux noirs de l'autre côté de l'édifice en ruine. Dans les interstices de leurs feuillages, et entre les deux collines, vous apercevez une clairière étroite et lointaine, et tout au fond de cette perspective sans bornes une étincelle bleue qui est la mer. C'était dans la ferme d'Alneshbourne que la jeune villageoise était en service.

La résolution de William avait été blâmée vivement par elle; elle s'était même refusée à recevoir les présens de rubans et de dentelles que le contrebandier de temps à autre avait essayé de lui faire parvenir. Le cours des choses ne tarda pas à justifier les prévisions de la jeune fille et ses conseils, car le métier choisi par William n'était pas sans dangers. Un jour, le passeur de Harwich, son père, que le gouvernement venait de priver de sa petite place pour le punir des déportemens de son fils, le rapporta sur ses épaules, le crâne horriblement fracturé dans une rencontre. Édouard Barry, chef des garde-côtes sur la plage de Bawdsey, s'était battu corps à corps avec le jeune contrebandier. Marguerite le veilla pendant un mois entier, guérit sa blessure, et lui fit promettre qu'il ne jouerait plus désormais un jeu si terrible et si dangereux; mais William avait donné une promesse difficile ou impossible à tenir. Une fois que l'on a goûté de la vie bohème sur la terre ou sur les eaux, on est attiré sans cesse vers la volupté âpre de cette indépendance sauvage. Aussi William, après avoir quitté la cabane de Nacton et les soins de Marguerite, n'eut-il rien de plus pressé que de remonter sur son brick, de prendre le nom inconnu de capitaine Hudson, et de continuer le cours de ses exploits. Il trouvait à cette ruse l'avantage de passer pour mort et de tromper la recherche d'Édouard Barry, le garde-côte, celui-là même qui lui avait porté cette terrible blessure.

Les Barry, et cela peut charmer les esprits systématiques qui tiennent à la théorie des races, ne ressemblaient en rien à William Laud; on sait que le nom de Barry n'est autre que celui des Barré normands,

métamorphosé par leur séjour en Angleterre, et provenant des moines *barrés*, c'est-à-dire de certains ordres qui portaient des manteaux bariolés de blanc et de noir. Les Barry étaient braves, mais parfaitement soumis à la loi du pays, ennemis jurés des fraudeurs et de la contrebande, sévères dans leurs transactions et méthodiques dans leurs habitudes. Édouard Barry, lieutenant des garde-côtes, avait eu avec le jeune homme cette altercation violente dont nous avons vu le sanglant résultat. Son frère, John Barry, plus doux de caractère et plus paisible de mœurs, était employé chez le fermier d'Alneshbourne, à côté de Marguerite, dont il s'éprit. Le caractère de Ralph, si merveilleusement imaginé et dessiné par Mme Sand dans son roman d'*Indiana*, rappelle celui de Jean Barry, dont nous verrons plus tard s'accomplir la destinée singulière. Il savait quel sentiment remplissait le cœur de la jeune fille et se gardait bien de lui demander un amour qu'il ne pouvait obtenir; mais il restait près d'elle comme le héros dont nous avons parlé, silencieux, fertile en attentions délicates, triste et résigné. Le bruit de la mort de Laud s'étant répandu, il eut un moment d'espoir, et l'exprima naïvement. Marguerite, qui avait foi dans son fiancé, le croyant au service légal d'un capitaine de vaisseau hollandais, répondit à Barry qu'elle était engagée, que William vivait encore, et notre Ralph, dont la figure douce, les traits délicats et le teint rose n'avaient pu vaincre chez Marguerite l'idée fixe d'une résolution antérieure, reprit sans se plaindre la position douloureuse que le sort lui assignait.

Cependant le capitaine Hudson, dont Marguerite ne soupçonnait pas l'identité avec William, faisait grand bruit sur la côte. C'était le plus hardi et le plus heureux parmi les lieutenans du *roi de la mer*, le capitaine Barwood. Lorsqu'un attelage de huit chevaux vigoureux emportait vers l'intérieur des terres, sous le coup de fusil des douaniers, auxquels l'équipage des fraudeurs répondait, ces cargaisons « du clair de lune » qui se transformaient en *bank-notes* et en guinées, c'était à William qu'elles appartenaient. Toutes sortes de ruses étaient employées pour mettre sur une autre piste et pour décevoir le garde-côte Edward Barry, et l'on y réussissait souvent, grace aux efforts combinés de William et de son contre-maître Luff, un homme de fer que le chef, selon son habitude politique d'avoir un homme à lui, dévoué et sans scrupule, qui surveillait et dirigeait, sans en avoir l'air, les actions du capitaine nominal, avait placé auprès du jeune William. Luff ne craignait rien, ne respectait rien, et ne s'arrêtait devant aucune difficulté. C'était moins un homme qu'une

bête de proie nourrie et élevée sur la mer. William lui avait dit souvent que tout son désir, quelque bonne capture une fois accomplie, était d'épouser Marguerite, et le nom de la jeune fille, qui se représentait à travers les expéditions, les périls et les plaisirs de ces deux hommes, fatiguait l'oreille de Luff. « Parbleu! dit-il à son capitaine, vous voilà bien embarrassé. Puisque vous voulez cette fille, mettons-la à bord du brick, et tout sera dit. — Luff, je veux qu'elle soit ma femme. — Votre femme, soit. Il y a des églises en Hollande et partout. »

Les deux hommes s'entendirent pour qu'un rendez-vous fût donné à Marguerite sur les bords de l'Orwell, près de l'embouchure, à côté des derniers chênes de ce grand parc de Wolwerhampton, dont les racines noueuses apparaissent sous le gazon velouté qui leur sert de lit et vont se baigner après de longues sinuosités dans le flux et le reflux de la mer. Le brick à quelque distance, une chaloupe qui devait remonter avec le flux et emporter Marguerite avec le reflux, tout fut préparé par les deux contrebandiers; et Luff se présentant au prieuré d'Alneshbourne comme un matelot hollandais, parlant patois afin de mieux tromper la servante, la prévint que son fiancé, qui n'avait que deux heures à passer à terre, l'attendait au lieu indiqué. Il était cinq heures du soir. Il y avait huit mois que Marguerite n'avait entendu parler de William; on peut imaginer sa joie.

John Luff tombait au milieu de l'une de ces vieilles coutumes saxonnes qui se maintiennent obstinément dans cette partie de l'Angleterre. Tels sont l'*yule-log*, ou bûche de Noël, sur laquelle les antiquaires disputent encore, et l'*harvest-home*, dernier jour de la moisson, dont le nom même remonte à plus de mille ans. L'*harvest-home*, dont on s'occupait au moment que je signale, est accompagné, dans ces parages, du *hallow-largess*, qui appartient exclusivement aux provinces du midi de l'Angleterre, et offre un mélange singulier de deux souvenirs du moyen-âge; le cri chevaleresque *largesse!* s'y joint à la clameur joyeuse du *hallow* des Saxons. John Barry assistait au repas, et, au milieu de la gaieté rustique que les brocs d'ale entretenaient, son amour secret pour Marguerite était l'objet de plaisanteries qui blessèrent cette ame délicate. Il se hâta donc de fuir pour aller se coucher chez son père, pendant que Marguerite, le cœur palpitant et tout embarrassée de trouver un prétexte ou une occasion de sortie, plaçait sur sa tête à la hâte le petit chapeau de paille, et sur ses épaules le petit châle rouge, sans lesquels la plus humble fille d'Angleterre ne se croirait pas *respectable*.

C'était le 29 septembre 1792, car M. Cobbold, dont la famille a eu de grands rapports avec les Catchpole, a soin de marquer les dates avec la minutie d'un historiographe; la lune commençait à paraître à travers les chênes du prieuré, et les paysans continuaient leur *harvest-home* à grands renforts de chansons et de rasades, lorsque deux hommes, dirigeant une petite barque à voile latine, remontaient l'Orwell avec la marée montante en s'encourageant mutuellement. Ils côtoyaient le rivage et semblaient se cacher, pendant qu'une embarcation étrange, plate, oblongue, et plus semblable à une boîte ou à un cercueil qu'à un bateau, les suivait à la piste. Elle était surmontée d'une draperie flottante et de couleurs variées, et conduite par un être bizarre que certes aucun romancier n'eût fait éclore de son cerveau, et dont presque tous les ports de mer possèdent l'analogue en Angleterre. C'était un vieillard à peu près idiot, qui vivait sur l'Orwell dans une vieille barque trouée et rapiécée, ornée d'une voile de toutes couleurs. Son grand bonnet pointu, fait d'un manchon usé de vieille femme, sa longue perche, au moyen de laquelle il dirigeait sa pauvre embarcation chancelante, et les fragmens de calicot rouge, de velours vert et de soie fanée qui formaient sa voile d'arlequin, le signalaient moins encore à la risée des petits enfans et à l'étonnement du peuple que les amulettes innombrables dont sa personne était surchargée. On le nommait Robinson, et peu s'en fallait qu'on ne le prît pour un sorcier de la mer. Il passait sa vie à recueillir des crabes et de petits poissons qu'il vendait; ce n'était pas sans une sorte de terreur superstitieuse que la population des côtes regardait ce pauvre vieillard. Il semblait épier la direction du bateau et les actions des deux hommes qui le montaient, auxquels il adressait de temps à autre des paroles incohérentes.

Dans ce même moment, le mélancolique et doux Jean Barry, le Céladon du village, passait tristement la planche jetée sur le vieux fossé du prieuré, et Marguerite, dont le cœur battait fort, descendait vers la mer, sur laquelle une ligne rouge signalait à l'horizon le départ du soleil. Son entrevue avec William fut longue et passionnée, très longue surtout au sentiment de Jean Luff, couché dans la barque et immobile, selon les ordres du capitaine, en attendant le coup de sifflet qui devait préluder à l'enlèvement. L'échancrure circulaire que forme la mer sur ce rivage, bordée d'un sable fin régulièrement accumulé par le reflux, et couronnée d'un épais diadème de chênes noirs et touffus, donnait un intérêt nouveau et une couleur toute romanesque à la situation de ces trois embarcations diverses : le brick, qui en oc-

cupait la pointe occidentale, le canot plat de l'idiot, amarré au centre, et dans lequel Robinson se tenait debout comme pour observer, et enfin la chaloupe qui renfermait John Luff. Une petite maison de briques rouges, celle de Barry le père, garde-forestier, apparaissait à demi ensevelie sous les arbres, au-dessus desquels la lune dans son plein brillait de tout son éclat.

Marguerite aimait William de toute son ame, et on le verra bien plus tard; mais il n'y avait pas de volonté plus obstinée que la sienne dans les résolutions qu'elle jugeait bonnes. La résistance de la jeune fille, que William engageait à le suivre, était donc énergique et invincible; elle alléguait qu'il serait facile à William, devenu, comme il le prétendait, un honnête matelot, de se faire sur la terre ferme une situation au moins équivalente à celle qu'il occupait à son bord; elle ne lui cachait pas son amour, mais elle ne voulait point céder. William crut la déterminer en lui avouant qu'il n'avait pas changé de vie, qu'il était le fameux capitaine Hudson, et qu'il fallait ou le suivre ou renoncer à lui. Cet aveu, au lieu de triompher des résistances de Marguerite, les rendit plus vives. Alors elle parla d'un jeune homme qui l'aimait, et dont les propositions pourraient être écoutées par elle, si William ne voulait pas renoncer à la contrebande. La pauvre enfant essayait, par ce moyen violent, d'attirer à elle son fiancé, et de briser ses habitudes dangereuses; elle ne faisait qu'allumer chez lui une irritation ardente, qui augmenta lorsque le nom de Jean Barry fut prononcé. Laud avait gardé la plus profonde rancune contre son frère le garde-côte, Édouard Barry, après ce combat singulier qui l'avait laissé étendu baigné dans son sang.

On s'était donc promené sur la rive pendant une heure de cette conversation pénible et passionnée, et la lune montait dans le ciel, lorsque William, décidé par les derniers mots de l'imprudente Marguerite, porta la main à ses lèvres, et le long sifflet de manœuvre, retentissant le long de la côte, fit sortir de leur cachette deux hommes, le musculeux John Luff, qui s'avança à grands pas vers son capitaine, et le vieux maniaque de l'Orwell, qui resta debout dans son bateau; puis, la perche à la main, longeant les derniers chênes du parc dont l'ombre le cachait, ce dernier marcha lentement, l'œil fixé sur l'endroit où Marguerite, les deux mains dans celles de son fiancé, repoussait une dernière fois ses prières.

Certes Walter Scott, Crabbe ou Godwin n'eussent pas dédaigné cette figure originale que nous n'inventons pas; on peut lire sa biographie complète dans une feuille périodique du comté de Suffolk,

à la date du 8 novembre 1811 (1), et tous les faits de cette narration, il faut bien le répéter, n'ont d'intérêt que par l'authenticité même de leur bizarrerie.

Ce maniaque de l'Orwell était comme poussé d'une secrète divination des évènemens funestes; les passions l'attiraient, ainsi que les catastrophes; il les pressentait, il accourait, il était là, sans malveillance, sans rapacité, sans méchanceté, uniquement pour assister à l'incendie, au naufrage, aux scènes de violence; il disait, en secouant ses amulettes, qu'il voyait le démon sur la figure du meurtrier, ou dans la flamme qui dévorait les poutres. Robinson Crusoë arrivait à temps, car John Luff ayant saisi à bras le corps, sur un signe de William, la pauvre Marguerite, cette dernière se débattait avec une énergie furieuse entre les mains de ces deux hommes, et poussa un de ces cris aigus de l'extrême détresse qu'on entend à plusieurs milles de distance. Cependant Luff l'emportait vers la chaloupe, et William essayait de la calmer, pendant qu'un homme, attiré par cette longue clameur, débouchait du plus épais du bois, et franchissait en courant tout l'espace qui séparait le parc du rivage. C'était Jean Barry, que ses camarades avaient banni de la table de l'*harvest-home* par leurs plaisanteries rustiques, et qui s'était dirigé, comme nous l'avons vu, du côté du parc de Wolverhampton, dont son père était garde-forestier. Ce cri de désespoir vient jusqu'à lui; il s'élance, s'arme d'un des pieux fichés dans le sable pour marquer la ligne de la marée, et se précipite vers le point où se trouvaient Marguerite et ses ravisseurs. Alors commença un combat inégal et plein de fureur entre Jean Barry, le contre-maître Luff et William Laud, armé de deux pistolets.

William avait reconnu dès le premier moment le frère du garde-côte, celui celui prétendait à la main de sa fiancée; Luff savait bien qu'il y allait pour lui de la vie et du gibet; des motifs plus généreux, mais non moins violens, précipitaient les coups de Barry, qui avait affaire à deux hommes déterminés. Ainsi les passions les plus terribles animaient ce combat, et Luff, renversé d'un coup de pieu que Barry lui asséna sur la tête, tomba sans mouvement, pendant que le corps presque inanimé de Marguerite tombait avec lui, et, glissant sur le sable, allait se baigner dans les dernières vagues de la grève.

(1) The ancient fisherman whose character is here portrayed is not a mere creature of the imagination, but an eccentric being, once resident in the parish of Saint-Clement, Ipswich, by name Thomas Colson, but better known by the appellation of Robinson Crusoe..., etc. *Suffolk Garland*, 8 9ber 1811. Harwich.

Cet incident accrut la fureur de William, qui, voyant Luff hors de combat, visa son adversaire au bras gauche, et le renversa complètement désarmé. Cependant le vieux Robinson accourait, sa perche à la main, et la jeune fille, revenue de sa première frayeur, se relevait pour fuir du côté de la forêt, où les deux ravisseurs, inquiets de leur propre sort, ne pensèrent plus à la suivre. Ils ne tardèrent pas à faire force de rames vers le brick, mécontens de leur soirée, et comprenant bien qu'il n'y avait pour eux de sûreté que dans un prompt départ.

Barry, transporté dans la petite maison de son père et ensuite dans la ferme d'Alneshbourne, devint l'objet des soins assidus de Marguerite; ainsi la pauvre fille, après avoir été la garde-malade de son amant, devenait celle du rival de Laud. La blessure était grave et dangereuse; il semblait à Marguerite que son devoir fût de sauver celui dont la fureur de Laud avait mis la vie en danger : elle ressentait tout ce combat de la passion et de la raison si souvent exploité par l'art dramatique; mais elle ne dit à personne l'angoisse qu'elle ressentait, et fut seulement, comme il arrive aux êtres passionnés, plus silencieuse, plus concentrée et plus distraite que jamais. On commençait à rire d'elle parmi ses égaux, et ceux dont elle avait repoussé les offres de mariage se vengeaient. Barry revint peu à peu à la vie sous les yeux de Marguerite, et seul il eut la générosité de la défendre; il avait failli perdre la vie pour elle, et c'est une grande raison d'aimer davantage que de s'être sacrifié. Cependant il se tramait sur la plage une conspiration des Barry et de leurs amis contre William, et des fraudeurs contre les Barry. L'identité du capitaine Hudson et de Laud se trouvait ébruitée, et celui qui l'attestait de la manière la plus positive était Robinson, que sa curiosité idiote avait attiré sur la scène du drame que nous venons de raconter. Force fut encore à William de renoncer au nom de Hudson pour y substituer celui de Cook; un voyage au Canada, entrepris pour s'emparer d'une portion du commerce des fourrures, devait effacer le souvenir de ces tragiques violences et dépister ses ennemis. Laud devint donc un véritable corsaire, la destinée inévitable de ces sortes de vies étant de se précipiter, sans pouvoir s'arrêter, sur la pente même de leurs propres fautes.

Marguerite ressentit bientôt les effets de sa liaison avec Laud. Les protecteurs qu'elle avait rencontrés dans sa jeunesse se retirèrent; la misère, la faim, le froid et le désespoir pénétrèrent dans la chaumière de Nacton. On n'entendit plus parler de Laud, dont les expéditions lointaines bronzèrent l'audace déjà si énergique et si violente. Un jour, la jeune fille vit entrer dans sa cabane Jean Barry, prêt à s'em-

barquer, et qui, regardant William comme à jamais perdu pour elle, renouvela sa proposition de mariage. Elle refusa, disant qu'elle avait promis sa main à un autre. La tête de Laud était mise à prix; une proclamation offrait cent guinées de récompense à qui le livrerait mort ou vif. Le hardi corsaire reparut cependant, et, dans une entrevue qu'il trouva moyen de se ménager avec Marguerite, voyant que la détermination de la jeune fille était inébranlable et qu'elle n'épouserait jamais le contrebandier, il promit de s'engager dans la marine royale, exécuta sa promesse, obtint sa grace et se distingua.

Tout allait bien alors; l'espérance renaissait avec l'honneur, et une famille d'Ipswich, celle même à laquelle appartient le révérend Richard Cobbold, prenant en pitié la détresse des Catchpole, accueillit la jeune fille, qui mérita l'estime et l'affection de mistriss Cobbold. Un jour que le second fils de cette dame, muni de son fusil de chasse, de poudre et de plomb, était monté sur un bateau appartenant à son père, pour faire la guerre aux sarcelles et aux canards sauvages, dont ces parages abondent, le ciel se couvrit, l'orage s'annonça, et sept heures du soir avaient sonné, la pluie tombait à torrens, sans qu'on le vît revenir. Ce fut une grande désolation dans la famille. Sur un espace de plus d'un quart de mille, le confluent du Stour et de l'Orwell est bordé de ces alluvions de boue et de sable que recouvrent des plantes marines. Rien n'est plus dangereux que ces rivages, où viennent s'enfoncer et se perdre dans les gros temps les petites embarcations. — A la nuit qui tombait se joignait l'obscurité de la tempête. On s'arma de torches, on courut sur le rivage, on héla à grands cris le jeune homme, dont aucune trace ne s'offrait. Le vieux maniaque pêcheur, qui n'avait pas manqué cette occasion de se trouver à son poste, rapporta qu'il avait vu le jeune homme (aujourd'hui le révérend Richard Cobbold, le narrateur même de cette histoire) côtoyer le rivage dans un bateau pendant une partie de la journée; puis il secoua la tête en homme convaincu non-seulement du danger, mais de la perte certaine du bateau et de celui qui le montait. Plusieurs matelots stationnés dans le port prirent part aux recherches malgré le péril, car la mer était terrible et remontait en mugissant jusqu'à l'Orwell, qu'elle refoulait dans son lit. Laud, qui venait d'arriver après une campagne heureuse, était l'un de ces matelots; ces plages, si souvent visitées et reconnues par lui lorsqu'il était le capitaine Hudson, ne recélaient pas un seul bas-fond, une seule crique, dont les abords ne lui fussent familiers. Il monte sur un canot, armé d'une longue perche, le seul instrument qui pût lui servir à se diri-

ger, et pénètre lentement dans cette boue profonde que l'orage et la marée achevaient de détremper. La quille d'un bateau enfoncé dans cette vase lui indique l'endroit où le jeune homme avait disparu, et d'où il parvient à le tirer, privé de connaissance, défiguré, mais vivant encore. On imagine aisément la joie de la mère, celle de Marguerite, et les liens de tendre reconnaissance qui attachèrent désormais la famille au sort de Laud et de sa fiancée. Laud n'avait que quelques jours de congé; il lui fallut repartir, mais il promit à Marguerite de l'épouser à son retour, lorsque sa paie de matelot et l'argent de ses prises (*prize-money*) lui permettraient de s'établir avec elle à Ipswich ou à Nacton.

Pendant les huit mois qui suivirent cet évènement, plusieurs matelots, chargés par William d'apporter à Marguerite des nouvelles de son fiancé, frappèrent à la porte des Cobbold, et furent accueillis avec une bienveillance qu'il est facile de comprendre. Cette hospitalité n'était pas sans inconvénient : le bruit se répandit parmi les marins de la côte qu'on se procurait aisément un bon repas et un broc d'ale, pourvu qu'une veste de matelot et le nom de William Laud servissent de recommandation à celui qui se présentait. Mistriss Cobbold fut obligée d'opposer une digue à cette invasion maritime, et de supprimer dorénavant des visites importunes et dangereuses. La jeune fille en ressentit un profond chagrin.

Marguerite était après tout une admirable sauvage, chez laquelle un instinct de générosité et de grandeur se développait par saillies; il lui manquait cette réflexion des actes honnêtes que donne la culture civilisée, qui les perpétue par le raisonnement, et qui en fait la règle générale de la vie. L'absence prolongée de William lui fit perdre sa bonne humeur, on la vit inquiète, ennuyée, distraite. Le lendemain même de cette injonction qui la désolait, sur les neuf heures du soir, on ouvrit la porte de la blanchisserie, et une petite fille cria : « Marguerite, encore un matelot qui vous demande! » Marguerite, d'un ton vif et mécontent, se hâta de répondre : « Dites à cet homme que l'on ne veut point de matelots ici, et qu'il s'en aille! » Alors un paquet assez gros, enveloppé d'une toile à voile, vint tomber aux pieds de Marguerite. La main hâlée qui l'avait lancé par la porte entr'ouverte la referma avec violence, et l'homme disparut. Cet homme était Laud lui-même; Laud revenait apporter à Marguerite le *prize-money*, tout ce qu'il avait gagné sur mer.

Elle regarda la suscription du paquet : elle ne savait pas lire; mais un pressentiment secret lui apprit que quelque évènement fatal s'an-

nonçait, et elle sortit précipitamment, cherchant du regard l'homme qui s'était enfui. La nuit était obscure. Au détour d'une rue, elle reconnaît le costume d'un matelot debout et qui paraît attendre. Elle s'approche, il saisit la main de Marguerite sans prononcer un mot; ce n'était point Laud, mais son ancien contre-maître John Luff, qui, mécontent de la nouvelle vie embrassée par son capitaine, et voulant le retrouver à tout prix, exigeait de la jeune fille qu'elle lui révélât ce qu'elle ignorait, la retraite de William. Une scène de violence eut lieu alors, Luff essayant d'étouffer les cris de la jeune fille, et celle-ci se débattant sous les étreintes du contre-maître, jusqu'à ce que les habitans des maisons voisines accourussent à son secours. Le coupable avait disparu.

Cependant le mauvais accueil de Marguerite avait ébranlé d'un seul coup et transformé les résolutions de William, qui se crut oublié. Il reprit son ancien métier, pendant que le désespoir le plus sombre et le plus vif remords s'emparaient de Marguerite. Le bruit de toutes ces aventures s'était répandu dans le comté, renommé, comme nous l'avons dit, pour l'élève des chevaux, et où le vol de ces animaux s'était organisé à côté du braconnage et de la contrebande. Un des hommes du nouvel équipage de William, nommé Jean Cook, avait jeté un œil de convoitise sur un des plus beaux chevaux de M. Cobbold, et imagina un singulier moyen de s'en emparer. Il parvint jusqu'à Marguerite et lui lut une prétendue lettre de William, dans laquelle ce dernier lui donnait rendez-vous à Londres à une heure fixe et dans un délai très bref. « William était, disait-il, sur le point de repartir. La voiture publique eût été trop lente, et Marguerite, bonne écuyère, comme nous l'avons vu, devait se servir de la jument bai-brun de M. Cobbold, revêtir les habits d'écurie du groom, et partir à l'instant même. » Elle n'hésita pas, et partit au grand trot sous ce costume, ne s'arrêtant qu'à l'auberge du Taureau, dans Aldgate, à Londres, où John Cook espérait bien se saisir de sa proie. Mais la police était déjà instruite; Marguerite fut prise, enfermée dans Newgate, puis transférée à Bury, jugée aux assises, et, selon la cruelle loi du temps, condamnée à mort pour vol domestique. Elle se défendit à peine et écouta la sentence avec humilité. L'influence de la famille Cobbold fit commuer la peine en sept années de déportation; mais, comme il fallait attendre le départ du prochain vaisseau, elle passa trois mois dans la prison de Bury, où, aimée et respectée de ceux qui l'approchaient, elle fut chargée du soin de la lingerie.

William désespéré avait affronté le péril et bravé la loi avec plus de

témérité que jamais; enfin, les douaniers le saisirent, et on le conduisit dans la prison de Bury, où se trouvait la condamnée, et où ces deux personnes si long-temps séparées se reconnurent. Les bons services qu'il avait rendus à bord des vaisseaux de l'état militèrent en faveur de William; sa grace lui fut accordée, et, malgré la sévérité du régime de la prison, il trouva moyen d'avertir Marguerite que le lendemain à midi son écrou serait levé, et que le soir à dix heures il l'attendrait derrière l'église, si elle pouvait effectuer son évasion. Les longues résistances soutenues par la jeune fille contre son amour avaient vaincu sa force; elle avait déjà donné une fois sa vie pour William; peu lui coûtait de la hasarder une fois encore. Elle trama donc sa fuite avec une adresse et un sang-froid extraordinaires, et parvint à exécuter son entreprise de la manière la plus étrange et la plus hardie. Des chevaux de frise plantés dans un rouleau de bois horizontal couronnaient la muraille de briques de la prison. L'une des pointes de fer était brisée. Au moyen d'une longue corde et d'un nœud coulant qu'elle fixa à l'une de ces pointes, elle se hissa la nuit jusqu'au sommet de la muraille, et se cramponnant aux pointes de fer, tourna sur elle-même, saisit de nouveau la corde, et glissa jusqu'à terre les mains en sang. Elle alla retrouver Laud, et tous deux se dirigèrent vers le rivage. Les anciens amis de Laud lui avaient promis de sauver Marguerite, et de les conduire en Hollande l'un et l'autre. La chaloupe se fit trop long-temps attendre, et au moment où les contrebandiers accouraient, il s'engagea entre eux et les garde-côtes un combat qui coûta la vie à William. Frappé de deux coups de feu, il tomba sur le corps de Marguerite, qui, restée sans connaissance sur la plage et ramenée dans la prison, fut définitivement condamnée à la déportation pour la vie.

Marguerite avait vu la mort de près; l'homme sur lequel elle avait fondé toutes ses espérances n'existait plus; elle était résignée. Elle partit paisiblement pour Botany-Bay, lieu d'exil et de honte qui devait lui donner la considération et la fortune. L'apaisement de son unique passion la rendait à elle-même. Elle arriva au port Jackson le 20 décembre 1801, et le capitaine de vaisseau qui l'y avait conduite, touché de la modestie et de la douceur de la jeune fille, la recommanda particulièrement au gouverneur. Elle ne travailla que deux journées dans les ateliers du gouvernement, et fut demandée, comme c'est la coutume des colonies pénales, par un M. John Palmer, colon fort riche, dont la femme venait de fonder un asile pour les orphelins du pays. Cette dernière trouva dans Marguerite Catchpole, à qui elle ap-

prit à lire et à écrire, une habile ouvrière et une bonne surintendante pour cet établissement de bienfaisance. Une femme à qui une autre femme inspire de l'intérêt veut toujours la marier. Mistriss Palmer y pensa pour Marguerite, qui n'avait jamais été belle dans la véritable acception de ce mot, mais dont la vivacité, la grace et l'élégance naturelle fleurissaient dans cette vie libre d'orages intérieurs. L'occasion faisait quelquefois reparaître l'héroïne des côtes de Suffolk; dans une inondation violente, comme le sont celles de la Nouvelle-Galles, elle sauva plusieurs enfans qui allaient périr, en dirigeant elle-même le bateau, et ne fit pas le moindre bruit de son dévouement. En dépit de cette réserve ingénue, elle devenait un personnage dans l'Australie.

La pauvre Marguerite n'était pas fière de ses aventures, et son roman ne l'enorgueillissait pas; elle avait supplié sa maîtresse de cacher son nom, qu'elle lui avait avoué, ses antécédens, qu'elle lui avait brièvement contés, et elle gardait son humble rang sans s'informer de ce qui se passait dans la colonie. L'asile même dont elle était l'inspectrice comptait, sans qu'elle le sût, parmi ses fondateurs un des hommes qui s'étaient trouvés mêlés aux incidens de sa vie. C'était ce même Jean Barry, frère d'Édouard et rival de Laud. Une fois guéri de sa blessure, il avait compris que l'amour obstiné de Marguerite ne céderait jamais, et s'était fait nommer inspecteur du cadastre à Botany-Bay, chargé de la répartition des terres entre les colons. Débarqué à Sidney à la fin de 1794, sur la frégate de transport la *Bellone*, cette exactitude dans les relations et cette douceur de caractère qui ne l'abandonnèrent pas assurèrent sa fortune et lui valurent une estime méritée dans ce pays de brigandage et de châtiment, où notre civilisation corrompue de l'Europe se montre plus sauvage que la vie sauvage des forêts.

La paisible carrière de Barry se couronnait déjà d'honneur et de fortune, quand il vint à perdre sa sœur cadette, appelée par lui d'Angleterre, et qui s'était chargée du gouvernement de sa maison. Resté seul et accablé des détails d'une grande administration, ce fut à mistriss Palmer qu'il s'adressa pour trouver une personne de confiance entre les mains de laquelle les soins de son ménage pussent être remis. En recommandant la condamnée Marguerite Catchpole, mistriss Palmer se crut obligée de ne cacher à M. Barry aucun des faits relatifs à la vie antérieure de sa protégée. Là, M. Barry reconnut à la fois ses propres aventures, les douleurs de sa jeunesse, et celles de la femme qu'il avait si inutilement aimée. Sa conduite fut belle et simple. Il alla droit au gouverneur, avec lequel il était dans des termes

d'intimité, demanda la liberté complète de Marguerite, sa radiation définitive des registres des condamnés, et obtint l'un et l'autre. Le *free pardon* de la pauvre fille, acte qui lui rendait tous les droits civils, fut donc la première nouvelle et la première parole que Jean Barry eut à porter à Marguerite dans l'entrevue que lui avait ménagée mistriss Palmer.

A l'époque où, dans la ferme d'Alneshbourne, Marguerite veillait les nuits du blessé, il lui avait juré de ne pas avoir d'autre femme qu'elle, et il avait tenu parole. Maintenant la déportée recevait de Jean Barry plus que la vie, et restait ainsi maîtresse de refuser ou d'accepter l'offre qui lui était faite de partager son sort et de porter le nom de Barry. Elle accepta, et devint *mistriss Barry de Windsor près les Collines vertes d'Hawskesbury*, une des plus riches propriétés de ce nouveau monde, passa quinze années dans cette situation, eut de son mari deux filles et un fils, et reçut les derniers soupirs de Jean Barry, qui mourut, le 9 septembre 1827, entre ses bras. Elle-même expira le 10 septembre 1841, à soixante-huit ans, léguant au révérend Richard Cobbold, dont Laud avait sauvé la vie, le soin de recueillir quelques faits sur son aventureuse jeunesse.

Le révérend s'en est acquitté assez mal, il faut le dire; il a inventé des dialogues, poussé des soupirs et prodigué de très inutiles détails, laissant de côté la portion réelle et poétique de cette pastorale singulière; la plupart des hommes laissent passer sans les voir les élémens de poésie qui abondent dans la vie réelle. Le révérend n'a compris ni la sensibilité silencieuse et profonde de la jeune fille, ni l'ardente témérité du jeune homme, ni cette sympathie invincible qui les enchaînait par un de ces liens redoutables dont il faut bien avouer la puissance. Les évènemens qui suivirent ne furent que la conséquence nécessaire de mœurs et de caractères sur lesquels nous avons dû arrêter l'attention du lecteur, pour constater non pas la vérité, mais la possibilité et la vraisemblance des faits. Il est étrange sans doute qu'un membre de l'église anglicane ait pris tout exprès la plume pour les raconter; ceux-là s'en étonneront moins qui savent combien le protestantisme est essentiellement une foi individuelle, une croyance du foyer domestique, et combien il lui est facile d'abuser de sa mission.

Nous avons fait grace à ceux qui nous ont lu de bien des passages dignes des plus vulgaires et des plus microscopiques parmi les peintres flamands; il y a des pages où le révérend parle des cuillers avec un respect poétique, des fourchettes avec une vénération mystique, et descend avec un imperturbable sérieux jusqu'au panégyrique des

skewers, tea-pots, iron-spoons, washed and wiped, saucepans, gridirons (jusqu'au gril) *placed in their proper places* (1).

En 1842, il y a trois ans, deux hommes, l'un vêtu de noir et jeune, l'autre portant les insignes d'une misère qui veut se dérober aux regards, entrèrent dans le musée d'Ipswich. L'un, le plus jeune, se rendait à Kentwell-Hall, beau domaine du comté qu'il voulait acheter : c'était le fils aîné de Marguerite; l'autre, dont la figure était pâle, la chevelure rare et blanche, l'œil vif encore et triste, le front ridé, le teint jaune, avait couru des chances de vie aussi diverses et aussi bizarres que Marguerite elle-même, dont il était le frère. A l'époque où les rapports de sa sœur avec Laud faisaient le plus de bruit dans le comté, ce jeune homme avait disparu, mécontent sans doute de la notoriété que sa famille avait à subir. Il s'était engagé, était parti pour l'Hindoustan, où il avait servi dans les troupes anglaises, et où le marquis de Cornwallis l'avait distingué. Une rare souplesse d'organes et une extrême facilité à apprendre les langues et à se conformer aux mœurs des populations l'avaient fait employer comme espion, et il avait réussi dans plusieurs entreprises difficiles. Une de ces aventures communes aux Européens qui visitent ces contrées l'avait rapproché d'une fille de nabab qu'on lui avait donnée en mariage, et qui bientôt, animée contre lui de je ne sais quelle jalousie féminiue, le força de fuir le pays. Sous le nom de Collins Jaun, il traversa la péninsule à pied, et reparut à Calcutta, que son protecteur, lord Cornwallis, avait quitté peu de jours auparavant; puis il revint en Angleterre, où, rencontrant le fils de Margaret Catchpole, sa sœur, il obtint une petite place du gouvernement. Le frère et le fils de Marguerite, après avoir parcouru le musée, s'arrêtèrent devant une des curiosités qui le décorent et la contemplèrent long-temps en silence; c'est un magnifique faisan doré, dont la queue chatoyante se développe et s'arrondit au-dessus de sa tête en forme de lyre. Au-dessous on lit ces mots :

MANURA SUPERBA,
LYRA, FAISAN DE BOTANY-BAY,

« donné par Marguerite Catchpole, convaincue, en 1797, à Bury, du vol d'un cheval, condamnée à mort, et, par commutation de la sentence, à sept années de déportation. Une tentative d'évasion la fit condamner de nouveau à la déportation pour la vie. »

(1) Tom. II, p. 32.

Le fils et le frère de Marguerite essayèrent inutilement de racheter ce singulier monument de la condamnation et de l'exil de leur mère et de leur sœur. Les directeurs du musée s'obstinèrent à garder le faisan doré que le musée d'Ipswich conserve encore, et grace aux deux volumes avec planches (que M. Richard Cobbold a pris la peine de dessiner et de graver lui-même), les erreurs de Marguerite et ses souffrances se dirigent aujourd'hui vers cet horizon obscur et inconnu qu'on appelle la postérité.

Telle est la trace vive et singulière laissée en deux pays éloignés par cette personne remarquable, dont la condition était humble. De l'aveu de ceux qui l'ont connue, elle n'eut d'autres torts que ceux de sa passion, rendue plus énergique par cette puissance de caractère qui la distinguait. Il est certain que l'amour, chez nos plus délicates héroïnes, est égalé ou dépassé par les sacrifices de Margaret. Elle ne fait pas une faute, elle ne se départ pas de la droite ligne, si ce n'est pour celui qu'elle aime. C'est la fille la plus pure, c'est l'esprit le plus juste, c'est le cœur le plus honnête; seulement, dès qu'il paraît, tout est dérangé, tout est renversé. Il lui a jeté un sort, disent les paysans. Une attraction positive s'opère, celle du fer vers l'aimant, de la fleur vers la lumière, et Marguerite est emportée loin d'elle-même.

Il est curieux d'étudier ainsi sur nature et dans une condition de vie toute naïve, chez Jean Barry et chez Marguerite, cette portion de l'amour étrangère à l'esprit, au raisonnement, à la naissance, force profondément cachée dans les secrets mêmes de Dieu et de la création, — analysée dans sa nudité corrompue par l'auteur de *Manon Lescaut*, que Racine a révélée et voilée par tant de délicatesses et de traits enflammés dans *Bérénice* et *Phèdre*, dont les énervés ont fait une vertu, les dévots un vice; — ce pouvoir enfin adoré comme une force démoniaque et invincible, par les anciens, qui ne se trompaient pas.

F. DE LAGENEVAIS.

THÉATRE DE HROSVITA

TRADUIT PAR M. CHARLES MAGNIN.[1]

Une religieuse saxonne du xe siècle avait lu Térence, avec quelles délices et quel enchantement! Dieu seul peut le savoir. Imaginez les délicatesses de l'*Andrienne*, les tendresses de l'*Hecyre*, le souffle amoureux de Ménandre, et les murmures voluptueux des jeunes Athéniens sous les portiques de leurs *étaïres*, étudiés dévotement par la nonne allemande, qui pouvait avoir vingt-cinq ans, et vivait sous le règne des Othons. Pour moi, je me plais à me représenter cette lecture, commencée, interrompue, reprise et continuée quelque soir d'été, sous l'ombre transparente et chaude des grands chênes, au bord du fleuve Ganda; elle a dû coûter bien des soupirs, bien des larmes et de douloureux triomphes à la nonne de vingt-cinq ans. « Que ce Térence est profane! a-t-elle dû se dire; qu'il est charmant et dangereux! Si l'on appliquait à la légende, c'est-à-dire à des histoires utiles et sacrées, son art poétique, son aimable dialogue, cette succession variée de personnages empruntés à toutes les conditions et parlant le langage de leurs caractères et de leurs mœurs, ne pourrait-on pas édifier vivement les ames, et ne serait-ce pas un heureux accommodement entre la volupté et la vertu, la piété et le plaisir? Parler

(1) 1 vol. in-8, chez B. Duprat, rue du Cloître Saint-Benoît, 7.

d'amour, en parler ardemment et sans crainte, pour le plus grand honneur de Dieu et la glorification de la chasteté! »

Hrosvita se mit au travail de grand cœur et d'une pensée si pure, que son œuvre demeura chaste et limpide, malgré les plus vives hardiesses. De la prosodie de Térence, variable et peu certaine, elle ne savait pas un mot; elle ne voulait pas gâter, en l'amplifiant, la légende, qu'elle respectait trop pour l'altérer. Elle se contenta de diviser chaque récit en scènes dramatiques, et de prêter à ses personnages un langage latin germanisé, un dialogue vif et net, partagé en assonances irrégulières, à la mode germanique du x[e] siècle, mode sentencieuse qui avait envahi les sermons latins comme les poèmes tudesques. Bientôt sept légendes, toutes en l'honneur de la vertu féminine triomphant « avec sa fragilité de la vigueur mâle (*virile robur*), » furent achevées; elle les soumit humblement à quelques savans personnages, sans doute à ces Grecs-Latins qui venaient de Constantinople, appelés en Allemagne par les Othons. On doit rendre hommage à ces derniers; malgré l'énergie peu commune de la nonne et la nouveauté d'un essai très éloigné des énervemens du style byzantin, ils comprirent le mérite de cette femme, « qui s'inclinait devant eux comme un roseau » (*arundineo more inclinata*), dit-elle en sa préface.

Ce dut être un mouvement inaccoutumé dans le couvent de Gandersheim, lorsque les savans hommes consultés par la religieuse eurent approuvé son travail, et qu'il fut question de jouer sa première pièce. Saint-Cyr, que M. Magnin, avec la justesse habituelle de son coup d'œil, rappelle à ce propos, n'était pas plus vivement préoccupé des chœurs d'*Esther* et des destinées de l'altière Vasthi. Que de choses à faire, et que de soins pour la mise en scène! Il fallait se procurer le manteau impérial de Constantin, la cotte de mailles et la forte épée de Gallicanus, les ajustemens barbares du roi des Scythes, les flèches et les peaux de bêtes de son armée, et le costume de cour des primiciers Paul et Jean; les jeunes nonnes avaient des frères et des pères bien placés dans le monde, et auxquels on avait recours; ces affaires arrangées, il fallait encore distribuer les rôles; la coquetterie revenait prendre sa place dans les divertissemens sacrés. Quelque jeune fille, la plus belle entre toutes, bien modeste, préférée de l'abbesse pour sa candeur et sa pureté, devait représenter l'héroïne, sans cesse exposée aux attaques de l'amour charnel et toujours victorieuse. On la pare, et l'on sème sa tête virginale de perles byzantines; plus elle sera belle, plus éclatera divinement la puissance de la chasteté. Quelles religieuses

prendront les rôles d'hommes? quelle est celle surtout qui se chargera de répéter les brûlantes paroles (*inlicita suaviola*) que prononcent les amans? N'est-ce pas une mission dangereuse. L'auteur elle-même prendra ce soin, Hrosvita, dont il est triste que nul portrait ne nous soit parvenu, et qui, belle ou laide, ne pouvait manquer d'être d'une figure spirituelle et expressive. Venait ensuite l'arrangement solennel du chœur tendu de ces tapisseries « qui étaient, dit M. Magnin, d'un usage général, » et qui faisaient flotter autour des pilastres leurs empereurs romains, leurs scènes pieuses et leurs martyres, précisément les décorations dont on avait le plus grand besoin. La belle église de style primitif, aux rares ornemens, aux fenêtres hautes, devait être fière et parée le jour (sans doute celui même indiqué par la légende) où les portes s'ouvraient à deux battans, où les cloches sonnaient à pleines volées, où l'évêque diocésain d'Hildesheim venait officier au grand autel, et, la messe dite, s'asseyait sur sa chaire dorée (*sella aurea*), en face de l'autel même, pour assister, chose étrange, au premier baptême de l'art dramatique moderne!

Ce mélange de romantisme bâtard, que M. de Marchangy et ses suivans ont jeté dans leur érudition apocryphe, n'a rien qui me plaise; on détruit ainsi l'intérêt grave de l'histoire par la frivolité des inventions, et la grace libre du roman se meurt dans le pédantisme. Cette alliance de la fausse imagination et de l'érudition fausse est une des plaies vives de la littérature récente; mais la sobriété même de l'érudition la plus austère ne peut se défendre d'un enthousiasme secret lorsqu'elle soulève un coin du voile que le temps a fait tomber sur les siècles obscurs. Qui ne serait tenté de reconstruire par la pensée le théâtre sacré des triomphes de Hrosvita? l'église, non pas gothique-fleurie du XIIe ou du XIIIe siècle, mais saxonne et d'un caractère beaucoup plus grave : la longue rangée des moines d'Hildesheim debout dans la nef, avec leurs robes noires, leurs têtes rasées et leurs cuculles; les grandes dames aux diadèmes emperlés, aux lourdes robes, aux manteaux ornés de grecques massives brodées en or; les princes de la cour impériale assis dans le chœur même, peut-être aussi quelque envoyé de Byzance, à la figure fine, à la longue barbe blanche, aux ornemens efféminés, mêlé à la sévère assemblée; enfin, sous le porche, qui laisse voir le ciel, la foule pressée des manans, des bourgeois, des artisans, et quelques serfs ou gens mainmortables de la puissante abbaye.

Les qualités spéciales qui distinguent M. Magnin, éditeur et traducteur de ce théâtre de Hrosvita, l'un des plus aimables et des plus

savans livres publiés dans ces derniers temps, ont été, dans ce recueil même, l'objet d'une analyse trop complète pour que nous répétions ici quelles obligations lui doivent les annales et les origines de notre théâtre (1). L'un des caractères de cet esprit rare et délié, c'est la prudence; aussi n'ose-t-il pas avancer, et je me garderai bien d'affirmer à mon tour que la magnifique église de Gandersheim ait servi de théâtre aux nonnes actrices; je pencherais secrètement, comme on l'a vu, vers cette dernière opinion, que je suis loin de soutenir comme indubitable et certaine. Où Hrosvita aurait-elle trouvé place pour ses processions triomphales, ses cérémonies de mariage, de baptême et de funérailles, ses combats simulés, et tous les groupes de comparses qu'elle aime à faire mouvoir? Mille détails, ceux-là entre autres, confirment l'assertion de M. Magnin, qui estime que ces œuvres ont été faites pour être représentées et non lues. Des gloires descendent, les cercueils s'ouvrent; un ermite monte à cheval, traverse la forêt, et arrive à une place publique. Voici une hôtellerie, que l'on pourrait appeler d'un nom moins honnête; ceci est un cimetière; une ame béatifiée disparaît et monte au ciel. Pour ces divers jeux de scène assez compliqués, l'église était mieux disposée que l'intérieur du couvent et même que la salle du chapitre, que M. Magnin semble désigner dans une note. L'église, d'ailleurs, la nef et l'autel furent, pendant le moyen-âge, habitués à se prêter à ces jeux scéniques, et c'est un fait que M. Magnin aura le premier éclairci avec une savante et spirituelle lucidité, que l'éclosion du théâtre moderne, naissant et se développant du sein même des cérémonies catholiques.

Objectera-t-on que les légendes tournées en drames par Hrosvita étaient peuplées de personnages qui n'appartenaient point aux saints livres, et que c'eût été une profanation intolérable? Cette profanation prétendue s'accordait avec le génie du moyen-âge. A Constantinople et dès le VIIe siècle, on avait vu des représentations pompeuses s'emparer des lieux saints, au point de scandaliser quelques esprits timides; les années, en s'écoulant, ne firent que servir ce développement de l'esprit chrétien, essentiellement populaire et sympathique. Je ne crois pas qu'il y ait eu de délimitation tranchée et complète entre le drame sacerdotal pur, le drame populaire des églises et le drame profane; la transition a dû s'accomplir, comme tout se fait en ce monde, par une succession de mouvemens inaperçus, quelquefois contradictoires, dont le résultat général était identique, et concourait

(1) Article de M. Sainte-Beuve, dans la livraison du 15 octobre 1843.

à l'évolution nécessaire. On vit peu à peu les représentations de la passion, de la fuite de la Vierge et de la naissance du Sauveur, qui avaient lieu dans les églises, se remplir de personnages profanes; c'était entrer dans le sens des populations chrétiennes que de permettre à Barrabas, à Marie-Madeleine, au Juif errant, cordonnier de son état, et même à l'ânesse de Balaam, de se montrer à l'église.

L'école entière du XVIII[e] siècle, Robertson, Voltaire, sans compter les controversistes protestans, ont grossièrement erré quand les paroles naïves et les attitudes burlesques de ces personnages leur ont offert une profanation des choses sacrées; ils n'ont pas compris cette tentative sérieuse, pardonnable ou non, pour atteindre la réalité de l'esprit et de l'art chrétiens, en montrant les choses humaines, triviales et sublimes, gravitant autour du trône de Dieu. Dulaure a grand tort de faire tant de bruit à propos de la fête de l'âne et de son cantique chanté dans la cathédrale de Rouen :

Eh ! sire âne ! eh chantez !
Belle bouche rechignez,
Vous aurez du foin assez, etc.

Il ne sait pas qu'il parle d'un vrai vaudeville, d'une farce dramatique et ecclésiastique, et que cet âne était l'ânesse de Balaam. Dans cette représentation bouffone, telle que Ducange l'a décrite d'après une vieille rubrique, on voyait paraître Virgile couronné de lauriers, Nabuchodonosor dans sa pompe avant de manger du foin, Balaam chevauchant sur cette monture (*Balaam ornatus, sedens super asinam (hinc festo nomen) habens calcaria, retineat lora* (1), etc.), et une multitude de comparses dont les groupes divers symbolisaient les temps anciens et les temps modernes. La fournaise s'allumait au milieu de la nef, le farouche tyran livrait à ses bourreaux les trois victimes que l'on précipitait dans les flammes. Cette partie de la représentation semblerait avoir dû absorber l'attention populaire; pas du tout : l'ânesse était le personnage préféré; ce fut elle qui donna son nom à la fête, les autres acteurs s'éclipsèrent devant elle. De là cette obstination de la plupart des écrivains modernes, et ce lieu commun anecdotique, répété cent fois par les gens frivoles, que le clergé catholique institua au moyen-âge une fête ridicule dont l'âne était le héros.

Les érudits ne s'accordent pas sur la date exacte de ces représentations, où l'ânesse avait tant de succès; Warton (2) en cite une du

(1) Ducange. Glossar. voce *asinus*.
(2) *History of Poetry*, in-4°, t. II, p. 365.

XIe siècle, dont il attribue la suppression à Grosteste, évêque de Lincoln. Malheureureusement ce Grosteste ne vivait qu'au XIIIe siècle, et Warton, qui prétendait à l'érudition et à la poésie, était aussi léger comme érudit qu'il était pesant comme poète. Le progrès de cette ornementation théâtrale, qui s'introduisit dans les églises et finit par y régner, doit avoir été assez lent; il est probable que la marche en aura été parallèle à celle de l'architecture catholique; la grande vogue des mystères a dû coïncider à peu près avec cette efflorescence brillante et bizarre qui, du XIIe au XIVe siècle, sema les cathédrales de tant d'images bouffonnes et tragiques, sculptées avec profusion dans le marbre et dans la pierre.

Ici une importante question se présente. La sévérité antique des mœurs chrétiennes, surtout en Allemagne, permet-elle de supposer que les drames de notre religieuse aient été représentés? M. Magnin résout le problème affirmativement. M. Price, éditeur de Warton, dont il a souvent corrigé les erreurs, est d'un avis contraire. On peut alléguer plusieurs motifs en faveur de cette dernière opinion. La Basse-Saxe, à laquelle appartenait Hrosvita, était alors moins civilisée et plus voisine que l'Allemagne méridionale de cet état de mœurs que Tacite a décrit : vastes métairies, immenses forêts semées de quelques villes rares et peu habitées, le grand empire de Charlemagne affaissé en se divisant, enfin une demi-barbarie qui laisse plus facilement concevoir le travail isolé d'une imagination émue, se complaisant à dramatiser la légende, que les pompes publiques d'une représentation ecclésiastique. A ces motifs généraux et tirés de la situation même du pays, on peut ajouter des observations plus précises; les indications de scènes ou didascalies sont très peu nombreuses dans le manuscrit de la nonne, et l'une de ces notes a été détachée du texte même par Conrad Celtes, le premier éditeur.

Des raisons fort graves me semblent militer contre l'opinion de M. Price, que M. Magnin n'adopte pas, comme nous l'avons dit. L'Allemagne du nord, toute barbare qu'elle était, se trouvait soumise à un mouvement de civilisation ecclésiastique, nécessairement latine, qui n'a pas été bien approfondi; l'impulsion donnée par Charlemagne était amortie, mais n'était pas éteinte. La poésie primitive des races teutones se taisait sous l'impression vive, fraîche et puissante, de la foi nouvelle qui s'emparait de la Germanie, et qui, éloignant ces peuples neufs de leurs propres dialectes, leur faisait oublier leurs chants sauvages. Du VIIIe au XIe siècle, l'éducation ecclésiastique et romaine produisait en Allemagne et en Angleterre une foule de glossaires, de

versions interlinéaires et de paraphrases bibliques; Beda, Cudbert ou Cuthbert, Aldhelm, hommes de race teutone, essayaient des poésies ecclésiastiques latines d'un mérite remarquable. Au commencement du XIe siècle, Ingulf allait à Westminster et à Oxford apprendre le latin, la rhétorique et la philosophie aristotélique. Les moins civilisées entre ces races subissaient l'éducation monacale avec une ingénuité énergique et vive, dont la trace se trouve dans l'*Heliand*, poème composé par un moine anonyme de la Basse-Saxe. Enfin, le partage de l'empire après Charlemagne précipita encore ce mouvement singulier, et j'avoue que je ne puis faire aussi bon marché que M. Magnin du siècle des Othons.

Cette époque germanique de Hrosvita, époque obscure et peu connue des savans français, italiens et espagnols, médiocrement éclairée par les Allemands eux-mêmes, est aussi bizarre qu'intéressante. J'admettrais difficilement que « le couvent de Gandersheim fut en Allemagne une sorte d'oasis intellectuelle jetée au milieu des steppes de la barbarie. » Les monastères de Saint-Gall en Suisse, de Lorsch auprès de Worms, d'Hirschau dans la Forêt-Noire, de Wessobrun en Bavière, et plusieurs autres, contenaient des bibliothèques, des écoles, des moines avides d'acquérir et de propager la science. Plus d'un catalogue de ces bibliothèques nous est parvenu; si l'on n'y compte pas beaucoup de volumes, le choix de ces livres est bon, et le soin avec lequel les vieux moines protégeaient leurs trésors pourrait nous servir d'exemple et de leçon. Ces bibliothécaires anciens mettaient leurs livres dans des boîtes d'or (*capsœ, caveœ aureœ*), souvent enrichies de diamans (*ex auro purissimo gemmario opere cœlatas*). Quand ils s'en servaient, ils les recouvraient d'une enveloppe de cuir ou *chemise* (*camisœ librorum*). Rien ne coûtait aux prélats pour donner aux Écritures saintes, par exemple, une enveloppe digne d'elles. Un poète du IXe siècle, Godwin, dans son ouvrage *De Prœsulibus*, raconte que l'archevêque Wilfrid, après avoir dédié solennellement l'église de Ripon, ordonna que quatre copies de l'Évangile fussent écrites en lettres d'or et closes dans une boîte d'or.

Quatuor auro
Scribi Evangelii præcepit in ordine libros
Ac thecam e rutilo his condignam condidit auro. (v. 654.)

Une religieuse savante n'était même pas chose aussi rare (*rara avis*, comme le dit Henricus Bodo) qu'on pourrait l'imaginer. Je citerai

parmi ces dames savantes du moyen-âge trois seulement qui n'ont pas laissé de traces de génie et de sensibilité comme Hrosvita, mais qui méritent une mention :— Herluca, religieuse d'Eppach;—l'abbesse Aurea, dont on peut lire l'histoire dans la légende intéressante de l'orfèvre saint Éloi ou Éligius, — et Hedwige de Bavière. Les discours de l'abbesse prouvent une instruction théologique fort avancée; Hedwige, mariée au duc Burckhardt II de Souabe, lisait le grec et le latin, ce qui la placerait, en fait d'érudition, au-dessus de notre nonne de Gandersheim, dont les drames ne semblent pas prouver qu'elle ait su le grec.

Ce ne sont pas là des exemples partiels et isolés, mais les corollaires de ce grand ensemble de faits que j'ai signalés plus haut. Les couvens de Charlemagne étaient restés debout; sous les Othons, Cologne, Utrecht, Mayence, Bonn, Corvey, Trier, Paderborn, Hildesheim, Fulda, virent se former d'autres pépinières latines et grecques. Les empereurs, qui avaient la prétention d'hériter des Césars, protégeaient ce genre d'études; le même désir avait porté Clovis à se créer une petite cour romaine, à changer ses leudes germains en sujets de l'empire, et à donner de l'autorité à l'église, qui, représentant la civilisation latine et despotique, plaisait fort à ces rois barbares long-temps chefs de leurs égaux. Plus leur pouvoir s'accrut, plus ils s'efforcèrent d'accaparer la force dont la civilisation latine avait armé ses empereurs. Au xe siècle, les Othons accordèrent non-seulement aux études latines, mais aux études grecques, une faveur particulière. Le frère d'Othon Ier, Bruno, archevêque de Cologne, fit venir des professeurs et des artistes de Constantinople; Othon II épousa une Grecque et s'entoura de Grecs; Othon III apprit dès sa première jeunesse la langue d'Homère, qu'il savait fort bien.

Cette tentative était un peu violente et exagérée, et comme elle ressortait de l'ambition politique, elle ne s'opérait pas avec l'aisance de développement et la souplesse féconde qui caractérisent la marche naturelle des civilisations. Des évêchés étaient accordés à certains guerriers plus braves que savans, plus fidèles à l'empereur que propres au service des autels; tel était ce Meinwerc ou Meinwerk, évêque de Paderborn, contemporain de Hrosvita, en faveur duquel on me pardonnera une courte digression, qui rentre d'ailleurs dans notre sujet. Il ne faut pas s'arrêter au grotesque et à la bizarrerie de ces traits de mœurs, mais les consulter comme témoignages uniques de l'esprit des époques. Rien ne reproduit plus naïvement ce mélange de barbarie

germanique, de savoir latin, de dévotion vive et d'ingénuité grossière dont j'ai parlé, que la vie de cet évêque, recueillie par Leibnitz (1), vie aussi divertissante qu'elle est précieuse pour la connaissance du xe siècle en Allemagne.

L'empereur, son cousin et son compagnon d'armes, l'avait investi malgré lui de l'évêché de Paderborn, que la négligence de l'évêque précédent, Rhetarius, avait laissé tomber en ruines. Meinwerc était riche; il ne se souciait point d'un évêché qui devait lui coûter beaucoup et lui rapporter peu; cependant il se dévoua, se réservant le droit de représailles, qu'il exerça d'une façon originale. « Un jour, par exemple, que l'empereur devait aller entendre la messe à la cathédrale, ce dernier fit placer sur l'autel ses plus riches étoffes de cérémonie, et recommanda bien à ses hommes d'armes et à ses suivans de rester près de ces objets précieux, dont l'évêque, fort sujet à caution, pourrait vouloir faire sa proie. Meinwerc dit la messe lui-même, et, après l'*Agnus Dei*, monta en chaire, traita de la différence qui se trouve entre la dignité impériale et la dignité sacerdotale, prouva la supériorité de celle-ci sur l'autre, et démontra, d'après les canons, que tout objet, une fois consacré au service des autels, demeurait à jamais soumis à la juridiction de l'évêque; après quoi il retint comme propriété inviolable de son église les ornemens dont on venait de faire usage, et frappa d'excommunication quiconque « serait assez osé pour les reprendre. » L'empereur, mécontent de ce tour épiscopal (dit la légende écrite par un contemporain), fut forcé de se soumettre; il fit ensuite à Meinwerc et à son évêché beaucoup d'autres dons non moins involontaires : celui d'une coupe d'or, d'une patène, et d'un manteau du plus haut prix, que Meinwerc, après le lui avoir long-temps et vainement demandé pour le maître-autel, finit par enlever des épaules impériales. — « Tu es un voleur! cria l'empereur à l'évêque qui se sauvait, et tu me le paieras de manière ou d'autre! — Il est plus convenable, répondit Meinwerc, que ce manteau soit dans le temple de Dieu que sur tes mortelles épaules! »

Cependant l'empereur, qui était à bout, avait résolu de se venger; il appela donc son chapelain, et se faisant apporter le rituel du service pour les morts, où se trouvent ces mots : *Benedic, Domine, regibus et reginis, famulis et famulabus tuis*, il lui ordonna d'effacer la syllabe *fa* des deux mots où elle se trouve. Le lendemain, Meinwerc, ayant

(1) Leibnitz, *Scriptores rerum Brunsvicensium illustrationi inservientes*, t. I, p. 555.

à célébrer le service funèbre du père et de la mère de l'empereur, lut couramment ces mots à haute voix, *mulis et mulabus*, puis, s'apercevant du tour qu'on lui jouait, il se reprit et prononça correctement *famulis et famulabus*. — « Ah! dit l'empereur à l'évêque, qu'il fit venir après la messe, je te demande de prier pour mon père et ma mère, et tu pries pour mes *mulets* et mes *mules!* Voilà un bel évêque! — Par la mère de notre Seigneur! répliqua l'évêque, te voilà encore avec tes vieux tours; tu te moques donc de Dieu comme de moi? Cela ne restera pas impuni! » Le chapitre fut assemblé, le chapelain condamné aux verges, fouetté vigoureusement à la place de l'empereur et renvoyé chez son maître et son complice dans un piteux état.

L'ignorance des couvens allemands du xe siècle ne ressort pas de cette anecdote, mais au contraire l'alliance étrange d'une grossièreté rustique et d'un savoir ébauché. Brucker, dans son *Histoire de la Philosophie* (1), altère les faits d'une manière impardonnable, lorsque, voulant présenter le xe siècle en Allemagne comme dépourvu de toute connaissance des lettres, il allègue en preuve de son assertion l'anecdote de Meinwerc, et montre cet évêque « accoutumé à prononcer, en récitant les psaumes, les mots *mulis* et *mulabus* pour *famulis* et *famulabus*, tant il savait peu de latin. » La plupart des anecdotiers littéraires ont reproduit fidèlement ce mensonge. Meinwerc n'était pas ignorant; c'était le barbare germanique se faisant Romain et ecclésiastique malgré ses antécédens, et n'y réussissant pas trop mal, puisque le chapelain de l'empereur ne le dupa qu'à demi, et qu'il sut se reprendre assez à temps pour prononcer les mots sacramentels et restituer le vrai texte. Cette mauvaise plaisanterie prouve que, chez les empereurs, l'on s'occupait beaucoup de latin, et que l'on attachait une haute importance à la connaissance de cette langue.

Il faut lire ensuite avec quel orgueil le même biographe teuton décrit les triomphes scholastiques du monastère de Paderborn sous le successeur immédiat de Meinwerc, Imadius. — « Là (dit-il dans ce latin germanique rimé, auquel Hrosvita sut prêter un caractère plus doux, plus grave et sur lequel nous reviendrons) habitèrent *musiciens* et *dialecticiens;* là brillèrent des *rhétoriciens* et d'illustres *grammairiens;* là les maîtres des arts qui exerçaient le *trivium* s'étaient dévoués au *quatrivium;* là s'élevèrent *astronomes* et *physiciens*, *géomètres* et *mathématiciens;* là fleurit *Horatius* et le grand *Virgilius*, et *Crispus Salustius*, avec *Urbanus Statius;* enfin, ce fut plaisir pour tous — de

(1) *Histoire de la Philosophie*, xe siècle, t. III, p. 632.

composer des vers très doux, — et des récits délicieux, — et des chants harmonieux ! »

Ludusque fuit omnibus,
Insudare versibus
Et dictaminibus,
Jocundisque cantibus.

On ne reconnaît pas là le tableau d'une réunion d'hommes voués à l'ignorance, mais l'affectation des Philaminte et des Vadius, et la preuve que le pédantisme était à la mode. L'auteur continue, avec la même recherche ridicule, dont son latin peut seul donner l'idée, et qui ne se traduirait pas :

Quorum in scriptura
Et pictura
Jugis instantia
Claret multipliciter hodierna experientia;
Dum studium nobilium clericorum,
Usu perpenditur utilium librorum.

Mots qui apparemment doivent signifier : « On s'y livre tous les jours et sans cesse, de toute manière, à la peinture et à l'écriture avec un succès splendide, et les nobles clercs prouvent leur amour de l'étude par l'usage quotidien des livres utiles. »

On voit combien ces couvens de l'Allemagne, auxquels M. Price, Robertson, Voltaire, Dulaure, Brucker, voudraient refuser la culture intellectuelle et la possibilité de jouer un drame latin, renfermaient de prétentions érudites et de barbarie pédante. Cette sauvage coquetterie de latinisme éclate à l'époque même de notre religieuse, ou peu de temps après elle; l'église et le palais se confondent; les cathédrales se parent comme des théâtres; empereurs et évêques concourent de gré ou de force à la splendeur des cérémonies latines; religion, grammaire et politique se donnent la main. En de telles circonstances, au milieu de telles mœurs, il est aisé d'imaginer quelque légende latine et sacrée mise en dialogue par une femme d'imagination et d'esprit, représentée avec pompe, dans l'église du monastère, pour l'édification des fidèles, en présence des plus illustres seigneurs. Les preuves tirées du petit nombre ou même de l'absence des didascalies ou indications de mise en scène ne me semblent pas conclure contre la représentation des œuvres de Hrosvita; rien de plus commun que cette absence dans les manuscrits. Enfin un trait qui a décidé

M. Magnin nous déciderait comme lui. La religieuse, qui a besoin de ressusciter une de ses héroïnes, fait paraître Dieu invisible; la forme visible qu'elle choisit est celle « d'un très beau jeune homme. » Deux interlocuteurs sont en scène, Jean et Andronic; au moment où Dieu apparaît, Jean s'écrie : *Expavete!* A qui parle-t-il? A Andronic? mais pourquoi cette forme et ce pluriel? M. Magnin pense que ces mots sont une allocution directe aux spectateurs, vers lesquels le personnage se retourne pour les avertir, en leur criant : « Tremblez! » L'explication est fort vraisemblable. On ne comprendrait guère que la religieuse employât ici et ne reproduisît nulle part ailleurs dans ses œuvres la forme de basse latinité *vous* pour *tu*, la seconde personne du pluriel au lieu de celle du singulier. Certaines dictions singulières et barbares se présentent dans son style, par exemple *si* au lieu de *num*, dans le sens interrogatif; mais ces formes même sont chez elle systématiques, elles font corps avec la latinité qui lui est particulière, et dont elle ne s'écarte jamais.

Que Hrosvita ait choisi l'église ou la salle capitulaire pour y faire jouer ses pièces, que même elle ne les ait pas destinées à la représentation, peu importe; le recueil de ces drames nus et ingénus, graves et touchans, n'en a pas moins d'importance pour l'histoire de la civilisation moderne dans la communauté chrétienne du moyen-âge. Ils attestent l'effort du génie teutonique, aidé au xe siècle par la culture latine qui se développait au sein des monastères allemands, et que n'ont pas signalé nos bénédictins, enfermés par devoir dans la seule histoire littéraire de la France. Ce fut une ère de civilisation passagère et curieuse, dont il reste peu de traces, et pendant laquelle le génie allemand céda le pas au latin et au grec, favorisés des souverains et enseignés par le clergé aux classes supérieures de la Germanie. Le *Chant de guerre contre les Normands*, publié par Fischer (1), appartient encore à l'ancienne poésie allemande à demi étouffée; mais le *Ruodlieb*, poème latin à rimes *intérieures* ou *léonines* d'un moine de Tegernsee, et le poème latin non rimé de *Gautier d'Aquitaine*, se rapportent (ainsi que la paraphrase d'Otfried, la vie de Meinwerc et plusieurs légendes et biographies en prose cadencée) au mouvement littéraire qui prépara et suivit l'apparition de Hrosvita, « la onzième muse, la Sapho allemande, » comme l'appelle Pirkheimer ou Birkhammer.

Pour sentir le mérite de la religieuse, pour apprécier la délica-

(1) Leipzig, 1750.

tesse de son talent, l'élévation passionnée de son ame, il faut opposer à ses œuvres les essais contemporains. Ouvrez *Gautier d'Aquitaine* (1), application du rhythme de Virgile au germanisme pur et à la barbarie des forêts. Là, les plaisanteries sont d'un goût plus fruste encore que les facéties de Meinwerc et de son parent l'empereur. Deux héros, pour s'amuser, s'arrachent, qui un œil, qui une main, et trouvent la plaisanterie fort bonne. Nous ne citerons que le début de cette petite conversation d'un guerrier frank et de son ami le Provençal ou l'Aquitain pour mettre mieux en relief toute la valeur de la dramaturge contemporaine.

« Après beaucoup de bruit et de grands coups de poing, les héros commencèrent à se jouer dans une dispute *plaisante*, dit le poète. » — « Ah! dit le Frank à l'Aquitain, tu auras besoin dorénavant de chasser « le cerf, mon bon ami; car il te faudra un (2) gant (*il lui coupe la main*), « et je conseille d'y mettre du coton pour que l'on ne s'en doute pas. « Wah! (*cri germanique*), qu'en dis-tu? te voilà forcé d'attacher ton « épée sur la cuisse droite, et tu ne seras plus à la mode. Si l'idée te « vient d'embrasser ta femme, il faudra donc (quel dommage!) passer « la main gauche autour de sa taille au lieu de la droite. Après tout, « tu feras ces choses-là de la main gauche! »

« Gautier lui répondit : — « Sicambre, je ne sais pas pourquoi tu fais « tant de bruit. Si je chasse les cerfs, toi, tu ne chasseras plus le san- « glier. Dorénavant (*il lui crève un œil*) tu ne donneras plus d'ordre « à tes domestiques que d'un œil; les héros qui viendront te voir, « tu les salueras en les regardant de travers. Je te conseille de te faire « préparer, pour ton retour, un cataplasme de farine et de lard : cela « te servira d'emplâtre et de potage. » Ces plaisanteries gracieuses qui soulèvent le cœur dans la traduction sont, non pas corrigées, mais rendues plus atroces dans l'original par l'élégance affectée des expres-

(1) Poème latin du x[e] siècle, sans doute traduit des vieilles chansons allemandes. — Fischer, Leipzig, 1780.

(2) *Wantis*, gants. — « Il te faudra des *gants* de cuir, dont tu jouiras sans fin pour la vie. » — Les Allemands disent aujourd'hui *hand-schuh*, soulier de la main, pour *gant*. Nous signalons aux étymologistes français cette vieille acception perdue du mot germanique *wand*, gant (abri, paroi, muraille, couverture), de *winden* (tourner, entourer), analogue à *wanden* (tourner, virer), d'où *anwenden* (appliquer, adapter), et *verwinden* (enlacer, entrelacer); la racine commune est le gothique *vandia*. Les Anglais ont encore *winding*, bien qu'ils aient emprunté à une autre racine (*gleiten*, *to glide*, glisser, fourrer) leur mot *glove* pour gant. Les étymologies françaises n'ont jamais été suffisamment éclairées, faute d'une connaissance comparative et d'une étude parallèle des idiomes teutoniques et latins

sions virgiliennes et la politesse des tournures mêlées à des fautes de quantité grossières; on voit que l'écrivain a étudié son Virgile avec quelque fruit : — *Si quando cura subintrat.... ut causæ ignaros palmæ sub imagine fallas.... tenera lanugine comple!*

> Post varios pugnæ strepitus ictusque tremendos,
> Inter pocula scurrili certamine ludunt.
> Francus ait : — Jam dehinc cervos agitabis, amice!
> Quorum de corio wantis sine fine fruaris.
> Ac dextram moneo tenerâ lanugine comple.
> Ut causæ ignaros palmæ sub imagine fallas.
> Wah! sed quid dicis, quod ritum infringere gentis
> Ac dextro femori gladium agglomerare videris, etc. (1).

Ces plaisanteries de haut goût s'écrivaient dans un autre canton germanique et lettré, à Saint-Gall, et le fond de ces belles choses, traduites par Eckehard Ier, au xe siècle, peut-être corrigées par Eckehard IV, pour l'instruction des latinistes de son monastère (qui devaient y apprendre médiocrement la prosodie), remonte à une époque trés ancienne. Quant à la forme du poème, tel que nous le possédons, c'est une des manifestations de la phase latine et élégante que nous avons signalée, et dont les drames de la religieuse de Gandersheim offrent le couronnement et l'expression la plus complète; mais combien de délicatesse féminine, de grace et de pureté chez elle! et quel contraste avec les tableaux grossiers et les scènes sauvages versifiés par le moine de Saint-Gall!

Que cette personne d'un si vrai talent fût quelque fille noble ou de sang royal, et que Hrosvita fût un surnom, nous ne nous en étonnerions pas à la manière simple et haute dont elle fait parler ses gens de cour et ses rois. A peine eut-elle ouvert et étudié Térence, le désir de transformer en drame ses lectures habituelles dut naître chez elle. Elle trouvait là plusieurs plaisirs à la fois : suivre la mode, satisfaire sa dévotion, inculquer de bons préceptes, cultiver un art nouveau pour lequel elle était faite, donner l'essor aux sentimens qui bouillonnaient dans cette ame vive et tendre, enfin s'occuper beaucoup des passions tout en les blâmant.

C'est là en effet un des charmes de ce livre; une flamme ardente fait éruption, sort de la tombe monacale, et montre par intervalles le cœur de la femme, naïf et comprimé, dévoré d'ardeurs étouffées. Dans la préface, la religieuse ne peut s'empêcher déjà de parler des

(1) Vers 1443.

« caresses des amans si propres à séduire » (*blanditiæ amantium ad iniciendum promptiores*) et de « la fragilité féminine qui gagne tant de gloire à vaincre la vigueur de l'homme » (*virile robur femineæ fragilitati subjacens*). Partout, dans ces esquisses aussi nettes qu'elles sont puissantes, se mêle à un parfum de conviction chrétienne, à une foi ardente, l'instinct merveilleux des passions inconnues peut-être, à coup sûr pressenties. Lorsque Gallicanus, épris de la beauté de Constantia, embrasse le christianisme, et fait comme elle, et à son exemple, vœu de chasteté, la préférence qu'elle ressent pour lui se révèle par un mot admirable : « Je serai plus forte si vous êtes fort avec moi » (*Eo liberius servabimus, quo te non contra luctari sentimus*). Dans le drame intitulé *Callimaque*, le jeune homme déclare son amour à Drusiana, qui repousse ses propositions avec mépris; restée seule, elle pense à lui; l'amour va l'atteindre, elle demande à Dieu de mourir « plutôt que d'être la ruine de cet aimable jeune homme. » Cet unique mot trahit la vivacité du sentiment secret que la résistance accroît et enflamme; la lutte chrétienne contre les passions s'annonce. Les traits de ce genre sont fort nombreux chez Hrosvita, et le savant éditeur a raison de les signaler comme les premiers éclairs de ces sentimens contenus et de ces combats intimes « qui ont défrayé le drame et le roman modernes. »

Les situations les plus scabreuses n'effraient pas la nonne, ou plutôt elles l'attirent; on dirait qu'elle veut mesurer sa force contre cette puissance attrayante et redoutée. Ici un amant, semblable au Roméo de Shakspeare (et la remarque est de M. Magnin), soulève la pierre du cercueil, contemple cette femme adorée, cette beauté morte et non encore flétrie, et, se jetant sur la terre humide, éclate en sanglots passionnés : « Te voilà donc, toi si belle encore, et qui m'as repoussé si durement! » Ailleurs, le lieu de débauche s'ouvre, et la jeune courtisane donne accès à l'ermite qui, sous l'habit d'un cavalier, la pénètre de honte, la convertit et la ramène à la triste cellule de la pénitence. Deux fois la religieuse a traité ce sujet qu'elle a emprunté à deux légendes; la simplicité, la variété de cette double esquisse, prouvent la fécondité de ses ressources et l'attrait qu'avaient pour elle de telles victoires et aussi de tels combats.

L'accent de la prière et de l'exaltation chez notre religieuse est aussi solennel et aussi brûlant que l'accent de l'amour; des traits de philosophie admirables par le sentiment et la profondeur lui échappent. Telle est cette apologie de la science prononcée par l'ermite Paphnuce : — « Mieux l'homme comprend avec quelle habileté merveilleuse Dieu

a réglé le nombre et le poids des mondes, plus il brûle d'amour pour lui, et c'est avec justice. » Au lieu de cette traduction adoptée par M. Magnin, nous préférerions l'expression vive, « et c'est justice (*nec injuria*), » qui rend mieux le sentiment de l'auteur. La simple nonne allemande du xe siècle avait deviné l'accord de la philosophie et de la pensée religieuse, et résolu par l'amour le problème qui inquiète les philosophes. On ne doit pas s'étonner de l'hommage que lui ont rendu quelques-uns des esprits les plus délicats de ce temps; M. Magnin, dans ce recueil même (1), a consacré à la religieuse des pages excellentes, d'un coloris ferme et fin, pleines de sagacité et d'éclat, et qui, reproduites à la tête de sa traduction, nous dispensent d'une nouvelle analyse.

La contemporaine des Othons n'échappe pas, tant s'en faut, à ce crépuscule de grossièreté et de pédantisme, de raffinement et de barbarie, dont nous avons cité des traits. Elle étale avec la complaisance d'un heureux enfant les nouveaux bijoux de sa science; elle a des dissertations sans fin sur la géométrie, l'algèbre, la musique des sphères, et des subtilités aristotéliques qu'elle prête à ses amans; à côté de cela, elle se permet des bouffonneries très lourdes, dans le style même de M. de Pourceaugnac. C'est un amoureux trop empressé, qui pendant l'obscurité de la nuit croit enlacer de ses bras une belle proie et n'embrasse que des marmites. Il s'échappe ensuite tout noirci; ses beaux vêtemens de conquête, souillés par les instrumens de cuisine, se pavanent devant le monde; alors des cris de joie et des éclats de rire de jeunes filles, de religieuses et de seigneurs, semblent traverser le xe siècle, le saint monastère, et tous les temps qui suivirent, pour arriver à nos oreilles.

Le style latin dans lequel ces essais dramatiques sont écrits mérite une étude, et ne ressemble guère à celui de Térence, quoi qu'en dise la bonne religieuse; peut-être, si nous l'examinons de bien près, y découvrirons-nous quelques caractères qui signalent le passage du monde ancien au monde moderne. La vie de Meinwerc nous en a offert des échantillons ridicules. Hrosvita en est le modèle achevé et comme le perfectionnement définitif.

Au premier aspect, vous croyez lire de la prose, et tous les éditeurs ont reproduit de cette manière, sans indiquer une forme rhythmique ou rimée, les drames de Hrosvita; si vous les relisez avec plus d'attention, vous êtes frappé du retour constant des assonances ou rimes

(1) *Revue des Deux Mondes*, livraison du 15 novembre 1839.

incomplètes, qui coupent la phrase, tantôt en deux, tantôt en trois parties inégales. Les variétés et accidens du dialogue suspendent en vain cette marche symétrique; dès que le discours prend un peu d'étendue, la rime reparaît avec acharnement :

ABRAHAM.

Hei mihi! bone Jesu! quid hoc monstri
Est quod hanc quam tibi sponsam nutrivi
Alienos amatores audio sequi!

AMICUS.

Hoc meretricibus antiquitus fuit in more
Ut alieno delectarentur in amore.

ABRAHAM.

Affer mihi sonipedem delicatum
Et militarem habitum,
Quo deposito tegmine religionis
Ipsam adeam sub specie amatoris.

« Hélas! doux Jésus, quelle affreuse nouvelle, que celle que j'avais élevée pour devenir votre épouse suive d'autres amans!

« C'est la vieille méthode des courtisanes, de se complaire à l'amour des étrangers.

« Amenez-moi un coursier rapide et un habit de soldat, afin que, déposant les vêtemens religieux, j'aille la trouver sous le costume d'un amant. »

Il ne s'agit pas d'une ou deux rimes jetées par hasard dans le texte, mais d'un système entier d'assonances, aussi fidèlement suivi que chez les dramaturges espagnols; en réalité Hrosvita écrit des vers libres, de toute espèce de pieds; elle subit cette loi, même dans des phrases très brèves, comme celle-ci :

CONSTANTINUS.

Si aliud expetas, — Oportet proferas.

Et encore :

EPHREM.

Qualiter?

ABRAHAM.

Miserabiliter, — Deinde evasit latenter.

Ailleurs encore :

MILITES.

Non terremur, — Sed nitimur.

Ce grand amour des mêmes sons offre une singularité curieuse et nous rejette dans une question importante et mal éclaircie, celle de la naissance et de l'origine de la rime chez les modernes.

Si nous suivions l'exemple de quelques érudits qui ne nomment jamais ceux qu'ils dépouillent, et non de M. Magnin, exact à citer ses moindres autorités, il ne tiendrait qu'à nous de tailler librement et de puiser à l'aise dans une mine d'érudition extraordinaire, l'*Essai sur la Versification*, publié, il y a peu d'années, par M. Edelstand Duméril, et dont personne n'a parlé : il y a là, dans un entassement excessif, de quoi défrayer dix gros volumes d'érudition littéraire. Quelques faits soigneusement vérifiés, empruntés à ce savant auteur et ramenés à nos propres vues, nous serviront de guides dans une recherche assez diffficile. Si l'on consulte le peu de monumens tudesques, anglo-saxons, frisons, islandais, qui nous restent de cette époque, on reconnaîtra que Hrosvita n'a fait qu'être fidèle au génie gothique de son temps. Deux principes de versification le dominaient, — l'un plus rude, plus antique et plus général, l'allitération, qui répète durement la première ou la seconde consonne, c'est-à-dire la racine des mots : elle constitue l'essence même de la versification allemande et anglaise, comme le dit Grimm (1); — l'autre, la rime, forme plus élégante et plus polie. Le martellement cyclopéen des vers scandinaves primitifs, tels que :

Sofe Snél Snéllemo, etc.

n'était pas plus étranger que l'assonance des finales aux poètes grecs et latins. Ennius dit :

Salmacida Spolia Sine Sanguine et Sudore;

Il y a quelques rimes volontaires dans l'Iliade et l'Enéide. Cependant les langues anciennes n'adoptaient pour base et pour loi fondamentale de leur poésie ni l'allitération ni la rime, plaisirs de l'oreille, l'un plus stimulant et qui exerce une action plus âpre, l'autre plus reposé et plus doux, ressortant l'un et l'autre de ce besoin d'ordre harmonique, source des arts comme des passions, mais sans rapport avec la nature rhythmique de ces idiomes.

Le rappel du même bruit, le parallélisme des sons, constituent donc un principe de versification spécial, nouveau, sans analogie avec la

(1) « Ich glaube dass die alliteration ursprünglich ihren sitz in der ganzen poesie des deutschen sprache stammes gehabt hat. » (*Ueber den altdeutschen meistergesang*, p. 166.)

délicate mesure des Grecs, succession mélodieuse de brèves et de longues. Des organes durs et des populations sauvages ont créé une symétrie grossière et forte, d'accord avec la rudesse du langage qu'ils parlaient : c'est l'allitération; cette symétrie, tombant sur la racine, c'est-à-dire sur le sens des mots, aidait la mémoire et y faisait pénétrer la poésie et les lois du pays. Les antiquaires et le peuple anglais sont restés fidèles à l'allitération; l'écaillère de Londres ne manque pas de dire : *Wine and winegar*, et les titres des livres populaires en Angleterre reproduisent avec complaisance cette antique forme : *Wine and Wallnuts*, — *Peter Priggins*, — *Paul Pry*.

Je regarderais volontiers ces deux élémens comme nouveaux en Europe, appartenant aux races barbares et illétrées; *rusticus sermo*, *rusticitas*, indiquent, ainsi que le prouve un passage de don Bouquet, les chants populaires rimés (1). Toutefois on doit noter un fait digne de remarque, c'est l'affinité constante de l'une de ces deux formes, la rime, avec le Midi, — et de l'autre, de l'allitération, avec le Nord. Saint Augustin, Africain, écrit un sermon en assonances pour mieux graver sous cette forme sentencieuse sa doctrine sacrée dans l'esprit des auditeurs. On trouve, dit William Jones, la rime établie en Orient dès l'origine de la poésie arabe. Lorsque les Scandinaves apportent leur allitération dans le monde romain, ce sont les Romains qui prennent la rime. Bientôt elle devient la forme favorite des chrétiens, forme proverbiale, gnomique, on ne peut plus favorable à la mémoire.

Au IX[e] siècle, parmi les Germains, ce sont les septentrionaux qui allitèrent, et les méridionaux qui riment. La plus vieille poésie chrétienne germanique est celle d'Otfried, moine de Weissenburg, en haut allemand, et celle de l'*Heliand*, par un Bas-Saxon qui écrivait peu de temps avant Hrosvita. Otfried, qui représente le sud plus civilisé, mêlé de latinisme et de keltisme, possède déjà la rime. L'auteur de l'*Heliand* garde encore l'allitération, ornement et fondement de la vieille poésie nationale. L'Allemand du nord suit de près la Bible; celui du sud a ses idées; il change, il amplifie, il fait de la critique. Le septentrional est naïf, le méridional policé. Ce dernier s'étonne sans cesse de pouvoir exprimer de si saintes choses en langue tudesque rimée, ce qui est une nouveauté pour lui. La rime a eu beaucoup de peine à s'acclimater au nord de l'Angleterre, où la forme allitérative s'est conservée long-temps. Chaucer dit qu'il est un Breton du midi, et qu'il « ne

(1) Tom. III, p. 505.

sait pas se jouer dans ses vers avec les consonnes, ni dire : *Rem, ram, ruf...* »

.... I am a sotherne man
I cannot geste *rem*, *ram*, *ruf...*

Mais comme c'est un homme d'esprit et d'une oreille délicate, il ajoute : « Après tout, la rime ne vaut guère mieux :

And, god wote, rime hold i but litel better! »

Et il a parfaitement raison : la rime est la sœur cadette de l'assonance barbare, qui elle-même est une cousine méridionale de l'allitération du Nord.

Je ne pense donc point que la rime se rattache à la civilisation et à la poésie païennes; c'est un élément nouveau et barbare, bien que méridional et surtout chrétien. Les derniers prosateurs et poètes romains ne connaissent point la rime, il n'y en a pas dans saint Jérôme; Sidoine Apollinaire, qui se plaît aux recherches les plus dépravées et les plus bizarres, écrit de mauvais vers qui ne riment pas. On peut en dire autant d'Ausone, qui s'amuse à bâtir des pièces *en croix* et *en centons*, mais dont les coquetteries de décadence sont étrangères à la dureté rocailleuse de l'allitération et à l'écho de la rime. Ces dernières formes n'apparaissent qu'avec les invasions des peuples du Midi et du Nord, surtout avec l'invasion plus puissante du christianisme; la sentence, le dogme et la doctrine, s'impriment bien mieux dans les esprits par le retour parallèle des désinences. La prédication chrétienne, c'est-à-dire toute la civilisation du Midi, s'empara de ce moyen; les lettrés ne se servirent plus que de l'assonance ou de la rime; elle retentit dans les *sequences* et les proses d'église, puis elle fit son nid dans la poésie et même dans la prose teutonique. Le grand Gerbert est à peu près le seul homme de son temps qui ait méprisé cette forme nouvelle. De la poésie ou prose gallo-romaine et latino-tudesque (à rimes *intérieures*) dont Hrosvita offre un échantillon précieux, la rime est descendue directement chez nous. Les langues vraiment musicales s'en passent, les idiomes plus durs s'en arrangent : je ne connais rien de moins mélodieux que les rimes suivantes, que cite M. Duméril, rimes dont la richesse est incontestable et qui appartiennent à un poème islandais du IXe siècle :

Haki — Kraki, — Hoddum — Broddum, — Saerdi — Naerdi — Seggi — Leggi, etc (1).

(1) Stephanius, *Notæ ad Saxonem*, p. 76.

Voilà de belles rimes. Le skalde Égil Skallagrimmson, auquel nous ne ferons compliment ni sur l'harmonie de son nom, ni sur la délicatesse de son oreille, rimait ainsi avant Hrosvita et Otfried; il nous semble donc difficile de croire que la rime fût aussi hostile que le pense M. Duméril aux idiômes gothiques en général, puisqu'ils en abusaient si durement.

Pendant que la rime méridionale et ecclésiastique envahissait les idiômes du Nord, l'allitération païenne et septentrionale essayait d'entrer de force dans les idiômes du Midi, où elle ne pouvait pas se maintenir. Le plus curieux exemple de cet effort perdu est le poème allitéré d'un contemporain de Hrosvita, qui se nommait Hugues-*le-Chauve* (Hucbald (1)), qui vivait sous Charles-*le-Chauve*, et qui se crut prédestiné à écrire un poème hexamètre latin « sur les gens chauves; » poème qui subsiste, et dont tous les mots commencent par la lettre C ou K.

Karmina, Klarisona (*clarisonæ?*) Kalvis Kantate, Kamenœ!

Nos savans bénédictins, peu versés dans les langues du Nord, n'ont pas donné, sur l'origine de cette fantaisie qui nous semble grotesque, les éclaircissemens nécessaires; ils n'ont fait entrer en ligne de compte ni le nom du *chauve* Hugues, ni l'habitude septentrionale de l'allitération.

Du temps de Hrosvita, la poésie tudesque, sans renoncer à ses vieilles lois, était fort entamée par la rime et l'assonance; il y avait long-temps que la poésie latine en vivait et que la prose romaine ne pouvait s'en passer : le biographe de Meinwerc nous a montré tout à l'heure l'amour de la rime poussé au point de rendre le sens de l'auteur indéchiffrable. A force de se reposer sur l'assonance symétrique des finales, l'oreille en devenait amoureuse jusqu'à préférer ce vain écho à tout sentiment et à toute idée. Les gens civilisés n'écrivaient plus en latin, en saxon, en bas-allemand, en anglo-saxon, en irlandais, que des parallélismes rimés, soit en vers, soit en prose; et si la rime ne détrônait pas l'allitération, du moins elles partagaient comme sœurs le trône barbare. Hrosvita trouva dans cette situation la littérature de son pays. Elle ne changea rien à cette mode; elle en effaça seulement la prétention, l'obscurité, l'entortillage, le jeu de mots, les défauts des esprits médiocres; elle imprima à cette prose cadencée et rimée un caractère de gravité sentencieuse et tendre; enfin elle écrivit,

(1) De *bolen*, « tanner, dépouiller, » et non de *bold*, hardi, comme on l'a cru. Les Anglais ont conservé *bald*, chauve.

en latin de son époque, des vers libres et ingénus, rimés et harmonieux, tout-à-fait dans le goût de La Fontaine ou de Chaulieu. Qu'on lise, d'après cette donnée, le commencement de la charmante scène entre l'ermite et la courtisane, et l'on reconnaîtra chez la recluse saxonne du xe siècle (par conséquent antérieure aux poètes provençaux) la divination merveilleuse de toute la poésie moderne.

STABULARIUS.

Fortunata Maria,
Lœtare, quia
Non solum, ut hactenus, tui coœvi
Sed etiam senio jam confecti
Te adeunt,
Te ad amandum confluunt.

MARIA.

Quicumque me diligunt
Æqualem amoris vicem in me recipiunt.

ABRAHAM.

Accede, Maria, et da mihi osculum.

MARIA.

Non solum
Dulcia oscula libabo
Sed etiam crebris senile collum
Amplexibus mulcebo.

ABRAHAM.

Hoc volo.

MARIA.

Quid sentio?
Quid stupendæ novitatis gustando haurio?
Ecce, odor istius fragrantiæ
Prœtendit fragrantiam
Mihi quondam
Usitatæ abstinentiæ!

Les oreilles délicates sentiront le balancement et la molle cadence de ces vers; ce sont en effet des vers modernes. On n'a, pour s'en convaincre, qu'à suivre pas à pas le latin de Hrosvita et à calquer, vers pour vers, des lignes françaises d'un nombre égal de pieds et de rimes sous ses lignes latines : vu la difficulté du tour de force, on n'obtiendra ainsi que de la poésie d'opéra-comique de la pire espèce;

mais que l'on s'en souvienne, il n'est question que de la coupe des vers, et nous voulons seulement prouver l'identité absolue de la prose cadencée et à rimes croisées de la religieuse avec ce que nous appelons *vers libres*. Voici le calque exact, mesure par mesure, de cette prétendue prose :

L'HOTELIER.

Réjouis-toi, Marie!
Ta charmante vie
Bientôt va s'entourer, non plus de jeunes gens,
Mais de vieillards prodigues et galans,
Dont la tendresse
A tes pieds mettra sa richesse.

MARIE.

Mon ame est toute à l'amour,
Bien suprême!
Que celui qui m'aime
Espère un doux retour.

ABRAHAM.

Un étranger, Marie,
Te prie.
Ah! veuille m'accorder
Un baiser!

MARIE.

Mes bras, de leur douce caresse,
Enlaceront ta tremblante vieillesse;
Je baiserai tes cheveux blancs.

Peut-on nommer cela de la prose? Évidemment la religieuse a écrit en vers sans le savoir. Tous ses drames sont faits de cette manière. Lorsque l'ermite se révèle à Marie, et lui reproche ses déportemens, le mètre, que nous venons de voir inégal et ondoyant comme la volupté, devient grave, régulier et alterné comme les sentencieuses leçons du dogme. Ainsi la religieuse, imitatrice à la fois et créatrice, tel est le propre des esprits supérieurs, a reçu les impressions de son temps, et les a transmises en les épurant; si elle tient à l'antiquité par ses études, au moyen-âge par la forme du style et le fonds des idées, elle touche par des points essentiels au développement de la poésie chez les peuples nouveaux. Cette place assurée à Hrosvita dans les littératures modernes ajoute un nouvel intérêt au

volume de M. Magnin et aux commentaires excellens qui précèdent et suivent sa traduction. Ce sont surtout les points de vue élevés et délicats qu'il s'est plu à ouvrir, et il y a là des échappées infiniment curieuses; les nuances dans la peinture des sentimens du cœur, l'union de la chasteté volontaire et de l'amour ardent, l'expression contenue des passions fortes, la métaphysique dans l'émotion, tous ces caractères essentiels de la civilisation moderne se trouvent, chez Hrosvita (1), à l'état de premiers linéamens et dans leur forme pour ainsi dire virginale. C'est ce que M. Magnin ne manque point d'indiquer avec une grande sûreté de coup d'œil et dans le meilleur style.

Le fonds de ses drames est germanique; elle tend au *vrai* plutôt qu'au *beau*, qui est le but spécial de l'art hellénique; elle admet tout ce qui peut faire prévaloir la vérité, scènes comiques et hideuses, violentes et même impudiques; une sincérité passionnée les relève. Ce fonds de vérité sévère s'échauffe d'une inspiration chrétienne, sans subtilité, sans raffinement, sans arrière-pensée, sans langueur molle et fade; point d'hypocrisie ou de réticence; elle avoue la véhémence des entraînemens humains et cherche sa force en Dieu seul. Quant aux sujets, ils s'offraient d'eux-mêmes; c'étaient les vies des saints et les pathétiques ou merveilleuses légendes dont l'histoire chrétienne se compose. Elle a respecté le plus possible le récit sacré, qu'elle ne lisait qu'en tremblant; et quant au style, trouvant un instrument demi-latin et demi-barbare, elle l'assouplit, le perfectionna, le simplifia et en fit ce que nous avons vu.

Ces deux vices modernes, la légèreté dans le travail, le faux enthousiasme dans les vues, n'ont aucune part aux recherches de M. Magnin. Il lui était facile de se ranger sous la bannière de Dulaure et de livrer à la risée ces légendes catholiques; il pouvait aussi attaquer violemment Voltaire, qui a présenté le moyen-âge comme un âge de profonde ignorance. Il n'a rien fait de tout cela. Effleurant un grand nombre de questions délicates dont il indiquait les profondeurs, il n'a faussé, en essayant de les reconstruire, ni l'humanité, ni l'histoire. Le berceau de notre scène lui est apparu dans les églises, et

(1) L'étymologie réelle du mot *Hrosvita*, qu'elle traduit elle-même *Clamor validus* (à peu près comme De Thou traduit *Bassompierre* par *Levis sonus a rupe*), nous semble devoir être *Rauschen* (bruit, murmure), et *schwind* (rapide, violent); le nom véritable de la religieuse aurait donc été *Rauschwind*, latinisé par le mot *Hroswitha* ou *Hrotsvitha*, orthographe inexacte, mais que M. Magnin a d'ailleurs très bien fait de conserver d'après le manuscrit.

ce berceau il ne l'a pas agrandi; de légendes dramatiques il n'a pas fait les chefs-d'œuvre de Sophocle. Indiquant le pédantisme et la recherche de certains passages, et la mode de cette dialectique absurde qui s'élaborait dans les couvens, il n'a pas abusé de ces défauts pour jeter une réprobation injuste sur le xe siècle. Cette modération, cette sobriété, lui ont permis de bien voir et de bien analyser le talent original de la religieuse. Un autre mérite dont il faut lui tenir compte, c'est de montrer les points de vue sans les épuiser, de faire penser le lecteur au lieu de forcer sa croyance, de féconder la méditation sans présenter les objets, les faits et les personnages sous un jour artificiel.

On se demande pourquoi les œuvres de ce genre, amusantes et sévères, piquantes dans leur simplicité, deviennent si rares. On publie cependant des milliers de volumes par année. Les livres ne manquent pas, ni les prétentions au savoir et au beau style. Toutes les intelligences sont éveillées, toutes veulent jouir, la plupart créer; c'est un prurit universel et un avortement qui se tourne en règle et en habitude. Rien ne mûrit; chacun se hâte, chacun s'élance. Un savoir indigeste, recouvert d'un coloris ardent et cru, est servi précipitamment à un public aussi pressé de lire que l'auteur est impatient de faire éclater son nom. Dans le roman, cette précipitation lâche les écluses journalières des fictions intarissables qui nous inondent. Un livre sérieux et amusant, publié au milieu de cette fécondité de mauvais aloi, mérite bien d'être remarqué. Tel est le livre de M. Magnin. Plusieurs questions graves sont éclairées par ce travail, auquel le savoir et le goût ont une part égale, dont la forme est excellente, et où les esprits d'élite étudieront désormais la religieuse du xe siècle, — ame passionnée et esprit supérieur, qui croyait imiter Térence et qui annonçait Racine.

PHILARÈTE CHASLES.

STATUE ÉQUESTRE

DE

M. LE DUC D'ORLÉANS

DE M. MAROCHETTI.

J'ai cherché long-temps, mais inutilement, de quel côté je devais regarder l'œuvre nouvelle de M. Marochetti, pour la bien comprendre, et entrer vraiment dans la pensée de l'auteur. Tous mes efforts, bien que sincères et persévérans, ont échoué contre la singularité de la composition. J'ai d'abord regardé de face la statue équestre du duc d'Orléans, et qu'ai-je vu? Un cheval coiffé d'un chapeau militaire. Ceci n'est point une plaisanterie, et chacun peut facilement vérifier tout ce qu'il y a de sérieux dans mes paroles. Je ne fais qu'énoncer, très simplement et sans la moindre intention de raillerie, l'impression que j'ai reçue. En venant du pavillon de l'Horloge, il est littéralement impossible d'apercevoir la tête du cavalier. Or, si je ne me trompe, le cavalier devait être le personnage principal de la composition. M. Marochetti ne pouvait-il donner au cheval un mouvement qui découvrît le visage du duc d'Orléans, et n'obligeât pas le spectateur à d'inutiles efforts pour l'apercevoir? Quelque bienveillantes que soient les dis-

positions avec lesquelles on arrive devant l'œuvre nouvelle de M. Marochetti, ce premier désappointement jette dans l'ame du juge le germe d'une sévérité trop bien justifiée par l'analyse attentive de la composition. Poursuivons, et plaçons-nous à droite de la statue en tournant le dos à la Seine. Si nous cherchons le visage du cavalier, nous ne sommes pas plus heureux que la première fois. A peine pouvons-nous apercevoir un profil perdu; le seul dédommagement qui nous soit offert, c'est de nous assurer que le prince n'est pas solidement assis sur son cheval, que le corps est beaucoup trop en arrière, et qu'un brusque mouvement pourrait le désarçonner. Cette seconde épreuve n'est donc pas plus favorable que la première, et ne condamne pas moins clairement le goût du statuaire. Si nous tournons le dos à l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, que voyons-nous? Un assemblage singulier qu'il nous serait difficile de caractériser. La queue du cheval est attachée de telle façon, et se combine si étrangement avec l'attitude du cavalier, qu'on ne sait d'où elle sort. Cette troisième impression n'est donc pas plus heureuse que la seconde. Plaçons-nous maintenant à gauche de la statue, et tournons le dos à la rue du Coq. Enfin nous apercevons le visage du prince, et nous pouvons étudier à loisir l'expression que M. Marochetti a voulu lui donner. Mais quelle singulière coiffure, quelle maladresse dans la manière de placer le chapeau militaire! En regardant la statue de face, nous ne pouvions distinguer le visage du cavalier; maintenant le cavalier nous semble coiffé d'une casquette. Assurément le chapeau militaire d'un lieutenant-général n'a rien qui se prête aux exigences de la sculpture, nous sommes disposé à le reconnaître et nous le proclamons volontiers; mais tout contraire qu'il soit aux conditions générales de l'art, malgré l'ensemble disgracieux des lignes qu'il présente, ce chapeau, placé naturellement, c'est-à-dire de façon que l'axe de la coiffure corresponde à l'axe de la tête, ce chapeau, sans plaire à l'œil, n'a du moins rien de ridicule, tandis que la coiffure choisie par M. Marochetti amène le rire sur les lèvres des juges les plus indulgens. Et puis, était-il bien nécessaire de mettre sur la tête du prince ce malencontreux chapeau, n'importe de quelle manière? N'était-il pas cent fois plus raisonnable et plus naturel de découvrir la tête du cavalier, et de lui mettre le chapeau à la main? Et pourquoi, je vous le demande, pourquoi multiplier sur ce chapeau les détails et les ornemens, au point de le rendre dix fois plus lourd? Ne pouviez-vous, ne deviez-vous pas simplifier le modèle que vous aviez sous les yeux? Pourquoi copier servilement, mesquinement,

toutes les broderies du chapeau d'ordonnance, et vouloir exprimer avec l'ébauchoir des détails que le pinceau dédaignerait, et que le bronze ne peut rendre sans faire tort au masque du personnage, en distrayant l'attention? Placé comme nous le sommes maintenant, nous pouvons embrasser d'un regard tous les défauts, et je voudrais pouvoir dire toutes les qualités de la composition. Malheureusement le feutre du chapeau et la chair du visage sont exécutés de la même manière; il y a dans ces deux morceaux une telle uniformité de travail, qu'ils semblent faits de la même matière, c'est-à-dire, en deux mots, que le bronze n'a su représenter ni le feutre ni la chair. Il n'y a dans la physionomie du prince ni l'ardeur ni la vie qui conviennent à un homme de son âge, et que le spectateur cherche naturellement dans l'héritier du trône. Parlerai-je du bras qui tient l'épée? Il serait difficile d'imaginer un mouvement plus gauche et moins militaire. On ne peut pas dire que le bras abaisse l'épée; il semble que l'épée soit trop lourde pour le bras qui la porte, pour la main qui la tient, et que son poids oblige le bras à s'étendre. Le bras et l'épée ne forment ainsi qu'une seule ligne qui déplaît à l'œil, à quelque point de vue que l'on se place.

Ce que j'ai dit du chapeau d'ordonnance, je le dirai, je dois le dire, de l'uniforme. Assurément l'habit militaire du XIX[e] siècle n'a rien de sculptural; mais il était possible de l'interpréter sans le dénaturer, et d'enrichir ce qu'il a de mesquin et d'ingrat. Il fallait, pour atteindre ce but, élargir les basques de l'uniforme, et ne pas serrer la poitrine du cavalier comme dans un corset. Le ventre du prince est trop gros et manque de jeunesse. C'est une faute de goût que rien ne saurait justifier, qui, toutefois, blesserait moins vivement, si le statuaire eût pris soin de donner plus d'ampleur à l'uniforme, et n'eût pas emprisonné le corps du prince de façon à donner au ventre dix ans de plus qu'à la poitrine. J'ai beau chercher quelles sont les qualités de cette œuvre, je ne puis réussir à les découvrir. Ignorans ou éclairés, étrangers à l'étude des monumens de l'art ou familiarisés depuis longtemps avec les œuvres les plus importantes de la statuaire, les spectateurs, en contemplant la composition de M. Marochetti, ne peuvent exprimer une pensée indulgente. Le cavalier qu'il nous montre est mal assis sur sa monture, mal coiffé, étouffé dans son uniforme, tient gauchement son épée, et sa physionomie n'exprime aucun sentiment précis et définissable. Avec la meilleure volonté du monde, il est impossible de deviner ce qu'il veut et ce qu'il pense. Est-ce la majesté du commandement, l'ardeur militaire ou la sérénité de l'espérance que

M. Marochetti a voulu retracer? Bien hardi serait, à mon avis, celui qui se prononcerait pour un de ces trois sentimens. Quant à moi, je l'avoue franchement, je n'ai pas su deviner l'intention de M. Marochetti. Je ne vois dans le cavalier qu'il nous donne pour le duc d'Orléans qu'un visage vulgaire, dont les yeux ne regardent pas et dont la bouche ne saurait parler. Ce masque immobile ne me dit rien; et s'il fallait absolument baptiser l'expression de ce visage muet, je ne trouverais dans le vocabulaire entier de notre langue qu'un seul mot capable d'exprimer fidèlement ce que je crois y découvrir. Ce mot, chacun l'a déjà deviné, et je pourrais me dispenser de le dire : le visage du prince respire l'ennui. Si donc M. Marochetti, par une série de réflexions que j'ignore et dont je ne saurais pénétrer le mystère, a été amené à vouloir exprimer les soucis de la grandeur et l'ennui du commandement, je suis forcé de confesser qu'il a parfaitement réussi. Serait-ce donc là ce qu'il aurait voulu?

Le cheval vaut-il mieux que le cavalier? Avons-nous devant les yeux un vrai cheval de bataille? La tête, le corps et les membres appartiennent-ils à la même race? Ont-ils le même âge? M. Marochetti, obéissant à une doctrine si souvent et si aveuglément prêchée, n'a-t-il pas réuni, par un étrange caprice, des élémens qui ne sauraient s'accorder entre eux? N'a-t-il pas juxtaposé violemment, sans réussir à les combiner, des fragmens choisis sans discernement, et qui par leur nature sont incapables de former jamais un tout harmonieux? Ces questions, posées clairement, ne sont pas difficiles à résoudre. Il suffit, en effet, de considérer attentivement le cheval que monte le duc d'Orléans pour s'apercevoir que la tête et les cuisses n'appartiennent pas à la même race. En modelant la tête, M. Marochetti pensait aux courses de Chantilly; en modelant les cuisses, il copiait un cheval de brasseur. Le type de la tête semble inspiré par le désir de plaire au jockey-club; le type des cuisses est celui d'une jument normande. Les yeux sont enchâssés, les narines se dilatent comme dans un étalon arabe; les plans musculaires des cuisses sont divisés comme dans un cheval qui traîne toujours un pesant fardeau, et n'a jamais couru, ne courra jamais. Entre la tête et les cuisses il n'y a pas seulement désaccord, il y a contradiction. M. Marochetti a-t-il pu croire un seul instant que la tête et les cuisses fussent de la même race? Je ne le pense pas. Il ne s'est pas trompé à ce point. Il n'a pas compris le danger de la théorie dont nous parlions tout à l'heure, et, une fois engagé dans une fausse voie, il a cru devoir aller jusqu'au bout. Il a entendu dire autour de lui, il a lu peut-être dans quelques livres qui jouissent

d'une autorité usurpée, que, pour faire un beau cheval, pour composer un type idéal de force et d'ardeur, il faut choisir dans la nature réelle les élémens épars dont la réunion constitue la beauté; et, s'attachant au sens littéral de cette maxime, qui par elle-même est fort incomplète et a besoin d'être fécondée par l'interprétation, il a négligé une des parties les plus importantes de la tâche imposée à tous ceux qui veulent créer, qu'ils s'appellent peintres, poètes ou statuaires. Il a choisi sans se demander si les élémens qu'il choisissait étaient unis entre eux par une parenté lointaine ou prochaine, et s'ils pouvaient s'assembler sans violence, s'ils pouvaient se coordonner et se fondre de façon à dissimuler la diversité de leur origine. C'est pour n'avoir pas connu ou pour avoir oublié l'importance profonde de cette vérité, que M. Marochetti est arrivé à modeler un cheval dont la tête et les cuisses s'accordent si mal et se contredisent si formellement. Ce n'est pas tout : les extrémités des membres postérieurs et antérieurs ne s'accordent pas davantage entre elles. Les extrémités des membres antérieurs appartiennent évidemment à un cheval de course; les extrémités des membres postérieurs appartiennent à un cheval de trait. C'est la même faute engendrée par la même ignorance ou le même oubli. La flexion du membre antérieur gauche offre une ligne désagréable, et ne convient pas au type que le statuaire devait réaliser, au type du cheval de bataille. Enfin, le mouvement combiné des quatre membres présente au regard une confusion fâcheuse, et, si l'on veut prendre la peine de l'analyser, on verra qu'il ne réunit pas les conditions d'un équilibre solide.

Outre la violation du principe d'unité, dont l'importance ne saurait être méconnue, M. Marochetti a commis encore une autre faute. Il a demandé à son art ce que son art ne peut donner; il a voulu trouver sous l'ébauchoir ce qui ne peut se produire que sous le pinceau. L'erreur que nous reprochons à M. Marochetti est aujourd'hui malheureusement populaire, parmi ceux qui produisent comme parmi ceux qui jugent; on rencontre dans les ateliers bon nombre de gens qui la partagent, et s'imaginent, de la meilleure foi du monde, qu'ils ont fait une belle statue quand ils ont réussi à indiquer dans le marbre ou dans le bronze un effet que l'œil est habitué à trouver sur la toile. C'est tout simplement une des bévues les plus lourdes qui se puissent faire. Chaque forme de l'art a son but et ses moyens qui ne sauraient être méconnus impunément. Chercher l'*école d'Athènes* dans le marbre, ou le *Laocoon* sur la toile, est une tentative que le goût réprouve, et qui ne peut aboutir qu'à des œuvres puériles. C'est en cherchant la pein-

ture dans la statuaire que M. Marochetti a creusé dans les cuisses de son cheval des sillons exagérés; c'est en poursuivant ce but insensé qu'il a marqué l'aine par une entaille monstrueuse. Toutes ces puérilités trouveront sans doute des apologistes fervens. On dira que M. Marochetti a obtenu un effet pittoresque, et son erreur sera louée comme une trouvaille. Quant à nous, à cet égard, nous ne conservons pas l'ombre d'un doute; nous savons depuis long-temps ce qu'il faut penser de ces empiètemens de la statuaire sur le terrain de la peinture, et réciproquement. Cette prétendue hardiesse n'est pour nous qu'un pur enfantillage, qui mérite à peine d'être discuté.

Pour être juste, pour dire toute notre pensée, pour indiquer nettement le rang auquel peut prétendre l'œuvre de M. Marochetti, nous devons ajouter qu'elle n'est pas monumentale. C'est une composition *de genre* exécutée, on ne sait pourquoi, dans des proportions qui veulent un style tout différent. C'est un joujou aperçu à travers une lunette; mais le grossissement n'ajoute absolument rien à la valeur de l'œuvre. Loin de là; bien des défauts qui passeraient peut-être inaperçus, ou qui du moins échapperaient aux yeux de la plupart des spectateurs, se montrent ainsi à l'œil le moins exercé avec une irrésistible évidence. Ce qui manque en effet à la statue du duc d'Orléans, c'est surtout l'élévation du style. Cette absence d'élévation est d'autant plus frappante, blesse d'autant plus sûrement, que les proportions choisies par M. Marochetti ne permettent aucune tricherie, aucun escamotage. Incorrection, vulgarité, rien ne peut être dissimulé; tous les élémens de la composition se laissent apercevoir si clairement, que l'indulgence devient impossible. On a beau faire, l'attention est provoquée, harcelée par toutes les lacunes, par toutes les erreurs qui fourmillent dans cette œuvre, si petite par le style, et agrandie sans raison. Pour que l'œuvre de M. Marochetti fût vraiment monumentale, pour que la proportion fût justifiée par l'idée, il aurait dû concevoir et ordonner l'attitude du cavalier, les mouvemens du cheval, de façon à présenter partout à l'œil satisfait des lignes simples et harmonieuses, un ensemble grave et facile à saisir; il aurait fallu que chaque ligne, chaque mouvement eût une raison d'être, et relevât de la réflexion, de la volonté, au lieu d'appartenir au hasard. Or, y a-t-il rien de pareil dans l'œuvre de M. Marochetti? L'auteur pourrait-il justifier victorieusement l'attitude du cavalier, les mouvemens du cheval? Oserait-il dire qu'il s'est préoccupé sérieusement du choix et de l'harmonie des lignes? Il a fait avec l'ébauchoir ce que fait Victor Adam avec son crayon, il a fait tout au plus un croquis en bronze.

Je voudrais pouvoir louer les bas-reliefs placés sur le piédestal de la statue; mais je ne pourrais les louer sans trahir la cause de la justice; car je retrouve dans ces bas-reliefs tous les défauts que j'ai signalés dans la statue. Ici encore M. Marochetti a confondu, par un étrange aveuglement, les conditions de la statuaire et les conditions de la peinture. La méprise, quoique moins choquante, n'est pas moins réelle. Le *Passage des Portes de Fer* et le *Passage du Col de Mouzaïa*, tels qu'il les a conçus, seraient tout au plus acceptables comme tableaux, mais ne peuvent être acceptés comme bas-reliefs. Si ces deux compositions étaient signées du nom de Raffet et dessinées sur la pierre lithographique, la critique ne serait certainement pas réduite au silence; car Raffet, quant au mouvement des masses, quant à la clarté, quant à l'énergie, a souvent fait beaucoup mieux. Toutefois l'indulgence serait permise. Mais ce qui peut être pardonné aux caprices du crayon ne saurait être pardonné à l'ébauchoir. Malheureusement, en composant ces deux bas-reliefs, M. Marochetti ne paraît pas avoir entrevu un seul instant la différence profonde qui sépare la statuaire de la peinture. Il a disposé ses personnages comme si la couleur devait se charger de traduire sa pensée, et ne s'est pas préoccupé des conditions spéciales imposées au bas-relief. Il y a dans ces deux pages de sculpture de véritables trous que le goût ne peut absoudre. Il n'y a pas un élève de l'Académie qui ne sache très bien ce que M. Marochetti semble ignorer. Il y a des personnages entiers qui se détachent du fond et s'enlèvent presque en ronde-bosse, tandis que d'autres personnages, quoique voisins des premiers, comme le démontre évidemment la proportion que l'auteur leur a donnée, sont engagés presque tout entiers dans le fond, et semblent vouloir s'éloigner de l'œil du spectateur. Les conditions dont je parle sont tellement élémentaires, que j'ai peine à m'expliquer comment M. Marochetti les a méconnues. Il ne s'agit pas ici en effet d'une question de style, pas même d'une question de grammaire, mais tout simplement d'une question d'alphabet, ou, si l'on veut, de syllabaire. Violer les conditions dont je parle équivaut à ne pas savoir épeler. Tous les sculpteurs, au début de leurs études, pendant les premiers mois qu'ils passent à l'atelier, apprennent de la bouche de leur maître l'importance du principe que M. Marochetti a traité si cavalièrement. Assurément je ne conseillerais à personne de copier les cavaliers des Panathénées, lorsqu'il s'agit de reproduire quelque épisode de nos guerres d'Afrique; mais il y a dans les bas-reliefs du Parthénon un enseignement qui domine tous les temps et tous les lieux, et qui peut

s'appliquer avec une égale justesse à toutes les compositions sculpturales, quelle que soit l'histoire où l'artiste ira chercher ses inspirations. Dans cette frise glorieuse, éternel sujet de méditation et d'étude pour tous ceux qui aiment ou pratiquent la statuaire, la succession des plans et le relief des personnages sont coordonnés de façon à ne laisser aucun vide, et présentent à l'œil du spectateur un ensemble facile à saisir. Dans les bas-reliefs de M. Marochetti, la violation de ce principe fondamental ôte à la composition toute espèce d'intérêt. L'œil distrait se promène d'un point à un autre sans savoir où s'arrêter. Il se fatigue à chercher le centre de la composition, sans pouvoir jamais le trouver. Le procédé pittoresque adopté par M. Marochetti ne permet pas au regard de se reposer. J'ai long-temps contemplé les *Portes de Fer* et le *Col de Mouzaïa;* j'ai tâché de deviner quelle a pu être la pensée de l'auteur, sur quel point il a voulu que se fixât principalement l'attention, et après de vains efforts je suis arrivé irrésistiblement à cette déplorable conclusion : M. Marochetti n'a pas cru à la nécessité de montrer clairement sur quel point doit d'abord se concentrer l'attention avant d'aborder les détails d'une importance secondaire. Il serait donc absolument inutile d'interroger plus longtemps ces deux bas-reliefs, et de leur demander ce qu'ils ne peuvent nous dire. Il n'y a dans aucune de ces deux pages une idée-mère de laquelle relèvent tous les élémens de la composition. C'est une série de personnages et rien de plus.

Y a-t-il au moins dans chacun de ces personnages une élégance, une sévérité, une correction de dessin qui les recommandent à l'admiration, ou seulement à l'indulgence? Ces cavaliers et ces fantassins, qui semblent placés là plutôt par le hasard que par la volonté, sont-ils conçus et modelés de façon à contenter l'œil du spectateur? Y a-t-il dans le *Passage des Portes de Fer* ou du *Col de Mouzaïa* une figure dont le mouvement soit vrai et s'explique naturellement? Il serait difficile de se prononcer pour l'affirmative. Les meilleures figures ne sont que des à peu près. Les qualités qu'un œil indulgent peut y découvrir ne sont pas assez solides, assez complètes, pour imposer silence à la critique; et à côté de ces figures, combien d'autres ne se distinguent que par l'exagération, la gaucherie ou l'incorrection! Dans le *Passage des Portes de Fer*, il y a des fantassins qui rappellent les soldats de plomb si chers aux écoliers. Il est presque impossible de deviner le corps sous le vêtement. Les membres sont attachés de façon à dérouter toutes les notions acquises par l'étude attentive de la réalité. Dans le *Passage du Col de Mouzaïa*, il y a un cavalier dont

le mouvement semble destiné à parodier le mouvement exécuté par le cheval sur lequel il veut s'élancer. Ce merveilleux détail se trouve dans la partie droite du bas-relief. La jambe gauche du cavalier forme un angle absolument pareil à celui que forme le membre antérieur gauche du cheval. Si M. Marochetti a voulu faire une gageure contre le goût et le bon sens, nous devons avouer qu'il l'a gagnée.

Que dire du style de ces deux bas-reliefs? Dans de pareilles compositions il n'est pas question de style; l'auteur, nous le croyons du moins, n'y a pas songé. Il considère sans doute le style en sculpture comme une de ces vieilleries académiques bonnes tout au plus à tourmenter la jeunesse des écoles. L'allure indépendante de son esprit ne peut se plier à de si mesquines exigences. Si tel est le fond de sa pensée, il faut reconnaître qu'il l'a clairement révélé dans ces deux bas-reliefs, car il n'y a pas une figure qui puisse être accusée de la moindre prétention au style. Les meilleurs morceaux ne sont qu'un souvenir incomplet de la réalité; mais M. Marochetti n'a pas essayé une seule fois d'interpréter, d'agrandir, d'idéaliser ce qu'il avait vu. Il a constamment évité le style comme un danger; il s'est toujours tenu en garde contre tout ce qui pouvait ressembler au travail de la pensée sur la réalité, à l'interprétation du modèle; il a veillé sur lui-même avec une attention assidue, et sa persévérance a été dignement récompensée. Il n'a pas toujours été réel, il s'en faut de beaucoup; mais aussi il n'a pas à se reprocher une seule figure qui mérite le nom de belle. Il n'a pas mis dans le bronze tout ce qu'il a vu, ou plutôt tout ce qu'il aurait dû voir; mais il n'y a rien mis qui appartînt exclusivement à sa pensée. Son talent, dans ces bas-reliefs, se compose de deux choses: un œil qui ne voit pas très bien, et une main qui copie assez mal.

Les défauts nombreux que nous avons signalés dans l'œuvre nouvelle de M. Marochetti ne nous causent d'ailleurs aucune surprise, car les précédens ouvrages de l'auteur présageaient assez clairement ce qu'il pourrait faire, ce qu'on devait attendre de lui. La médiocrité incontestable de la statue du duc d'Orléans n'étonnera donc que les personnes absolument étrangères à l'histoire des artistes contemporains. Quant à ceux qui, par goût ou par profession, suivent attentivement le développement des arts du dessin, cette statue ne leur apprendra rien sur le mérite de l'auteur. Le statuaire qui a signé la *Bataille de Jemmapes*, le groupe de la Madeleine, le *Philibert-Emmanuel*, était naturellement, nécessairement condamné à faire ce qu'a fait cette année M. Marochetti. Avant de signer la *Bataille de Jemmapes*, un des bas-reliefs de l'arc de l'Étoile, M. Marochetti jouissait d'une obscurité

parfaitement légitime. Une occasion éclatante lui fut offerte pour montrer ce qu'il valait, et il en a profité selon ses forces. Il n'avait rien à dire, il n'a rien dit : il n'était pas capable de composer une bataille, et il l'a prouvé. Après cette première démonstration, les esprits les plus exigeans n'avaient plus rien à lui demander pour s'édifier sur la valeur de son talent; l'évidence des preuves était tellement lumineuse, que le doute n'était plus permis qu'aux aveugles. Je conçois sans peine que le roi de Sardaigne ait demandé à M. Marochetti la statue de Philibert-Emmanuel, car le roi de Sardaigne n'a pas vu la *Bataille de Jemmapes;* mais j'ai peine à comprendre qu'on ait pu confier à M. Marochetti un travail aussi important que le groupe de la Madeleine, après avoir vu dans le *Philibert-Emmanuel* l'éclatante confirmation d'une vérité déjà démontrée surabondamment par la *Bataille de Jemmapes.* Je sais qu'il s'est trouvé des voix nombreuses pour louer la statue placée aujourd'hui sur la place Saint-Charles, à Turin; le bruit de ces louanges n'a pas ébranlé un seul instant notre conviction. Cette composition, assez adroitement conçue pour un tableau de genre, mais d'ailleurs dépourvue de toute élévation de style, ne satisfait à aucune des conditions de la statuaire et n'a rien de monumental. Toutefois je reconnais volontiers que malgré ses défauts elle est supérieure à la statue du duc d'Orléans; mais pour un œil exercé cette différence n'est pas très grande. Le *Philibert-Emmanuel*, comme le *Duc d'Orléans*, est d'un style mesquin; seulement, dans le premier de ces ouvrages, l'emphase théâtrale dissimule un peu ce que la gaucherie des mouvemens laisse voir avec trop d'évidence dans le second; et si l'on veut analyser sérieusement chacun de ces deux ouvrages, on y retrouvera la même absence de pensée. Cependant la médiocrité du *Philibert-Emmanuel* n'a pas ruiné M. Marochetti dans l'opinion de ceux qui dispensent les travaux de sculpture; il faut le croire du moins, puisqu'ils ont confié à M. Marochetti l'exécution du groupe placé aujourd'hui derrière le maître-autel de la Madeleine. Si les esprits scrupuleux avaient pu conserver encore quelques doutes à l'égard du talent de M. Marochetti, ce groupe doit leur avoir démontré sans retour ce qu'ils doivent penser. Il est impossible en effet d'imaginer une composition plus nulle sous tous les rapports. La conception est au niveau de l'exécution, et réciproquement. Le personnage principal, la Madeleine, est dans l'attitude d'un prédicateur. La draperie est d'une pesanteur telle qu'on a peine à comprendre comment une femme ne fléchit pas sous un pareil vêtement. Quant au choix des formes, que

cette draperie malheureusement ne réussit pas à dissimuler, il est difficile d'en parler avec indifférence; car la Madeleine a le ventre d'une femme dont la grossesse serait déjà fort avancée. Devine qui pourra quelle a pu être la pensée de l'auteur! Pour moi, je ne saurais le deviner. Les anges qui entourent la Madeleine sont tellement vulgaires, tellement éloignés de la nature céleste qui devrait se révéler dans leurs regards comme dans le choix de leurs formes, que la critique peut se dispenser de les étudier. Les voir, c'est les juger.

Et pourtant, malgré cette triple épreuve, malgré la *Bataille de Jemmapes*, malgré le *Philibert-Emmanuel*, malgré le groupe de la Madeleine, M. Marochetti a été choisi pour modeler la statue du duc d'Orléans. Il a tenu toutes ses promesses, et ceux qui l'ont appelé n'ont pas le droit de se plaindre. Quant à nous, qui avions prévu ce qui arrive, la plainte nous est permise, et nous avons le droit de nous étonner de la fortune singulière de M. Marochetti. Chacune de ses tentatives a été marquée par une chute authentique, et cependant, après chacune de ces tentatives, on lui a ménagé l'occasion de prendre sa revanche; mais il a persévéré dans sa médiocrité, sans jamais se lasser, et sans doute il ne se dispose pas à changer de route, puisque celle où il est engagé depuis dix ans l'a conduit à la richesse.

Il serait donc parfaitement inutile de lui signaler les modèles qu'il doit consulter avant de composer la statue équestre de Napoléon. S'il a négligé ces modèles, lorsqu'il avait à faire les statues de Philibert-Emmanuel et du duc d'Orléans, pouvons-nous espérer qu'il daigne les consulter pour l'œuvre nouvelle dont l'exécution lui est confiée? Le croire serait de notre part un pur enfantillage. Le Marc-Aurèle du Capitole, le Balbus du musée de Naples, les statues équestres dues aux mains savantes de Donatello à Padoue et de Verocchio à Venise ne peuvent rien enseigner qu'à l'artiste convaincu de la nécessité de l'étude. Or, il est probable que cette conviction n'est jamais entrée dans l'esprit de M. Marochetti. Comment douterait-il de sa science, puisque les travaux les plus importans sont réservés à son ciseau, puisque, malgré ses nombreux échecs, le tombeau de Napoléon a semblé seul digne d'occuper son imagination? Les statues équestres que nous venons de nommer pourraient-elles ébranler la confiance de M. Marochetti dans la toute-puissance de son talent? pourraient-elles l'amener à penser qu'il ne sait pas précisément tout ce qu'il devrait savoir? Lui feraient-elles entrevoir la différence qui sépare le style monumental du style anecdotique? Franchement je n'oserais

l'espérer. Pour faire la statue équestre de Napoléon, il ne se croira pas obligé de passer les Alpes et de rajeunir ses souvenirs. Il a vu tous les modèles dont nous venons de parler; et s'il n'en a tiré aucun profit, c'est que sans doute il n'en a pas compris l'importance et la valeur. Tous nos avertissemens, tous nos conseils, ne seraient donc que des paroles perdues. Aussi n'est-ce pas à lui que notre voix s'adresse. Si nous parlons des monumens de l'art antique, des monumens de la renaissance, c'est pour éclairer ceux qui applaudissent, par ignorance, aux œuvres de M. Marochetti. S'ils ne sont pas capables de juger par eux-mêmes, s'ils n'ont pas dans leur pensée un idéal de beauté d'après lequel ils puissent estimer la valeur des œuvres contemporaines, qu'ils appellent à leur secours l'étude des monumens que nous leur indiquons, qu'ils s'instruisent par la comparaison, et que le génie de Donatello leur révèle toute la médiocrité du talent de M. Marochetti. Si l'étude du passé leur a manqué pour juger la statue du duc d'Orléans, qu'ils se dépouillent de leur ignorance, que leurs yeux se dessillent, et qu'ils se tiennent prêts à juger, avec une impartialité sévère, la statue de Napoléon.

GUSTAVE PLANCHE.

REVUE MUSICALE.

Beethoven et sa statue occupent en ce moment, nous ne dirons pas l'Allemagne, mais l'Europe entière. De Coblentz à Mayence, il n'est bruit que de l'exaltation triomphale qu'on prépare au roi de la symphonie. Le vieux Rhin se pavoise de ses plus éclatantes banderoles, le pic du Drachenfels se couronne, en guise de lampions, de barils de poix gigantesques, et l'écho séculaire de Saint-Goar récure sa gorge de granit pour mieux porter au loin les mémorables faits des trois grandes journées. Pour un moment, les fourmilières humaines cachées dans les entrailles du Taunus se dépeuplent; de Schlangenbad, d'Ems et de Wiesbaden, on arrive, on afflue; les murs de Bonn regorgent d'étrangers, et l'on raconte que plus d'un honorable professeur de l'antique Clementina-Augusta, voyant ses pénates envahis, en est réduit à camper à la belle étoile sans autre abri contre l'ophthalmie que le précieux garde-vue vert qui le protége dans ses cours. Fête nationale et populaire à laquelle les souverains et les hommes politiques eux-mêmes vont prendre part : le roi de Prusse reçoit à Stolzenfels la reine d'Angleterre, M. de Metternich arrive au Johannisberg, et M. de Nassau fait endosser à ses soldats leurs habits neufs. Quel congrès que celui-là : Meyerbeer et M. de Humboldt, le prince Metternich et M. Liszt, sans compter les myriades de pianistes accourus des quatre points du globe, et qui certes n'auront garde de perdre une aussi belle occasion de pérorer sur la philosophie de l'art et autres matières transcendantales! Aussi j'admire la candeur de ces braves gens qui vont à Bonn, s'imaginant y devoir entendre des merveilles musicales, quelque symphonie de Beethoven, par exemple, exécutée avec une pompe inouïe. De musique et de symphonie, mais il n'en sera point question; en re-

vanche, on peut s'attendre à des salves d'artillerie, à des vivats frénétiques, à des illuminations et surtout à de solennelles harangues. Au fait, pourquoi M. Liszt se refuserait-il le plaisir, si fort de son goût, de haranguer la multitude? Pourquoi l'honorable pianiste, en attendant que la statue s'y dresse, n'essaierait-il pas le piédestal? A ce compte, la partie oratoire ne saurait manquer. Au discours humanitaire prononcé dernièrement par M. Liszt au château de Saint-Point, il fallait un pendant, le monde attendait : qu'il se rassure, les harangues ne feront pas défaut; et comme cette fois le récipiendaire, en sa qualité de mort, ne risque pas d'interrompre l'éloquent chancelier de la fête, tout porte à croire que nous aurons un document complet que les télégraphes s'empresseront de nous transmettre, car il est bien convenu qu'aux temps où nous vivons le don des langues accompagne infailliblement celui des doigts. Puis, après tant d'homélies et de dissertations, on ira se prélasser, le verre en main, dans l'îlot de Nonnenwerth, transformé pour la circonstance en joyeuse guinguette, où des flots de vin couleront nuit et jour aux frais de l'illustre pianiste. Qui pourrait dire combien de toasts philosophiques seront portés à tous les dieux de l'art, à commencer et à finir par Beethoven? On sablera le Rudesheimer, le Markobrunnen et le Geisenheimer à grand orchestre : trombones, clarinettes et bassons boivent sec, comme chacun sait; aussi frémissons-nous en songeant à la quantité de tonnes qui se consommeront en ces galas opimes et dignes de Pantagruel. Mais pourquoi frémir? cela ne regarde-t-il pas M. Liszt, ou plutôt l'intendant de ses domaines?

Vous connaissez Nonnenwerth, petit îlot situé entre Bonn et Oberwinter, et tout juste assez large pour contenir un vieux cloître devenu la propriété du célèbre pianiste. Là vint se retirer et mourir la blonde et sensible Hildegonde, fille de l'un des plus puissans barons du Rhin. — Hildegonde aime Roland, et, tandis que le chevaleresque neveu de Charlemagne guerroie en Palestine, le bruit se répand qu'il est mort; aussitôt sa fidèle fiancée abandonne le manoir paternel, se réfugie à Nonnenwerth et prend le voile. Cependant la nouvelle était fausse; le paladin, à peine guéri des sanglantes blessures qui ont fait croire à son trépas, revient de terre-sainte, et lorsqu'il aborde enfin au château du baron : « Vous arrivez trop tard, lui répond le père d'Hildegonde, ma fille s'est unie au Christ. » — Sur la rive droite du Rhin, juste vis-à-vis de Nonnenwerth, s'élève un pic aride et nu (aujourd'hui le Rolandseck); l'amant infortuné s'y construit une hutte; de là son regard plongera nuit et jour dans la cellule où gémit sa pauvre bien-aimée, de là son oreille entendra le son des cloches appelant le cloître à la prière, et distinguera même pendant l'office divin la voix ineffable d'Hildegonde s'élevant vers le ciel sur des nuages d'encens. Un matin, le neveu de Charlemagne, s'éveillant à son ordinaire les yeux braqués sur Nonnenwerth, aperçoit dans le cimetière de la communauté une fosse fraîchement creusée; à cette vue, un affreux pressentiment s'empare de lui; haletant, éperdu, il descend la montagne, traverse le Rhin, heurte à la porte du sanctuaire que pour la première fois de sa vie il se décide à profaner, et la première sœur qu'il interroge lui apprend que la

vierge qu'on ensevelit est Hildegonde. Le lendemain, on aperçut au pic du Rolandseck un cadavre adossé contre la hutte, et dont la paupière immobile était encore fixée sur Nonnenwerth. — Quand Schiller rimait cette légende et donnait, sous le nom du *Chevalier de Toggenburg*, la vie littéraire à la tradition naïve du vieux temps, le grand poète d'Iéna ne se doutait guère qu'avant trente ans un pianiste compterait cette pièce au nombre des archives de son manoir. Pourquoi M. Liszt ne met-il point la ballade de Schiller en musique? Lui qui aime tant à fraterniser avec les philosophes et les poètes trouverait là, ce semble, une occasion toute naturelle de s'approprier définitivement un morceau que la littérature allemande pourrait bien encore vouloir réclamer.

En attendant, Nonnenwerth s'approvisionne de vieux vins et de comestibles pour festoyer dignement Beethoven; invitera-t-on la statue au gala, comme dans *le Festin de Pierre*? C'est pour le coup que le bonhomme Bertram, s'il parcourait les salles du *monastère antique*, pourrait se livrer tout à son aise à son goût du monologue, et dans un plain-chant funéraire reprocher au pianiste hospitalier d'avoir,

Où régnait la vertu fait régner le plaisir!

Que vont dire les saintes sépultures du cloître à ces accens bachiques renouvelés du *Comte Ory*? Que dira surtout l'ombre d'Hildegonde, s'il est vrai qu'elle habite encore *ce séjour*, ainsi que l'affirment certains touristes qui descendaient le Rhin il y a quatre ans, lesquels prétendent l'avoir vue assise, au clair de lune, à sa fenêtre, ses longs yeux bleus noyés de pleurs et sa main amaigrie perdue dans les touffes de ses cheveux blonds? Heureusement, il faut l'espérer, saint Beethoven interviendra, sans quoi le feu du ciel n'aurait qu'à tomber sur le monastère profané.

N'importe, un grand homme de plus aura sa statue, et cette consécration populaire donnée à l'immortel auteur des symphonies vaut bien qu'on se montre indulgent à l'endroit d'une foule de menus détails d'un parfait ridicule. Encore une fois, oublions les prêtres pour le dieu, et, laissant de côté toutes ces vanités puériles qui bourdonnent autour du monument, ne songeons à voir dans ces fêtes si bruyamment carillonnées qu'un solennel hommage rendu à la mémoire de Beethoven. N'admirez-vous point la banalité des temps où nous vivons, et combien c'est une chose facile pour certains esprits, qu'une soif insatiable de notoriété consume, d'occuper l'univers d'eux-mêmes, alors qu'ils semblent le plus se dévouer à la gloire d'autrui? C'est merveille de quel ton dégagé on en use désormais avec la publicité. Aujourd'hui que nous n'avons plus Pégase, la réclame nous tient lieu du coursier du Pinde. On l'enfourche, et pique des deux! Au fait, pourquoi n'en userions-nous pas de la sorte? Puisqu'il est convenu qu'aujourd'hui la publicité est à qui veut la prendre, une fois qu'on la tient, le mieux n'est-il pas de la mener bon train et d'entrer chez la courtisane botté, éperonné, le fouet en main, en petit Louis XIV qu'on est ou qu'on croit être?

Déjà l'Autriche avait décerné à Mozart une statue colossale; vous connaissez le monument de Salzbourg, cette physionomie si profondément empreinte de calme et de sérénité, qu'on se prend à s'écrier à son aspect : Puisque c'est là Mozart, il songe à *Titus* plutôt qu'à *Don Juan*. La Saxe prépare à Weber de semblables honneurs, et voilà désormais Beethoven intronisé à Bonn et prenant place sur le sol natal, vis-à-vis du fameux électeur de la cathédrale. On ne dira plus que l'Allemagne se montre ingrate envers ses musiciens illustres, et remarquez que là-bas du moins on n'attend pas qu'ils soient morts pour leur rendre hommage; je n'en veux d'autre preuve que ce qui se passait à Berlin ces jours derniers, lorsque le roi de Prusse accueillait à sa table avec tant de bienveillance et d'intérêt M. Spohr, dont il venait d'applaudir la partition nouvelle, cet opéra des *Croisés*, qu'on proclame avec enthousiasme le chef-d'œuvre du maître. En France, nous ne connaissons que fort peu l'auteur de *Jessunda* et de *Faust*, et, le connussions-nous davantage, il n'y a point à supposer qu'il nous inspirerait de très vives sympathies. Comme harmoniste, c'est un musicien de premier ordre; quant à la mélodie, telle que les Italiens et nous la comprenons, on serait mal venu de la lui demander. Je ne parle pas de sa manière d'écrire pour les voix, laquelle égale, si elle ne le dépasse, le sublime dédain de Beethoven. C'est partout et toujours de la musique instrumentale, et peut-être ces compositions, qui plaisent si fort aux Allemands, risqueraient-elles, en dépit des beautés éminentes qu'elles renferment, de paraître obscures à des gens qui ne lisent point Hegel dans les entr'actes. S'il était permis de rapprocher les deux extrêmes, je dirais que Spohr est une espèce de Rossini germanique, en ce sens qu'il use sans réserve de ses moyens d'effet, et prodigue les combinaisons harmoniques avec le même luxe et la même fécondité que l'auteur du *Barbiere* et de la *Gazza* ses combinaisons mélodieuses. J'ajouterais que cette musique a les qualités de ses défauts, et que ce style châtié, abstrait, qui pourrait s'appeler en musique le style philosophique, a du moins l'avantage d'exclure toute espèce de platitude, comme il s'en rencontre trop souvent dans les compositions des écoles italienne et française. Entre Beethoven et Spohr, il y a, selon moi, la différence du génie à l'esprit : l'un enthousiasme, l'autre intéresse.

Au nombre des pèlerins qui ont entrepris ces jours derniers la croisade rhénane, on cite M. Léon Pillet; seulement, s'il faut en croire le bruit des journaux, ce n'est point tout-à-fait à Beethoven qu'en voulait M. le directeur de l'Opéra, il s'agissait pour lui d'un but moins pieux et moins désintéressé. Beethoven a beau être un grand homme, il n'en a pas moins cessé d'écrire, et les directeurs de spectacle n'ont guère le loisir de se livrer à ce culte sentimental des morts; si l'auteur de *Fidelio* vivait encore, à la bonne heure! Fût-il même ce vieillard maussade et quinteux que vous savez, je gage que M. Léon Pillet, se trouvant sur les lieux, eût profité de l'occasion pour risquer une démarche; de Cologne à Bonn, il n'y a qu'un pas : malheureusement Beethoven n'existe plus qu'en effigie; et que peut la statue d'un grand

homme, que peut un mort auquel on chante des cantates, pour le directeur d'un théâtre qui demande à vivre? M. Pillet s'est donc arrêté à Cologne, où se trouve en ce moment Meyerbeer, venu à la suite de la cour de Prusse, dont il doit ordonner les concerts pendant la visite de la reine Victoria à Stolzenfels. — Que se passa-t-il pendant cette entrevue? on l'ignore; mais raisonnablement que pouvait-il se passer? L'éternelle question du *Prophète* et de *l'Africaine* sera revenue sur le tapis; peut-être même aura-t-on parlé d'une traduction du *Camp de Silésie?* M. Meyerbeer aura fait des conditions impossibles, M. le directeur de l'Académie royale de Musique aura demandé le temps d'y réfléchir, et l'on se sera séparé en se promettant de se revoir avant six mois dans le cabinet de la rue Lepelletier. Or, vous verrez que d'ici là le roi de Prusse interviendra pour commander à son maître de chapelle quelque divertissement qui rendra de toute nécessité la présence à Potsdam de M. Meyerbeer. Le bénéfice le plus clair que M. le directeur de l'Opéra nous semble devoir recueillir de sa pérégrination administrative aux bords du Rhin, est de s'être procuré le plaisir de voir la cathédrale de Cologne; c'est au clair de lune un magnifique spectacle.

L'an passé, l'Opéra parcourait l'Italie à la recherche d'un ténor, aujourd'hui le voilà traversant l'Allemagne à la poursuite d'une partition. L'Académie royale de Musique produit un peu sur nous l'effet de ces malades auxquels, en désespoir de cause, leur médecin ordonne de voyager; à ce compte, tant de malencontreux chefs-d'œuvre, de débuts avortés, représenteraient les moyens curatifs restés sans efficacité. Puisque rien ne réussit, ni les ouvrages de M. Halévy, ni ceux de M. Niedermeyer, et qu'on se lasse de Mme Stoltz; puisqu'il n'est que trop vrai que M. Barroilhet a besoin de prendre du repos, et qu'on nous reproche de tuer à plaisir, en lui imposant un répertoire au-dessus des conditions de sa nature, la seule voix jeune et fraîche que nous possédions encore, essayons d'une ressource extrême, prenons la poste, et vite allons-nous-en consulter l'oracle des bords du Rhin; mais l'oracle ne se compromet pas, et cette fois, comme toujours, répond par formules évasives. — Sérieusement, quel intérêt peut avoir M. Meyerbeer à livrer une de ses partitions nouvelles à l'administration de l'Opéra? Sa renommée? dit-on; mais la renommée de l'auteur de *Robert-le-Diable* et des *Huguenots* nous semble à un assez bon point pour qu'il lui soit permis d'en jouir à sa manière, et sans qu'on ait le droit de l'interpréter en mauvaise part. D'ailleurs, de ce qu'il ne lui convient pas d'écrire pour Mme Stoltz et Duprez, s'ensuit-il qu'il doive rester dans une inaction absolue? *Le Camp de Silésie*, représenté cet hiver à Berlin avec tant de succès, prouverait le contraire. En outre, le soin même de cette renommée, dont on se montre si généreusement préoccupé, exige qu'avant de livrer chez nous cette bataille proclamée décisive, il ne néglige rien pour s'assurer au moins le plus de chances de succès. Or, nous le demandons, l'état actuel de l'Académie royale de Musique est-il fait pour tenter un maître? Deux ou trois chanteurs isolés s'entourant de sujets recrutés de côté et d'autre, et qui ne se montrent que pour disparaître aussitôt, ne sauraient

constituer une troupe. Comment en on est venu là; que ce soit l'imprévoyance de l'administration ou le hasard des circonstances qui ait produit un pareil état de choses, il ne nous appartient point de le discuter; toujours est-il qu'un musicien aussi haut placé que l'auteur des *Huguenots*, qu'un maître dont la critique épie les moindres mouvemens ne saurait encourir les désavantages de la situation actuelle. Il y aurait, sans aucun doute, un grand parti à prendre : oublier sa propre gloire pour ne songer qu'à venir en aide au théâtre, se dire qu'à force de volonté, de patience et de génie, on finira par rassembler tant d'élémens disjoints, et se recomposer un ensemble, coûte que coûte; en un mot, tenter la fortune en désespéré. Par malheur, les dévouemens de ce genre ne sont plus du temps où nous vivons, et nous doutons fort que M. Meyerbeer se décide jamais à vouloir jouer le rôle d'un Curtius musical. — Ainsi la négociation a manqué, et l'on en est réduit, au retour du voyage, à redemander à son auteur une partition de *David*, qu'on écartait il y a huit jours. L'auteur du *David* en question est un jeune homme tout-à-fait inconnu, que ses amis proclament d'avance un grand maître, c'est trop juste; aussi attendons-nous le chef-d'œuvre avec une impatience d'autant plus vive, que Mme Stoltz y doit représenter le jeune roi des Juifs, ce qui ne nous empêche nullement toutefois de regretter le silence désormais indéfini de l'illustre auteur des *Huguenots;* car, soit dit en passant, prophète pour prophète, nous eussions mieux aimé celui de Meyerbeer.

On se demande ce que fait en des circonstances pareilles M. Donizetti, et comment, lorsque l'inépuisable pourvoyeur se trouve à Paris, une administration théâtrale quelconque peut conserver des inquiétudes sur son hiver. Fussiez-vous le plus abandonné des directeurs de spectacle, l'auteur des *Martyrs* et de *la Favorite* n'a-t-il point dans son écritoire de quoi vous tirer d'affaire en quelques jours? Par malheur, entre l'Académie royale de Musique et M. Donizetti un léger nuage a passé, et la cause de ce nuage est un certain *duc d'Albe* destiné à moisir dans les cartons. Déjà, au sujet de ce *duc d'Albe* que l'administration a jugé à propos de ne point représenter, l'auteur des paroles, M. Scribe, a touché une indemnité pécuniaire assez forte, et maintenant c'est au tour du maestro de réclamer. Quand on aura dûment satisfait à ses conditions, Orphée reprendra sa lyre. Néanmoins, et pour tuer le temps sans doute, M. Donizetti écrit un opéra bouffe qu'il destine au Théâtre-Italien. Le rôle principal est réservé à la Persiani, ainsi l'a voulu M. Vatel; car nous ne pensons pas que M. Donizetti se fût de lui-même montré à ce point oublieux envers la cantatrice qui a si puissamment contribué au succès de son *Don Pasquale*. Durant les deux ou trois saisons dernières, le public dilettante a pu apprécier les incessans services rendus par la Grisi à l'administration. Toujours prête à monter sur la brèche, active, dévouée et vaillante, nous l'avons vue passer du répertoire bouffe au répertoire dramatique, et pousser plus d'une fois l'abnégation jusqu'à se charger des rôles les moins faits à son avantage : le rôle d'Imogène, par exemple, écrit trop haut pour elle, et qu'elle chantait cet hiver uniquement pour faciliter les re-

présentations du *Pirate*. C'est sans doute afin de ménager la voix de sa prima donna et dans le seul intérêt de sa santé qu'un excès de zèle, s'il se renouvelait souvent, pourrait bien compromettre, que M. Vatel travaille en ce moment à préparer à la Grisi de longs loisirs à la saison prochaine. Sur deux opéras nouveaux qui seront représentés cette année, l'un, celui de M. Donizetti, est destiné à la Persiani; quant à l'autre, au *Nabuchodonosor* de Verdi, on vient d'engager tout exprès pour y chanter la partie d'Abigaïl une demoiselle Brambilla dont la renommée n'a jamais, que nous sachions, brillé en Italie d'un lustre bien flamboyant. Personne plus que nous n'aime à voir la troupe du Théâtre-Italien s'enrichir de noms nouveaux; encore convient-il que ces noms aient acquis de la célébrité. De même que nous applaudissions à l'avènement de Ronconi, nous consentirions volontiers à ce qu'on laissât partir la Grisi s'il s'agissait de la remplacer par quelque Malibran, à ce qu'on se défît de M. de Candia pour nous donner Moriani; mais, à vrai dire, ces renouvellemens par en-bas d'une troupe telle que la troupe du Théâtre-Italien de Paris ne nous semblent devoir produire aucun résultat auquel l'art musical soit intéressé. On a l'air de vouloir tout simplement tenter des expériences, de vouloir essayer si, en multipliant les sujets de médiocre importance, on ne parviendra point, en un moment donné, à pouvoir se passer de certain talent de premier ordre dont on aura, du reste, pris grand soin de chercher à déshabituer le public au moyen de toute sorte de petites manœuvres administratives. Pourvu que la présence de Mlle Brambilla n'aille pas nuire au succès de l'opéra de Verdi qu'on promet de nous donner enfin! Depuis bientôt quatre ans qu'on ne chante en Italie que la musique de Verdi, que ses cavatines et ses duos traînent sur tous les pianos, le temps semblerait en effet venu pour l'administration du théâtre Ventadour de mettre à la scène les partitions du jeune et déjà célèbre compositeur. Ces bons Milanais riraient bien si nous leur disions qu'en France nous en sommes restés à Donizetti! Entre Donizetti et l'Italie musicale contemporaine, il y a toute une école, et c'est justement à cette école qu'appartient Verdi. Une instrumentation toujours serrée, souvent énergique et puissante, une mélodie cherchant l'ampleur et l'expression, plus de développement dans les chœurs et tous les accessoires que n'en comportait l'ancien système, tels sont, à mon sens, les principaux caractères qui distinguent les chefs du mouvement en question. Mercadante semble avoir ouvert la voie avec *la Vestale* et le *Giuramento*, et peu à peu on a vu tous les esprits nouveaux s'engager sur ses traces. En s'attachant comme les autres à la forme adoptée par Mercadante, Verdi semble avoir pris à tâche de consommer le rapprochement entrevu par celui-ci entre la cavatine italienne et le système purement dramatique de l'opéra français. Comme tout continuateur d'un mouvement, il en a exagéré les tendances, de sorte que, si le genre de Mercadante inclinait déjà du côté de nos idées, la manière de Verdi s'y rattache entièrement, tant par la coupe grandiose des morceaux et le style mélodique de ses récitatifs, que par une certaine pompe de décors et de mise en scène à laquelle sa musique se prête

admirablement. Hâtons-nous d'ajouter à la liste de ses mérites un avantage bien remarquable chez un Italien; nous voulons parler du goût qu'il apporte dans le choix de sa phrase, de la façon toute sérieuse dont il la travaille. Verdi n'improvise pas, il compose; aussi ses ouvrages ne se comptent point par centaines. Quatre opéras : *Il Conte di San Bonifacio*, *I Lombardi*, *Ernani*, *Nabuco*, forment à peu de chose près le bagage du jeune maître. Dans *Nabuchodonosor*, que le Théâtre-Italien doit représenter cet hiver, Ronconi chantera le rôle du monarque assyrien, écrit jadis à son intention, et qui lui a valu déjà tant de triomphes; on parle en outre de M. Dérivis pour le personnage du grand-prêtre. Lorsqu'il figurait au nombre des pensionnaires de l'Académie royale de Musique, M. Dérivis possédait, on s'en souviendra, une voix de basse d'une excellente sonorité, mais un peu fruste et rebelle à l'intonation; aujourd'hui cet organe, bien qu'il ait un peu perdu, dit-on, de son timbre métallique, nous revient assoupli par l'étude et la pratique du chant italien, le plus favorable, comme on sait, qu'il y ait au monde pour la voix : on peut donc supposer que des succès d'un nouveau genre l'attendent. Quel dommage que cet interdit ridicule dont nos poètes s'obstinent à frapper les opéras écrits sur des sujets de leur création doive empêcher l'*Ernani* de se produire sur notre scène! Si M. Hugo voulait seulement s'y prêter le moins du monde, tout irait pour le mieux. Il y a là une cavatine de dona Sol qui, chantée par la Grisi, transporterait la salle d'enthousiasme; et quel admirable et pathétique morceau que ce trio final entre Gomez, Ernani et dona Sol! On ne s'imagine pas d'élan plus chaleureux, plus irrésistible; c'est le drame lyrique dans toute la grandeur de l'acception. Une scène pareille exécutée par les chanteurs qu'on a sous la main, Gardoni, Barroilhet et Mme Stoltz, serait capable de conjurer le sort de l'Opéra. On ne cesse de nous répéter que l'Académie royale de Musique périt faute de musiciens; en voici un tout trouvé, l'auteur de *Nabuchodonosor* et d'*Ernani*, un compositeur fait à souhait pour les conditions du genre de notre scène : aussi a-t-on bien garde de s'adresser à lui. Au lieu de vous en aller poursuivre sur les bords du Rhin cette chimérique partition de M. Meyerbeer, il fallait demander à M. Scribe son meilleur poème, et prendre à l'instant la route d'Italie. Verdi, croyez-moi, n'eût point tant fait le difficile, et dans six mois peut-être eussiez-vous eu dans les mains de quoi tenter hardiment la fortune. Mais, non; il nous faut à toute force rester dans l'ornière battue. M. Meyerbeer, M. Donizetti, M. Halévy, nous ne sortons point de là; et si de ces trois maîtres il arrive que les deux premiers se taisent faute de bonne volonté, et le troisième faute d'idées, on ne sait plus à quel saint se vouer, on invoque *le Roi David*.

L'Opéra-Comique a donné, selon la coutume, son ouvrage d'Auber : seulement, chose étrange et qui depuis des années ne s'était vue, cette fois le succès a manqué. Conçoit-on que des hommes aussi experts en matière de théâtre que les auteurs de *la Barcarole* doivent l'être puissent se tromper de la sorte? Comment en pareil cas un musicien n'a-t-il point le courage de dire à son poète :

La pièce que vous m'apportez là est ennuyeuse à dormir debout? Et comment à son tour le poète s'abuse-t-il sur la musique de son compositeur au point de ne pas s'apercevoir que cette partition ne contient que des redites? Entre gens de tant de talent et d'esprit, il faudrait savoir se confier certaines vérités. Par malheur, les choses se passent autrement : au lieu de se critiquer, on s'encourage; au lieu de se conseiller, on s'applaudit, et l'on arrive ainsi, bras dessus bras dessous, devant le public, qui s'imagine être pris pour dupe, et tourne le dos sans façon. Avouons-le, M. Scribe n'est pas cette année en veine d'opéras-comiques; deux exemples viennent de nous le prouver coup sur coup. Après *la Barcarole*, *le Ménétrier!* en vérité, on croirait presque à une gageure. Remarquez cependant qu'ici le spirituel écrivain avait toute raison de se montrer soigneux de réussir et d'user de scrupules envers son musicien. Qu'on se néglige une fois par hasard envers un maître aussi choyé, aussi applaudi, aussi gâté de tous que l'est M. Auber, la faute en somme peut se réparer, il ne tient qu'à l'auteur de *la Barcarole* de prendre sa revanche avant six mois, et puis M. Auber a derrière lui son passé glorieux, qui le sauvegarde contre les éventualités fâcheuses d'un échec. Tels ne sont point les priviléges de chacun, n'a pas qui veut son lendemain, et quand un compositeur encore à son début, quand un homme plein de zèle et d'amour pour son art, tourmenté du besoin de se produire, a recours à vous pour entrer en communication avec ce public dont il rêve de loin les applaudissemens et les couronnes, il y a conscience à tromper ainsi son espoir, et pour ma part, il me semble que j'estimerais plus un refus net et franc que ces offres de service qui, en fin de compte, ne sont qu'une manière de se décharger aux dépens des nouveau-venus d'un fond de sac dont les anciens ne veulent peut-être pas.

Le poème du *Ménétrier* étant donné, il ne restait au compositeur qu'un seul moyen de se tirer d'affaire : étouffer ce poème sous la musique et couper net, à grand renfort de violons et de trombones, aux banalités de cette action sans intérêt. Le procédé peut réussir; Beethoven l'a prouvé dans *Fidelio;* il est vrai de dire qu'il y avait au fond de cette idée absurde du bonhomme Bouilly un élément de sentimentalité dont un grand poète, dont le chantre des symphonies devait finir par tirer un parti sublime. Sous ce sol ingrat que creusait l'ongle du lion, on pouvait pressentir la source des larmes. Mais que faire d'un sujet dépourvu de caractère et de passion, où la musique, au lieu d'être servie par les combinaisons du drame, semble n'avoir pour tâche que d'en déguiser la triste contexture? Vous avez vu ces gens qui prennent la parole pour empêcher leur voisin de dire une sottise : de même dans cet opéra du *Ménétrier*, lorsqu'il voit que son personnage va perdre contenance, M. Labarre se met à chanter, et voilà un air; si, au lieu d'un personnage, il y en a deux, c'est un duo, et ainsi de suite. Je le répète, la musique du *Ménétrier* a, selon moi, l'avantage énorme d'en faire oublier le poème; c'est tout simplement une symphonie que M. Labarre a composée là, une symphonie très habilement écrite, semée de traits d'orchestre d'un goût

parfait, et dont plus d'une intention mélodieuse éclaire le fond. Reste à savoir si les habitués de l'Opéra-Comique s'accommoderont de ces duos à large coupe, de ces morceaux d'ensemble si amoureusement développés. Nous-même, quelles que soient nos sympathies pour la grande musique, nous doutons que l'atmosphère du théâtre Favart lui convienne beaucoup; ces développemens qu'on aime à lui voir prendre au Théâtre-Italien comme à l'Académie royale paraissent ici hors de saison; les conditions du genre, la voix des chanteurs, tout s'y oppose. C'est pourquoi nous aurions voulu peut-être une forme plus dégagée, plus svelte, quelque chose rappelant davantage, non pas Hérold ou M. Auber, mais le faire si mélodieux du musicien de *la Révolte au Sérail* et de tant de compositions si agréablement faciles. M. Labarre est homme à profiter de l'expérience, et, pour peu qu'un bon poème lui vienne en aide, les qualités de mise en œuvre ne sauraient lui manquer à la première occasion. La verve y est, nul ne le conteste; il s'agit maintenant d'en modérer l'essor, de se rogner le bout des ailes.

Nous ne terminerons pas sans dire un mot d'un très charmant ballet représenté à l'Académie royale de Musique cette semaine. Les auteurs du *Diable à quatre*, en s'inspirant du motif de l'opéra de Sedaine, ont ingénieusement combiné leur action pour la danse, je dis leur action, car le poème nouveau, bien que la féerie intervienne, se rapproche plus du *Diable boiteux* que de *la Sylphide* et de *Giselle*, les chefs-d'œuvre du ballet de pure fantaisie. Ajoutons que la Carlotta, dans le principal rôle, y fait des prodiges. Jamais Fanny Elssler à ses meilleurs jours n'eut plus de grace et d'élégance, plus d'expression dans le regard et d'harmonie dans toute sa personne : voilà pour l'actrice; que serait-ce si nous parlions de la danseuse, qui hier à Londres tenait tête à la Cerrito, et laissait si loin derrière elle cette pauvre Taglioni, qu'on se prenait à soupirer à l'idée du néant de la gloire théâtrale ! La musique du *Diable à quatre* est de M. Adam, et ne manque à coup sûr ni d'adresse ni d'habileté; mais quel plaisir peut donc trouver l'auteur du *Postillon de Lonjumeau* à dépenser en si menue monnaie son imagination, sa verve et son esprit? N'a-t-il, par hasard, rien de mieux à faire? Je n'aime pas voir un poète passer sa vie à rimer des logogriphes. Que M. Adam y prenne garde, à force d'éparpiller ses motifs en toute sorte de pas de deux, il finira par ne plus lui en rester pour ses partitions. Déjà même, quand on se souvient de ses derniers ouvrages dramatiques, de *Richard en Palestine* par exemple, et qu'on entend la musique de *Giselle* et du *Diable à quatre*, on se demande si ce ne sont point là ses véritables opéras.

***

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 août 1845.

Le parlement anglais vient d'être prorogé jusqu'au 2 octobre. Malgré plusieurs discours prononcés par les chefs de l'opposition, les dernières séances ont présenté peu d'intérêt. Dans la chambre des communes, lord Palmerston a fait un effrayant tableau de notre puissance militaire, et a conjuré sir Robert Peel de prendre des mesures contre le danger imminent d'une invasion française. Notre marine, suivant le noble lord, est supérieure à la marine anglaise, et nous avons une flotte à vapeur capable de transporter en un jour deux cent quatre-vingt-dix mille hommes sur les côtes britanniques. Comme on peut le penser, ces étranges assertions, débitées avec un grand sang-froid par lord Palmerston, ont fait sourire son auditoire, et sir Robert Peel n'a pas eu de peine à les réfuter.

Dans une autre séance, lord Palmerston a parlé de la Grèce; c'était un sujet plus sérieux et plus digne de l'attention du parlement. Le noble lord a blâmé en termes amers l'administration de M. Coletti. Il attribue au gouvernement français tout ce qui se passe en Grèce. Il reproche au cabinet britannique de ne pas intervenir dans les affaires du pays, et d'y laisser décroître son influence. Lord Palmerston voudrait que l'Angleterre, usant rigoureusement de son droit, exigeât du gouvernement grec le paiement des intérêts de sa dette sur le produit de l'impôt. Sir Robert Peel s'est montré plus généreux et plus juste. Sans aucun doute, les puissances qui ont garanti la dette du royaume grec auraient le droit de saisir ses revenus, afin d'obtenir le remboursement de l'arriéré; mais c'est un droit dont elles n'useront qu'à la dernière extrémité. De même aussi, par la raison qu'elles sont responsables des suites de leur protectorat, les puissances qui ont fondé le royaume grec, et qui ont garanti l'intégrité de son territoire, peuvent intervenir dans les affaires du pays : c'est leur intérêt, c'est leur droit de surveiller attentivement sa marche, puisqu'elles sont exposées à subir les conséquences des

fautes qu'il peut commettre; mais cette intervention exige beaucoup de ménagemens. La Grèce ne doit être administrée que par elle-même. On peut lui donner des conseils, des avertissemens; on ne doit pas s'efforcer de substituer une action étrangère à celle de son gouvernement. Il ne faut pas exercer sur elle une pression trop forte; il faut lui laisser la liberté de ses mouvemens, et n'influer sur les hommes qui la dirigent que pour les maintenir dans une voie conforme à l'intérêt national.

Telle est la politique professée par sir Robert Peel au sujet de la Grèce; telle est aussi la politique de la France. Seulement il y a cette différence entre le cabinet français et celui de l'Angleterre, que le premier est représenté à Athènes par un homme ferme et modéré, qui suit scrupuleusement cette politique désintéressée, impartiale, que prêche à la tribune sir Robert Peel, tandis que le représentant britannique, par sa conduite exclusive et irritante, a donné plus d'un démenti aux déclarations officielles de son gouvernement. Qui ne se rappelle le ministère de M. Mavrocordato, si fatalement dominé par la légation anglaise? Les maux qu'il a produits durent encore. La plupart des abus dont on se plaint, l'irritation des partis, la violation des règles constitutionnelles, la faiblesse du pouvoir, l'impuissance de la loi, tout cela, en grande partie, a pris sa source dans les erreurs et les violences de cette administration funeste, que la légation anglaise a poussée hors des voies de la prudence et du bon sens. Tout cela, cependant, s'il faut en croire lord Palmerston, est l'œuvre de la légation française. Sir Robert Peel, qui connaît la valeur de cette accusation, aurait pu disculper M. Piscatory, mais il n'a pas eu cette générosité. Au contraire, loin de justifier la conduite de la diplomatie française à Athènes, il a dirigé contre elle une insinuation peu bienveillante. Il a félicité ironiquement la France des résultats produits par son intervention. Ce trait a dû être sensible à M. Guizot. Du reste, depuis quelque temps, il n'est pas rare de rencontrer dans les discours des ministres de l'Angleterre la trace de certains dissentimens avec notre cabinet. Il y a quinze jours, au sujet des affaires de la Syrie, nous faisions remarquer, en comparant les paroles de lord Aberdeen et de M. Guizot, les graves dissidences qui séparent les deux gouvernemens sur cette question. Aujourd'hui, sur les affaires de Grèce, sir Robert Peel ne peut dissimuler le dépit que lui donne l'influence légitime et naturelle de M. Piscatory. Tels sont les symptômes qui caractérisent aujourd'hui l'entente cordiale en Orient. On voit qu'elle a perdu de ce côté un peu de son prestige.

Si l'entente cordiale essuie de graves échecs en Grèce et en Syrie, elle est du moins dans toute sa force au Mexique; mais elle y produit de tristes résultats. Malgré les ouvertures faites par la France et l'Angleterre, l'annexion a été prononcée par les deux chambres du Texas. Aussitôt le gouvernement de l'Union a envoyé des troupes pour protéger le territoire du nouvel état. C'est donc une partie perdue et une mauvaise campagne pour notre diplomatie. On dira de nous, dans cette circonstance, que nous avons suivi une politique imprudente et mesquine. Nous pouvions garder la neutralité; tout

nous faisait une loi de rester spectateurs de la lutte. Au lieu de prendre ce parti si sage, nous nous sommes jetés, à la suite de l'Angleterre, dans une négociation qui ne pouvait nous offrir aucun profit réel, en échange de dangers inévitables. Pour défendre un intérêt qui nous est étranger, nous avons agi contre notre intérêt propre. Pour favoriser les vues de l'Angleterre, nous avons blessé les justes susceptibilités d'une nation amie, dont le concours est nécessaire au maintien de l'équilibre maritime; nous avons préféré la reconnaissance du Mexique à celle des États-Unis! Encore, si tout était terminé avec la question du Texas! Mais qui peut dire que la même épreuve ne se renouvellera pas bientôt? Maîtres du Texas, les États-Unis convoitent l'Orégon; maîtres de l'Orégon, ils voudront la Californie, qu'ils envahissent déjà. Puis ils voudront les mines du Mexique; ils voudront un jour le Canada. Pendant que l'Angleterre luttera contre chacun de ces empiètemens, que fera la France? Déjà, sur la question de l'Orégon, la lutte est déclarée. L'Angleterre, par l'organe de sir Robert Peel, a formellement annoncé que, si les États-Unis persistaient à ne pas reconnaître son droit, elle saurait les y contraindre par la force. Lord John Russell, au nom de l'opposition britannique, a parlé dernièrement dans le même sens. De leur côté, les États-Unis maintiennent énergiquement leurs prétentions. Pour toutes les classes de la société américaine, la question de l'Orégon est devenue nationale; elle exalte au plus haut point les esprits : quiconque parlerait aujourd'hui d'abandonner aux menaces de l'Angleterre la plus petite portion du territoire contesté serait regardé comme un traître. Dans ce redoutable conflit, que fera donc notre gouvernement? Après avoir fait un premier pas dans une politique hostile aux États-Unis, pourra-t-il reculer? Et, s'il se considère comme engagé vis-à-vis de l'Angleterre, s'il prend ouvertement parti pour elle contre l'Union américaine, quelles seront les conséquences de ce grave changement dans la politique traditionnelle de la France? Dieu veuille que la faute commise sur la question du Texas ne nous entraîne pas si loin; ce serait payer trop cher le rachat du droit de visite.

Le gouvernement du Mexique a déclaré la guerre aux États-Unis. Cette manifestation ne peut être prise au sérieux, car le Mexique, sans crédit, sans influence, est dépourvu de toutes les ressources nécessaires pour soutenir ses droits. Il n'a ni armée, ni flotte, ni finances. Il courbera donc la tête, et finira par consentir à une spoliation qu'il ne peut empêcher. Son appel aux armes ne sera qu'une satisfaction donnée à une vaine gloriole, ou à un patriotisme impuissant. Comment le Mexique pourrait-il faire la guerre? Chaque jour voit naître une nouvelle tentative de révolte que le gouvernement n'ose punir. Le parti de Santa-Anna s'agite. D'un moment à l'autre, on attend une nouvelle révolution.

Au milieu de ces graves embarras, le différend de M. Alleye de Cyprey avec les autorités mexicaines n'est pas encore terminé. L'agent français a montré jusqu'ici une grande patience, et on ne saurait l'en blâmer, car ce n'est pas dans un pays redevenu presque barbare que les représentans du

monde civilisé peuvent se montrer très rigoureux sur le respect des droits et des prérogatives de la diplomatie. Il est difficile de faire respecter le droit des gens par ceux qui ne le comprennent pas.

L'Europe, comme le Nouveau-Monde, renferme aussi ses germes d'anarchie et de discordes civiles. Une grande fermentation continue de régner en Suisse. Les partis, plus marqués depuis l'assassinat de M. Leu, semblent prêts à en venir aux mains. On s'attend à une crise sanglante. La décision de la diète sur la question des jésuites de Lucerne était connue d'avance; elle n'a pu changer par conséquent les dispositions des esprits. Huit états et deux demi ont voté pour l'ordre du jour; dix états et deux demi ont demandé l'expulsion des jésuites de la Suisse entière. D'après la constitution, il eût fallu douze voix pour former la majorité. Ainsi, rien n'est résolu, et la question est ajournée à la session prochaine. S'il y avait en Suisse un parti modéré, capable d'intervenir entre les partis extrêmes, et de les dominer par l'ascendant de la raison, ce moment de répit suffirait pour prévenir l'effusion du sang. D'ici à la prochaine réunion de la diète, on aurait tout le temps nécessaire pour trouver un moyen de transaction et pour en assurer le succès; mais le fanatisme et les passions révolutionnaires l'emportent. La Suisse n'est plus un pays où il soit possible de discuter régulièrement; c'est un champ de bataille où les deux armées sont face à face et s'observent en silence avant de combattre. Il serait bien difficile, aujourd'hui, de reconnaître et de préciser le véritable caractère de la lutte qui se prépare. Est-ce une guerre religieuse, est-ce une guerre politique? Va-t-on combattre pour ou contre les jésuites, pour ou contre le gouvernement fédéral, opposé à un plan de république unitaire? Il est probable que beaucoup de gens en Suisse ne le savent pas eux-mêmes. La vérité est que le caractère dominant de la lutte ne s'aperçoit pas encore; plusieurs causes, d'une égale puissance, agissent à la fois sur les esprits, et rendent d'autant plus incertain le dénouement de la crise. Ainsi, tel canton est animé par le fanatisme religieux; tel autre veut une réforme politique. Celui-ci ne veut pas des jésuites, mais ne veut pas non plus que la constitution soit changée; celui-là ne porte dans son cœur que des sentimens de vengeance, inspirés par la défaite des corps francs, ou un instinct de fureur guerrière qu'excite le souvenir de la bravoure de ses aïeux. A ces motifs, il s'en joint un autre: c'est l'hostilité de race ou de canton, qui n'a pu s'éteindre complètement à travers les âges, et qui se ranime aujourd'hui sur quelques points plus vive que jamais, comme pour redoubler l'acharnement de ce terrible conflit. Toutefois, au milieu de cette confusion, deux points fixent particulièrement l'attention: ce sont les cantons de Berne et de Lucerne. Berne est le foyer de l'insurrection contre les jésuites, contre le gouvernement fédéral, contre les vainqueurs des corps francs; Lucerne organise de puissans moyens de défense pour protéger la constitution et les jésuites. Si le sang coule, chacun des deux partis en supportera la responsabilité, car l'un est aussi coupable que l'autre, et nous ne voyons pas pourquoi on s'efforcerait d'établir entre eux des distinctions afin de justifier

l'un et de faire peser sur l'autre toute la sévérité de l'histoire. Assurément rien n'est plus illégal que l'expédition des corps francs, rien n'est plus abominable que l'assassinat de M. Leu; mais aussi, quoi de plus horrible que les violences du fanatisme catholique à Lucerne, et comment ne pas se sentir transporté d'indignation, quand on songe que des milliers de citoyens vont peut-être s'entr'égorger, que la Suisse, depuis si long-temps paisible, honnête, laborieuse, va être précipitée dans l'abîme des guerres civiles et des révolutions, parce qu'il y a dans un collége de Lucerne sept jésuites, dont le nom même est inconnu, et qui pourraient encore aujourd'hui, par une retraite volontaire, prévenir une cata strophe, si le fanatisme ne les retenait, et si l'humanité n'était moins forte chez eux que l'orgueil?

Plus heureuse que la Suisse, la Belgique, qui connaît aussi les luttes religieuses, renferme dans son sein des élémens capables de les calmer. La crise ministérielle est terminée à Bruxelles. Le roi Léopold, en formant un ministère de transaction, a pris le parti que lui commandaient les circonstances. Appeler les chefs de l'opinion libérale, c'eût été prononcer la dissolution de la chambre; donner le pouvoir aux chefs de l'opinion catholique, c'eût été agir dans un sens contraire aux élections du 10 juin. Pour tenir la balance entre les opinions exclusives et rapprocher les nuances modérées des partis, le roi Léopold a fixé son choix sur M. Van de Weyer, qui sacrifie à l'honneur de remplir cette tâche une position paisible et enviée. M. Van de Weyer était depuis treize ans ministre plénipotentiaire de Belgique à Londres, où son crédit près de la reine Victoria, joint à son mérite personnel et à l'éclat d'une grande fortune, lui donnait dans la diplomatie beaucoup de relief. Libéral et modéré, esprit fin, élégant, publiciste remarquable, de professeur devenu diplomate, plein de bienveillance et d'affabilité dans ses manières, le nouveau chef du cabinet belge rencontrera dans la chambre beaucoup de sympathies. Il a les qualités d'esprit nécessaires pour entreprendre l'œuvre de conciliation dont il s'est chargé. Aura-t-il assez d'énergie et de persévérance pour lutter contre les passions liguées contre lui? Saura-t-il résister à la fois aux attaques du dehors et aux influences pernicieuses du dedans? C'est un problème que l'avenir seul peut résoudre. On paraît craindre que M. Van de Weyer, étranger depuis treize ans aux luttes parlementaires, n'ait pas l'autorité de parole et l'ascendant que réclame la direction d'un parti. On lui reproche d'être un homme nouveau. Si ce caractère peut lui nuire sous certains rapports, les inconvéniens qu'il peut avoir seront du moins compensés par cet avantage, que M. Van de Weyer, en prenant le pouvoir, est libre de tout engagement qui puisse gêner sa marche. On insiste sur les difficultés qu'il rencontrera du côté de ses collègues, MM. Malou, d'Anethan et Deschamps, représentans de l'opinion catholique dans le cabinet. Si les trois ministres dont il s'agit avaient les desseins qu'on leur suppose, le nouveau cabinet ne serait pas appelé à fournir une longue carrière; mais rien n'a démontré jusqu ici que M. Dechamps, le nouveau ministre des affaires étrangères, fût possédé d'un aveugle esprit de réaction et d'intolérance. Il en est

de même de M. d'Anethan, ministre de la justice. Quant au ministre des finances, M. Malou, il est le principal objet des préventions du parti libéral, et il faut reconnaître que ces préventions ne sont pas sans fondement. Cependant on assure que les opinions de M. Malou se sont modifiées, surtout depuis les dernières élections, et qu'il est sincèrement résolu à seconder la politique de transaction entreprise par M. Van de Weyer et ses collègues du parti libéral modéré. En Belgique comme ailleurs, le mouvement ultramontain, après avoir produit des excès, tend à s'arrêter. Effrayés des maux qu'il entraîne à sa suite, ceux même qui l'ont le plus favorisé sentent la nécessité de le contenir.

Par une bizarrerie de l'esprit humain, et par suite de cette exagération que l'on rencontre si souvent dans les matières religieuses, pendant que nous voyons la France, la Suisse, la Belgique, diversement remuées par les tendances ultramontaines, un mouvement tout-à-fait contraire a lieu dans les états du nord de l'Allemagne. Là, le christianisme tend à se dégager de plus en plus des liens de la cour de Rome. Parmi les sectes schismatiques, l'une d'elles s'intitule la nouvelle église catholique. Elle a pour chefs MM. Ronge et Czerski. Sa doctrine se réduit à un pur panthéisme, sorti des nuages de la philosophie allemande. Les nouveaux sectaires se disent les fils de Lessing et de Herder, qu'ils nomment les théologiens du XVIIIe siècle. Ils repoussent l'autorité du pape. Ils n'ont point de symbole, point de culte; ils portent en eux l'esprit de la religion, cela leur suffit; ils sont tous prêtres par la grace du sentiment religieux, et ils n'ont pas besoin d'églises pour officier; leur temple est la voûte du ciel. Voilà ce qu'ils appellent le véritable christianisme évangélique et catholique. L'Allemagne du nord a vu naître ce mouvement, qui a gagné peu à peu l'Allemagne du midi. Cependant, jusqu'ici, les progrès de la nouvelle religion paraissent assez limités. Tolérée par l'indifférence dans certains états, elle a rencontré dans d'autres une opposition déclarée. La Saxe lui a refusé l'autorisation de célébrer ses cérémonies publiques. La Prusse lui est peu favorable. Des villes importantes, comme Mayence, Cologne, Coblentz, lui ont fermé leurs portes. Sauf la *Gazette de Leipsig*, journal officiel de M. Ronge, les organes les plus influens de la presse allemande ont refusé leurs colonnes aux réformateurs. En outre, les néo-catholiques allemands sont vivement combattus par les sectes protestantes aussi bien que par les catholiques orthodoxes; les rivalités engendrent parmi eux des divisions, et enfin l'accueil qu'ils reçoivent des populations n'est pas toujours encourageant : témoin la réception qui vient d'être faite à M. Czerski, il y a peu de jours, dans le duché de Posen, où sa présence a excité les troubles les plus graves; sa vie a été menacée, et il n'a pu échapper que par hasard à la fureur du peuple. On nous assure que M. Czerski, M. Ronge et leurs coreligionnaires sont des hommes sincères; nous n'en doutons pas. La foi évangélique est leur seule passion, ils n'ont aucun but politique, et ils repoussent toute solidarité avec le communisme; nous les en félicitons. Nous regretterons seulement que l'Allemagne, au siècle où nous

sommes, nous montre encore des scènes du moyen-âge. Heureusement, dans cette nature à la fois candide et profonde de l'esprit germanique, tout s'allie, la naïveté et l'expérience, la faiblesse et la force, les exagérations du panthéisme ou d'un mysticisme poétique, et les conceptions sérieuses de la raison moderne. Pendant que les sectes philosophiques ou religieuses pullulent sur cette terre privilégiée du schisme et de l'hérésie, l'industrie, le commerce, les travaux publics, la science administrative, y font d'admirables progrès, et de graves symptômes révèlent le mouvement de l'esprit politique.

Tous les regards de l'Allemagne sont en ce moment fixés sur la Prusse. Le gouvernement de Berlin, dans ces derniers temps, semble avoir été peu fidèle à cet esprit de libéralisme et de modération dont il aime à se parer. L'expulsion des deux membres de la chambre badoise, MM. Itzstein, conseiller de justice, et Hecker, avocat au tribunal de première instance, a causé, il y a deux mois, une émotion qui dure encore. Les motifs qui ont dicté cette mesure sont un mystère. Les protestations qui l'ont suivie, soit de la part du gouvernement badois et de son ambassadeur, soit dans la chambre des députés de Wurtemberg, ont dû faire naître dans l'esprit du roi de Prusse de sérieuses réflexions. Pendant que les états libres d'Allemagne témoignent ainsi leur ferme résolution de repousser des tendances arbitraires, et de garantir leur indépendance politique, des mouvemens populaires, comme ceux de la Silésie, des insurrections fréquentes, la liberté qui se montre dans les écrits, les sourdes rumeurs qui se font entendre dans les provinces orientales du royaume et dans certains états limitrophes, tout annonce à la prudence royale que le temps est venu de satisfaire l'opinion, en donnant au peuple cette constitution libérale si souvent promise et si ardemment désirée. Le bruit court que les dispositions personnelles du roi seraient favorables à cette grande mesure, qui honorerait son règne. La retraite de M. d'Arnim, qui passe pour avoir toujours combattu dans le cabinet de Berlin le progrès des idées libérales, se rattacherait, dit-on, à cette pensée.

En résumé, on peut dire du tableau qui précède que, sans être inquiétant, il donne cependant beaucoup à réfléchir. Les affaires de Grèce et de Syrie, la question du Texas, la Suisse, d'un aspect si menaçant et si sombre, l'Allemagne du nord, que l'esprit de réforme agite, sans compter l'Espagne, dont la situation est toujours si embarrassée, tout cela mérite assurément l'attention sérieuse de notre diplomatie.

Quoi qu'il en soit, l'Europe, sur beaucoup de points, présente en ce moment une physionomie riante et animée. La saison des visites royales est commencée. L'Allemagne accourt sur les pas de la reine d'Angleterre, qui va recevoir, au château de Johannisberg, l'hospitalité de M. de Metternich, le Nestor de la diplomatie. Sur les frontières de l'Espagne, le duc et la duchesse de Nemours vont à la rencontre de la jeune reine Isabelle. Le voyage de M. le duc de Nemours dans plusieurs départemens de la France a produit les résultats qu'on devait désirer. Le prince a reçu partout un accueil empressé, qui s'adressait aux qualités de son esprit, à la bienveillance et à l'affabilité

de ses manières autant qu'à son rang. A Bordeaux surtout, le duc de Nemours et le duc d'Aumale ont été l'objet d'un véritable enthousiasme. Les amis de la royauté de juillet ne sauraient trop approuver ces voyages annuels, qui établissent entre les princes et le pays un contact utile, et resserrent les liens qui unissent la France à notre dynastie constitutionnelle.

Depuis quelques jours, le ministère du 29 octobre était à peu près oublié. On en parlait à peine dans les journaux; les feuilles ministérielles avaient cessé de chanter ses louanges, et l'opposition avait cessé de l'attaquer. Il paraît que cette indifférence n'a pas été du goût de M. Guizot. C'est elle, sans doute, qui nous a valu le discours que l'illustre député du Calvados vient de prononcer à Saint-Pierre-sur-Dives. Soyons justes envers M. Guizot, son discours est modéré et habile. Les louanges qu'il s'adresse à lui-même valent mieux, sans contredit, que celles de ses journaux. Elles sont de meilleur style et de meilleur goût. M. Guizot commence par déclarer qu'il ne se plaint pas du langage de l'opposition, qu'il accepte la liberté de la presse politique avec tous ses écarts, que l'injustice et la violence des partis sont la condition de l'homme d'état dans un pays libre. M. Guizot a parfaitement raison de tenir un pareil langage, d'autant plus que cette générosité qu'il montre envers ses adversaires, d'autres l'ont exercée envers lui-même. M. Guizot n'a pas toujours été ministre; hors du ministère, il n'a pas toujours été ministériel, et dans l'opposition il n'a pas toujours été modéré : plus d'une fois il s'est passé ses fantaisies. Il est juste qu'il accorde aux autres les libertés qu'il s'est données. M. Guizot, en faisant l'éloge de son ministère, n'est entré dans aucun détail; il s'est contenté de faire une allusion aux deux actes diplomatiques qui ont terminé heureusement la session. Nous louons cette réserve, qui prouve sans doute que M. Guizot connaît très bien les côtés faibles de sa politique, et qu'il n'a pas jugé utile de les mettre en relief, même en présence des électeurs du Calvados. M. le ministre des affaires étrangères a vanté les résultats généraux obtenus depuis 1830. Sans doute il ne veut pas en attribuer la gloire à lui seul; il consent à partager l'éloge avec les hommes d'état qui ont partagé sa tâche. A cette condition, nous souscrivons encore à cette partie du discours de M. Guizot. Un seul point nous semble attaquable dans ce discours. M. Guizot invoque l'appui qu'il a reçu du parti conservateur; il parle de l'adhésion donnée à son système, à sa politique. Ici, M. le ministre des affaires étrangères nous paraît commettre une erreur. Ce n'est pas précisément la politique du 29 octobre qui a triomphé depuis cinq ans devant les chambres. Le ministère n'a duré, n'a réussi qu'en sacrifiant ses propres opinions à celles de la majorité, et en pratiquant une politique qui n'était pas toujours la sienne. C'est un fait que l'opposition a mille fois démontré. A part cette erreur, nous approuvons pleinement le discours de M. Guizot, et nous le louons surtout d'être modeste; bien entendu qu'en parlant de la modestie de M. Guizot, nous sommes persuadés qu'il n'est point complice de l'allocution que l'honorable maire de Saint-Pierre-sur-Dives lui a adressée, merveilleux morceau d'éloquence municipale,

où l'on compare le chef du 29 octobre aux sept sages de la Grèce et aux triomphateurs romains. Sans doute ce n'est pas l'usage à Saint-Pierre-sur-Dives de communiquer les adresses municipales aux personnages qui doivent y répondre, sans quoi M. Guizot n'eût pas permis qu'on fît brûler devant lui un tel encens; la modestie de son discours en est la preuve.

Tandis que M. Guizot haranguait les électeurs du Calvados, M. le ministre de l'instruction publique prononçait, dans la solennité du concours, de graves paroles qu'un immense auditoire a justement applaudies. Depuis long-temps le pouvoir gardait le silence sur la question de l'enseignement. Le discours de M. Salvandy rassurera le pays. Après avoir exprimé de bonnes intentions, on doit croire que le ministre aura la fermeté de les exécuter.

On connaît les détails de l'incendie qui a dévoré un de nos magasins maritimes dans l'arsenal de Toulon. Ce désastre, vivement senti par le pays, a été l'objet de commentaires que nous ne saurions approuver. Il y a des exagérations pour lesquelles le patriotisme lui-même ne peut servir d'excuse. Au lieu d'imputer le crime à des mains étrangères, ennemies de notre puissance navale, et de réveiller dans le peuple des préjugés irritans, on ferait mieux d'attendre le résultat de l'enquête qui se poursuit en ce moment. La justice est saisie; elle fera connaître les vrais coupables. Quant à présent, tout semble démontrer que l'incendie a été l'œuvre de la malveillance. De nombreux indices révèlent l'existence d'un vaste complot. La voix publique désigne les forçats. Cette opinion, que tous les faits connus semblent confirmer, soulève naturellement la question des bagnes, et on se demande s'il n'est pas de la dernière imprévoyance de mettre à la merci d'une bande de misérables des établissemens d'où dépendent la prospérité et la puissance de notre pays. Déjà, plus d'une fois, cette imprévoyance a été signalée. Au lieu d'être employés dans nos arsenaux, où leur contact humilie les ouvriers des ports, les forçats ne pourraient-ils pas être employés sur divers points du territoire à des travaux de desséchement? Ne pourrait-on point, par exemple, les envoyer dans les marais de la Corse, où leurs bras trouveraient un travail utile et de nature à les occuper long-temps? C'est à l'administration de la marine qu'il appartient de provoquer l'examen de ces questions, et d'obtenir que l'état actuel des choses soit changé, car il compromet gravement sa responsabilité devant les chambres.

Plusieurs journaux ont exagéré la perte causée par l'incendie. Les uns parlent de 60, les autres de 80 millions. D'après les calculs du ministère de la marine, le dommage serait de 2,500,000 francs; c'est le chiffre le plus vraisemblable, et l'on doit convenir d'ailleurs que l'administration possède seule les documens nécessaires pour apprécier exactement l'étendue du mal. Les autorités locales ont-elles manqué de vigilance? Une surveillance plus active eût-elle pu prévenir l'exécution du complot? Ce point sera éclairci par l'enquête. Dans tous les cas, dès qu'il s'est agi de lutter contre l'incendie, les autorités locales ont rempli leur devoir. Elles ont montré une rare énergie, admirablement secondée par la population et par les troupes de terre et

de mer, qui ont rivalisé de zèle et de dévouement. Sans la précision des ordres qui ont été donnés, sans la promptitude et le courage avec lesquels ces ordres ont été exécutés, le désastre eût pris des proportions immenses.

Il est à craindre que cet évènement malheureux ne répande dans l'administration de la marine un certain découragement. Depuis plusieurs années, l'administration de la marine est vivement attaquée dans les chambres et dans la presse. L'opinion l'accuse de laisser dépérir nos forces navales. On a déjà mis en doute sa prudence et la sagesse de ses règlemens; que serait-ce si sa loyauté, son honneur, son patriotisme, étaient suspectés, et si l'esprit de parti, en la calomniant, soulevait contre elle les passions populaires! S'il en était ainsi, le devoir de tous les hommes modérés serait de défendre l'administration de la marine contre des attaques aussi odieuses qu'absurdes. Pour opérer les réformes qu'elle a promises et qu'on a eu raison de lui imposer, l'administration de la marine a besoin de l'estime et de la confiance du pays.

REVUE LITTÉRAIRE.

FRAGMENS DE PHILOSOPHIE CARTÉSIENNE,
PAR VICTOR COUSIN.[1]

Ces fragmens ont leur unité : ils embrassent la suite entière des destinées du cartésianisme, et jettent tour à tour de vives clartés sur les origines, les progrès et la décadence de cette grande école de philosophie, l'honneur de la France et de l'esprit humain. Le savant morceau sur Vanini est une peinture du XVIe siècle où l'on voit le génie moderne, encore au berceau et mal sûr de lui-même, faire un premier essai de ses forces et préluder par des créations puissantes, mais informes, à l'enfantement régulier de la philosophie des temps nouveaux. Les pièces qui suivent, *Séance d'une société cartésienne, Roberval philosophe, le cardinal de Retz cartésien*, nous montrent le cartésianisme partout accueilli et partout triomphant, gagnant à sa cause, intéressant à ses nouveautés les esprits les plus indifférens ou les plus rebelles, entrant à l'Académie des Sciences, pénétrant au sein du clergé, et pour comble de fortune, entraînant les gens du monde, les femmes et les salons. Enfin les correspon-

(1) Chez Charpentier, rue de Lille, 17.

dances de Malebranche avec Mairan et Leibnitz nous donnent le spectacle des développemens intérieurs de la philosophie nouvelle; nous la voyons aboutir rapidement entre les mains chrétiennes de l'illustre oratorien à une sorte de fatalisme mystique, au travers duquel des yeux pénétrans aperçoivent d'avance le panthéisme où la précipite bientôt l'inflexible logique du juif d'Amsterdam. En vain Leibnitz entreprend de retenir le cartésianisme sur cette pente funeste; il n'y réussit qu'à moitié, continue Malebranche plus encore qu'il ne le réforme, jusqu'à ce qu'enfin cette glorieuse école, après un siècle de puissance et de fécondité, succombe à la fois sous le poids de ses fautes et sous les haines accumulées de ses différens adversaires.

On ne se ferait qu'une faible idée du génie de Descartes et des services qu'il a rendus à l'esprit humain, si l'on ne prenait soin de se rendre compte de l'état déplorable où ce grand homme trouva les sciences et la philosophie. Certes, la liberté de la pensée était immense au XVI[e] siècle; mais la liberté ne vaut que par ses fruits. Or, que produisait-elle à cette époque? De deux choses l'une : ou des imitations stériles et tout artificielles des grandes philosophies de l'antiquité, ou de vaines utopies et des systèmes monstrueux. Lisez les *Dialogues* de Vanini dans l'exacte et substantielle analyse que nous en donne M. Cousin; lisez la *Cité du Soleil* de Campanella, ou même le *De l'infinito, principio e uno* de l'infortuné Giordano Bruno : vous n'y serez pas moins choqué de l'insupportable emphase des promesses que de la pauvreté des résultats. Combien ces informes ébauches étaient à mille égards inférieures à la philosophie qu'on voulait remplacer! Il serait curieux de rapprocher, par exemple, deux génies qu'en des temps différens Naples a donnés à la France, Vanini et saint Thomas, et de comparer la simple et noble *Somme* avec l'*Amphithéâtre magique et divin*, *chrétien et physique*, *astrologico-catholique de la divine Providence*. D'un côté, quelle magnifique et sévère ordonnance, et de l'autre quel chaos! Ici, quelle gravité, et là, quelle puérile jactance! Quelle précision, quelle exactitude, quelle mesure, chez le saint docteur! et dans le libre penseur, quelle intempérance, quelle indécision, quel dérèglement! Mais si énorme que soit la différence de ces deux ouvrages, un intervalle plus grand encore les sépare tous deux d'un autre livre, bien modeste et bien chétif, à ce qu'il semble, mais qui est le germe d'où va sortir un monde : je parle du *Discours de la Méthode*. On ne doit pas oublier qu'en publiant cet ouvrage, Descartes y joignait comme supplément la *Dioptrique*, la *Géométrie* et les *Météores*. Ainsi d'un seul coup il fondait, sur la base puissante d'une méthode nouvelle, deux sciences encore à peu près inconnues et d'une portée infinie, la physique mathématique et l'analyse, et en même temps il préludait aux *Méditations* et aux *Principes*, c'est-à-dire à une métaphysique complète et au système du monde. Il faut convenir ici avec M. Cousin, et en mettant à part, comme lui, tout sentiment déplacé de patriotisme, que jamais homme au monde n'a été doué à ce degré du génie créateur. Sans Descartes, l'Angleterre n'eût jamais porté Newton,

ni l'Allemagne Leibnitz. Newton a découvert, je le sais, le vrai système du monde, mais Descartes lui en avait pour ainsi dire remis la clé en réduisant la découverte de ce système à un problème de mécanique. Leibnitz a attaché pour jamais son nom au calcul de l'infini, mais il n'y serait certainement pas venu sans l'analyse cartésienne. Combien pâlit plus encore à côté du vrai fondateur de la philosophie moderne la gloire trop célébrée de Bacon! Sachons gré à M. Cousin d'avoir saisi l'occasion de mettre Bacon à sa place. Sans imiter les injustes sévérités de Joseph de Maistre, qui avait pour haïr Bacon des raisons dont, grace à Dieu, nous sommes affranchis, sans refuser à ce rare génie l'incontestable honneur d'avoir réduit en beaux et lumineux préceptes des méthodes que d'autres avaient pratiquées avant lui, et qui, du reste, il faut bien l'ajouter, n'ont rien produit entre ses mains de considérable, osons dire que Bacon est si peu le fondateur de la philosophie du XVIIe siècle, qu'il nous fait beaucoup plutôt l'effet d'un des hommes du XVIe. Il en a le noble enthousiasme, comme aussi l'emphase et la bizarrerie. Lui-même se compare sans cesse à Christophe Colomb : je le veux bien; mais c'est un Christophe Colomb qui se borne à pressentir l'Amérique et à la chanter en très beau langage, laissant à d'autres le soin de la découvrir et de l'explorer.

Le vrai Christophe Colomb, c'est Descartes. Autant Bacon reste inconnu à son siècle, autant Descartes remplit tout le sien. Les grands traits de cette influence universelle sont bien connus; mais il est infiniment curieux d'en suivre les traces jusque dans les coins les plus obscurs de cette noble et sérieuse société du temps de Louis XIV. M. Cousin nous fait voir la nouvelle philosophie envahissant un à un tous les ordres religieux. Chaque nom marque ici la conquête d'une armée entière de prosélytes : Malebranche et le P. Poisson nous représentent l'Oratoire, Mersenne les minimes, Antoine Legrand les franciscains, le père Le Bossu les génovéfins, dom Lamy les bénédictins, Arnaud et Nicole tout Port-Royal. Il n'y a pas jusqu'à l'ordre des jésuites qui, à la vérité bien en dépit de lui, ne fournisse à l'école cartésienne un disciple ingénieux autant que fidèle : je veux parler de l'héroïque père André dont M. Cousin nous a découvert et fait aimer la grande ame, les luttes et les malheurs. Bientôt, des couvens et des congrégations savantes, l'esprit nouveau passe parmi les gens du monde. Le duc de Luynes traduit en français les *Méditations*, et fait de son château la première académie cartésienne; Rohault institue des conférences publiques qui sont suivies par tout ce qu'il y avait à Paris de plus distingué dans le clergé, la magistrature et la noblesse, et où, si l'on en croit un contemporain, les dames tenaient le premier rang. On s'assemble à la place Royale, chez le père Mersenne, chez le docteur Picot, à l'hôtel de M. Habert de Montmort, pour discuter la nouvelle philosophie. Enfin, qui le croirait? elle pénètre jusque chez un personnage fort connu par son goût pour les conspirations et la galanterie, mais à qui on serait porté à en attribuer infiniment moins pour la métaphysique; je parle

du cardinal de Retz, du grand coadjuteur en personne. M. Cousin nous introduit dans sa solitude de Commercy, et rien n'est assurément plus inattendu et plus piquant que d'y trouver le vieux cardinal se plaisant à engager des controverses animées entre de fidèles cartésiens et le bénédictin Desgabets qui prétendait *mettre Descartes à l'alambic*, résumant de sa main les argumens divers, et ranimant, pour défendre Descartes, les restes de ce feu d'esprit et de cette activité jadis redoutés de Mazarin et de l'autorité royale. Dans ces luttes nouvelles pour lui, et qui lui étaient peut-être comme un agréable ressouvenir des orageux combats de la Fronde, le cardinal, refroidi par l'âge et assagi par l'expérience, se prononce pour les opinions moyennes. Par un curieux contraste, ce remuant esprit, qui avait toujours été pour la guerre en politique, choisit en philosophie le rôle de pacificateur.

Envisageons maintenant le cartésianisme par des côtés plus sérieux. Nous venons de voir sa rapide propagation, ses triomphes; l'heure des revers va bientôt sonner : le plus mortel ennemi de la nouvelle doctrine est caché dans son propre sein. Avant même que Spinoza n'eût paru, diverses conséquences du cartésianisme avaient été pressenties par ses adversaires et immédiatement tournées contre lui. Déjà Pascal s'était plaint en termes piquans et amers que Descartes, dans l'explication de la nature, prétendît se passer de Dieu, lui accordant toutefois, ajoutait-il, une chiquenaude pour donner au monde le premier mouvement. Cette accusation était encore bien vague. M. Cousin nous apprend que vers la même époque, en 1673, cinq ans avant la publication de la fameuse *Ethica*, on commençait à dire que la théorie cartésienne de l'étendue conduisait à un monde infini, par conséquent nécessaire, et finalement à une sorte d'identification de la nature et de Dieu. Qui a recueilli cette grave accusation? Ce n'est pas un philosophe, c'est un homme du monde, un M. de la Clauzure, du reste parfaitement inconnu. Le fait n'en est peut-être que plus remarquable. Mais aussitôt que l'*Ethica* se répandit en France, ce qui n'était qu'un vague soupçon devint pour les adversaires de la nouvelle philosophie un trait de lumière; la terrible accusation de spinozisme s'éleva contre tous les cartésiens : elle ne fut point épargnée au pieux Malebranche dont elle troubla la vieillesse, et Leibnitz lui-même autorisa, sans le vouloir sans doute, ces insinuations si souvent arbitraires et odieuses en écrivant à l'abbé Nicaise ce mot tant répété et tant envenimé : « Spinoza n'a fait que cultiver certaines semences de la philosophie de M. Descartes. » C'est sur ce point capital de l'histoire du cartésianisme que le livre de M. Cousin nous fournit le plus de lumières. Sans traiter lui-même la question *ex professo*, et en évitant de se produire sur le premier plan, M. Cousin touche cependant d'une main non moins ferme que discrète aux côtés les plus délicats du problème, et il met le lecteur intelligent sur la voie d'une équitable et complète solution.

Quiconque y voudra parvenir ne saurait trop méditer deux illustres correspondances que nous donne M. Cousin, l'une entièrement inédite, de Malebranche avec Leibnitz; l'autre déjà publiée, mais qui paraît ici pour la pre-

mière fois dans sa parfaite intégrité, celle de Malebranche avec Mairan. On sait que Dortous de Mairan, l'ami de Voltaire, le successeur de Fontenelle à l'Académie des Sciences en qualité de secrétaire perpétuel, a été au XVIIIe siècle un personnage considérable. Voltaire lui a donné une place au *Temple du goût*, où il ne les prodiguait pas, et il aurait pu appliquer à ce géomètre bel-esprit, qui adorait la musiquè et les lettres, ce qu'il dit de son célèbre prédécesseur :

D'une main légère il tenait
Le compas, la plume et la lyre.

Mais à l'époque où nous nous plaçons ici, Mairan, jeune encore, confiné à Béziers où il était commensal de l'évêché, cultivait dans l'obscurité la plus profonde les études qui devaient honorer sa maturité. Selon l'esprit du temps, aujourd'hui malheureusement perdu, il ne séparait pas les sciences de la philosophie. Il lut donc l'*Éthique* et en fut très vivement frappé. Cet appareil géométrique qui nous rebute, cette exactitude, cette sévère précision devaient captiver le jeune géomètre. Mais son esprit ne fut pas seulement attiré, il fut séduit et comme vaincu. Mairan avait poussé le cartésianisme jusqu'à Malebranche; il crut qu'il fallait faire un pas de plus.

L'esprit agité par cette lecture, charmé d'ailleurs de renouer quelques rapports avec un personnage illustre qu'il avait connu dans sa première jeunesse, Mairan écrit à Malebranche pour lui soumettre ses scrupules; les principes de Spinoza lui paraissent solides et clairs; ce sont ceux même de Descartes; et toutefois sa raison se révolte contre les conséquences. Qu'est-ce à dire? C'est sans doute que Spinoza raisonne mal. Mais plus Mairan relit l'*Éthique*, moins il se sent capable de rompre la chaîne des démonstrations. Il supplie donc le père Malebranche, au nom de la vérité, au nom de sa propre philosophie compromise, de venir à son aide et de lui découvrir les paralogismes de Spinoza. « Marquez-moi, lui dit-il, le premier pas qui l'a conduit au précipice, s'il est vrai, comme je le veux croire, qu'il y soit tombé, et marquez le moi, je vous prie, succinctement et à la manière des géomètres. » On devine l'extrême embarras que dut éprouver Malebranche en présence de cette demande précise et catégorique. Il veut d'abord éluder la question; il n'a pas lu Spinoza, ou s'il l'a lu, c'est seulement en partie et depuis longtemps. Enfin, il croit se tirer d'affaire en disant que la racine du spinozisme est dans la confusion de l'étendue intelligible et de l'étendue corporelle. Mairan n'était pas homme à se contenter à si bon marché; d'un trait ferme et sûr, il fait sentir le vide de la réponse qu'on lui adresse, et il insiste avec force pour qu'on lui montre le point précis de la difficulté, le nœud de la question, le paralogisme qui doit nécessairement se trouver dans la suite des théorèmes. Malebranche, visiblement contrarié, tarde à répondre, parle de son grand âge, *d'un rhume fort fâcheux et d'une difficulté de respirer qui l'incommode;* puis il reproduit son premier expédient de l'éten-

due intelligible, et termine en gémissant sur la difficulté de philosopher par lettres. Sans aucune pitié, mais non sans une parfaite politesse, l'obstiné géomètre de Béziers prend le parti d'attaquer de front la distinction que lui oppose son adversaire, et de lui prouver nettement que sa théorie de l'étendue est identique à celle de Spinoza ou n'a aucun sens. Malebranche finit alors par se piquer au jeu et par entrer sérieusement dans la question; mais on pense bien qu'il ne satisfait pas Mairan, qui, répliquant avec une inflexible fermeté et le plus rare talent de dialectique, réduit toujours son adversaire à cette dure alternative, de se contredire ou de donner en plein dans le spinozisme.

On peut aujourd'hui le dire sans détour, Mairan a raison. Si l'essence des corps, c'est l'étendue, si l'étendue est quelque chose en soi d'effectif et de positif, comment ne pas la concevoir sans bornes, comment ne pas y voir un attribut nécessaire de la substance infinie, comment enfin ne pas unir jusqu'à les confondre la nature et Dieu? Malebranche a beau raffiner et distinguer subtilement entre l'idée de l'étendue qui est infinie et l'étendue réelle qui a des bornes, il est clair que, par-là même que l'idée de l'étendue est infinie, son objet doit être infini; et dès-lors l'étendue, en tant qu'infinie, ne pouvant être qu'en Dieu, il s'ensuit en définitive qu'elle est le fonds commun de toutes les étendues limitées et locales, ce qui est la pure doctrine de Spinoza. Ici, Mairan triomphe, et le vrai coupable, ce n'est pas Malebranche, c'est Descartes; Descartes, dis-je, qui, infidèle à la méthode psychologique, guide heureux et sûr de ses premiers pas, a prétendu déterminer l'essence des corps d'une manière abstraite, sans égard aux données de la conscience; Descartes qui n'a rien voulu voir dans le monde extérieur de réel et de substantiel que l'étendue avec ses modes, détruisant ainsi l'activité de la nature et préparant le principe fatal de la passivité universelle des substances; Descartes qui avait aperçu lui-même et hardiment accepté un des principes fondamentaux du spinozisme, quand il déclarait expressément, en vertu de l'absurdité du vide et de l'extension indéfinie de la matière, qu'un seul monde est possible à Dieu (*Principes*, 2e partie, § 16, 21 et 22). Ce n'est donc pas en vain que Leibnitz, pour réformer le cartésianisme, s'attacha d'abord à rétablir l'activité de la nature en opposant à la théorie de l'étendue passive et indéfinie la doctrine des forces, base future de la monadologie tout entière. C'était couper le mal à sa racine, et il faut voir, dans la curieuse correspondance que M. Cousin nous a découverte, les vains efforts que fait Malebranche pour défendre sur ce point la théorie de son maître et la sienne.

Est-ce à dire que le spinozisme ne soit, comme on s'est tant plu à le répéter, qu'un cartésianisme conséquent? est-ce à dire qu'on ne puisse donner son esprit et son cœur à la noble philosophie des *Méditations* sans se condamner à toutes les impiétés du panthéisme. Nous ne le pensons pas. Certes, Mairan a raison de ne pas voir de paralogisme dans tel ou tel théorème de l'*Éthique*, et Malebranche ni personne ne pouvait lui en montrer. C'est que

l'erreur n'est pas en un certain endroit de l'ouvrage, elle est partout. Spinoza, il faut l'avouer, disposait d'une puissance de déduction vraiment incomparable. Nous en rappellerons une preuve curieuse dans ce bourgeois de Rotterdam, qui s'enflamma soudain d'une si belle ardeur pour la philosophie, et qui, ayant voulu pour réfuter Spinoza se mettre à sa place et faire sur lui-même l'épreuve de la force de ses raisonnemens, se trouva pris au piége; le tissu de théorèmes où il s'était enfermé volontairement lui devint impénétrable, et il ne put plus s'en dégager. Le système de Spinoza est donc en soi parfaitement irréfutable, ses principes une fois donnés; mais la question est de savoir si ces principes sont ceux de Descartes. Nous le nions formellement. Il est vrai que Spinoza emprunte à Descartes, et encore en les altérant plus d'une fois, quelques-uns de ses principes; mais ce ne sont pas les principes fondamentaux. Et d'abord les méthodes des deux philosophes sont diamétralement opposées. La méthode des *Méditations* et du *Discours de la Méthode*, c'est la méthode psychologique, partant du *Cogito, ergo sum*, c'est-à-dire de la conscience, et d'un principe qui s'aperçoit lui-même dans l'unité substantielle de son être, pour arriver à Dieu comme au dernier terme de toute pensée. La méthode de Spinoza, c'est la méthode des géomètres, malheureusement transportée dans la métaphysique, où elle n'est pas applicable, s'appuyant uniquement sur des principes abstraits, et descendant d'un dieu abstrait à je ne sais quel moi multiple, modal, nécessité, qui n'est encore qu'une chimère de l'abstraction. De là, dans les résultats, des différences capitales; une ame simple, libre, immortelle, au lieu d'une suite de modalités fugitives liées un instant par les chaînes de fer de la fatalité pour se disperser bientôt et se perdre dans l'abîme de l'être; de là aussi, à la place d'un dieu aveugle, étranger à l'homme et à soi-même, le dieu de la conscience, l'être intelligent et bon que l'ame religieuse adore, idéal sublime et suprême asile de l'humanité.

Voilà l'homme et le Dieu de la méthode psychologique. Il est vrai de dire que si Descartes a fondé les principes essentiels de sa philosophie sur cette salutaire méthode, quelquefois aussi il l'applique mal, et d'autres fois enfin il l'abandonne absolument. Il l'applique mal, par exemple, quand il distingue si faiblement la volonté soit du désir, soit du jugement. Il y renonce tout-à-fait, quand il détermine *a priori* et d'une manière toute géométrique la nature de l'étendue, et prétend réduire aux modalités variables de cette étendue passive le fond même de l'univers. Voilà les deux erreurs de Descartes; voilà les deux portes, pour ainsi dire, par où l'on passe du lumineux et noble édifice des *Méditations* dans les régions sombres et désolées de l'*Ethica*. Mais que sont au fond ces erreurs? Des dérogations à la méthode psychologique, c'est-à-dire à cette même méthode que Descartes avait primitivement suivie, et sur laquelle il avait fondé solidement le critérium de l'évidence, la spiritualité et la liberté de l'ame, l'existence et la perfection de Dieu. Il ne faut donc pas dire que Spinoza est invincible pour qui accepte les principes de Descartes, il faut dire au contraire que le vrai moyen, et

le seul, de réfuter Spinoza, c'est de revenir aux principes de Descartes, dont lui-même s'est trop souvent écarté; c'est de pratiquer comme lui, avec plus de fidélité et d'exactitude encore, cette méthode infaillible qui saisissant, dès son premier pas, le type même de l'être dans un principe actif, simple et substantiel, ne peut jamais arriver, sans se démentir expressément, à transformer ce principe en une série de modalités de l'existence divine. Au lieu donc de répéter ce mot qui a fait tant de mal, et qui n'est vrai qu'à certains égards : le spinozisme est un cartésianisme conséquent, je proposerais volontiers de dire que le spinozisme est un cartésianisme infidèle, altéré dans ses principes et perverti dans ses conséquences.

Telle est la haute leçon que donne à la philosophie de notre temps l'histoire approfondie des mouvemens de la pensée humaine au XVIIe siècle. Rappellerons-nous en finissant que l'illustre écrivain qui vient de nous développer ce grand et instructif spectacle, qui consume ses veilles à ressaisir et à fortifier le nœud par où se rattache la philosophie contemporaine à la plus grande école de spiritualisme qui fut jamais, qui met toute sa gloire à purifier les doctrines cartésiennes des élémens d'erreur que le temps y a mêlés, à développer ces doctrines généreuses en leur donnant à la fois pour base la conscience individuelle et l'histoire de l'esprit humain, ce même écrivain est accusé chaque jour, par d'opiniâtres et aveugles adversaires, de corrompre le présent et de compromettre l'avenir? On sent ici que toute apologie serait superflue. A mesure que M. Cousin poursuit ses fécondes études, il s'attache de plus en plus en philosophie à ce qu'il y a d'éternel. De là, dans son esprit, je ne sais quelle sérénité qui se réfléchit dans son style, et sur le fonds de vigueur et de précision qui le constitue, ajoute une ampleur et une majesté merveilleuses. Cette haute raison, devenue maîtresse entière d'elle-même, ce feu d'imagination, toujours tempéré par une méthode sévère, composent un caractère d'esprit et de style que notre siècle semblait avoir perdu sans retour, et qu'il est bien glorieux d'avoir retrouvé.

E. S.

Révélations sur la Russie, ou l'Empereur Nicolas et son empire en 1844, traduit de l'anglais par M. Noblet, annoté par M. C. Robert (1). — Malgré les réserves faites par l'auteur sur la question de priorité, il est évident que la publication de cet ouvrage a été provoquée par le succès que celui de M. de Custine a obtenu à Londres. Toutes les attaques contre la Russie sont bien venues en Angleterre; aussi l'attention publique n'a-t-elle pas fait défaut à ces *Révélations* sorties de la plume d'un compatriote. L'auteur flattait les instincts populaires; il a fait autorité, et l'on a considéré comme une étude approfondie ce qui n'est réellement qu'un recueil de documens suspects. Il eût été prudent néanmoins de se tenir en garde contre un livre écrit avec passion, et qui affecte assez volontiers les allures du pamphlet. Si des critiques et des récriminations dictées par un sentiment de patriotisme exagéré ont pu le populariser au-delà de la Manche, elles ne le

(1) Chez Labitte, quai Voltaire, 3.

recommanderont pas auprès des lecteurs désintéressés; pour obtenir le suffrage de ceux-ci, il eût fallu éviter les déclamations, juger de haut, avec calme comme avec sévérité, ne se faire l'interprète d'aucune prévention, l'avocat d'aucun parti.

Un ouvrage sérieux et complet nous manque donc encore sur la Russie. Parmi ceux qui ont visité cet empire, les uns, arrivant avec des haines préconçues ou des sympathies arrêtées, n'ont rien examiné que sous un faux jour; ils auraient obtenu le même résultat sans sortir de leur cabinet. D'autres, plus disposés à l'impartialité, ont difficilement entrevu la vérité dans un état despotique qui met tous ses soins à déguiser sa faiblesse et ses vices aux yeux l'étranger. Celui-ci, le plus souvent, en est réduit à des conjectures : s'il interroge, il ne trouve autour de lui que réserve et contrainte; chacun craint de se compromettre, et garde prudemment le silence sur les choses du gouvernement. Un nom connu, un rang élevé, doivent-ils donner du poids à ses récits, le voyageur sera circonvenu, trompé. On sait comment M. le duc de Raguse a vu l'Égypte et avec quelle adresse le rusé pacha a su lui donner le change et cacher à ses yeux, sous les oripeaux d'une civilisation menteuse, les plaies du pays qu'il exploite. Il en sera toujours de même lorsqu'on voudra étudier un peuple par l'intermédiaire de ceux qui le gouvernent. Celui-là seul peut connaître une nation qui, abandonnant les grands chemins frayés, sait prendre le sentier détourné et solitaire qui mène à la hutte du moujik, sous la tente du Cosaque, et va demander au foyer domestique le récit de ses souffrances et de ses besoins.

Si nous en croyons l'auteur des *Révélations sur la Russie*, il aurait tout vu, tout observé, tout décrit. L'empereur, la noblesse russe, les fonctionnaires, les serfs, toutes les classes de la société, sont passés en revue. La corruption et la vénalité, ces plaies invétérées de la Russie, lui fournissent des anecdotes parfois piquantes et qui ne font que confirmer ce que nous savions déjà sur ce vaste système de concussions qui, du ministre au dernier fonctionnaire, forme une chaîne non interrompue de voleurs officiels. Des aperçus pittoresques, qui n'offrent pas l'intérêt de la nouveauté, complètent l'ouvrage. En serons-nous plus éclairés qu'auparavant sur la situation sociale que l'auteur a eu la prétention de nous *révéler?* Assurément non. Nous l'avons déjà dit, l'esprit d'hostilité systématique qui a dicté ce livre et qui a fait sa réputation en Angleterre ôte à nos yeux toute valeur aux jugemens qu'on y trouve. Aussi n'est-ce pas à ce point de vue qu'il peut présenter de l'intérêt en France. Ce sont les tendances dévoilées par cette œuvre exclusivement britannique qu'il est bon d'observer, car nous y trouvons l'expression des sentimens qui animent une portion notable de la société anglaise vis-à-vis de la Russie. Tel est, à notre avis, le seul côté qui mérite l'attention des lecteurs. Nous n'avons pas la prétention de laver le gouvernement russe et son chef des reproches qui lui sont adressés; nos opinions, pour le moins aussi libérales que celles du peuple anglais, ne nous feront jamais transiger avec un système qui est leur ennemi essentiel et implacable; nous savons tout ce que

doit avoir d'antipathique à la France une constitution politique où tout est organisé par la tyrannie et pour la tyrannie; seulement il peut nous paraître étrange que l'Angleterre revendique pour elle seule *la moralité* et *la conscience nationale*, qu'elle se pose, à l'exclusion de toute autre, en champion des idées de progrès et ne reconnaisse qu'une propagande civilisatrice, celle de ses escadres et de ses sociétés bibliques. On ne sait vraiment de quoi il faut le plus s'étonner, ou de l'ignorance grossière de ceux qui avancent de bonne foi ces assertions démenties chaque jour, et sur tous les points du globe, par les actes de la politique anglaise, ou de l'incroyable impudence de ceux qui prétendent imposer au monde de telles énormités. C'est pourtant là le fond de doctrine de l'auteur, qui, sans songer s'il existe ailleurs un peuple qui puisse à bon droit réclamer sa part dans l'œuvre de la civilisation moderne, proclame sans la moindre hésitation l'antagonisme de l'Angleterre et de la Russie comme la lutte d'où dépend le sort du monde. Que l'Angleterre triomphe, l'Europe est sauvée; qu'elle succombe, nous retournons au IXe siècle. Selon lui, « il existe à peine quelque partie de la famille humaine qui ne trouvât profit à devenir une des dépendances de la Grande-Bretagne! » — La presse française a eu trop souvent l'occasion de relever des excentricités pareilles pour que nous croyons devoir nous y arrêter plus long-temps. Celles-ci ont beau se couvrir des couleurs de la *jeune Angleterre*, elles n'en relèvent pas moins des vieux préjugés que l'auteur répudie dans sa préface et dont il se fait ensuite l'organe. Cette fastueuse exhibition de principes humanitaires ne serait-elle qu'une hypocrisie de plus? Nous répugnons à le croire, et nous aimons mieux n'y voir que l'erreur d'un patriotisme exalté.

— M. Villemain vient de publier, à propos des lettres et poésies de saint Grégoire de Nazianze, récemment retrouvées ou recueillies par l'un de nos plus savans prêtres, M. Caillau, un examen critique plein de vues élevées et d'aperçus délicats : jamais cette plume facile n'avait eu plus de tour et de grace. Les expressives et savantes traductions que M. Villemain entremêle à ses appréciations suffiront pour faire juger du prix tout particulier qu'a la belle publication de l'abbé Caillau. Il appartenait à l'auteur de l'*Essai sur l'Éloquence des Pères au quatrième siècle* d'étudier ces monumens curieux et presque inconnus de la première civilisation chrétienne. Comme toujours, M. Villemain s'est tiré de sa tâche en maître. Ce nouveau morceau sur Grégoire de Nazianze fait vivement désirer la publication des travaux nombreux et étendus que l'illustre écrivain achève en ce moment.

V. de Mars.

